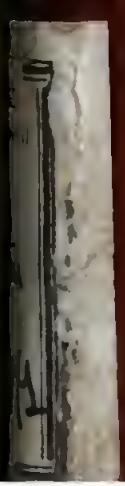


BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
241
NAPOLI

II Sup. Palat. B. 241.

NOUVEAU THÉATRE ALLEMAND, OU RECUEIL DES PIÈCES

Qui ont paru avec succès sur les Théatres des Capitales de l'Allemagne.

AVIS.

A compter du 1 Janvier 1782, il paroîtra tous les trois mois un Volume de cet Ouvrage. Le nombre des Volumes ſera fixé à douze.

Chaque Volume contiendra 320 pages & ſe vendra ſéparément 4 livres 10 ſols. Il ne reviendra qu'à 3 livres aux Souſcripteurs, en payant d'année en année la ſomme de 12 livres pour quatre Volumes. Savoir, 6 livres en recevant le premier Volume de chaque année, & 6 livres en recevant le ſecond. Le troiſieme & le quatrieme ſeront délivrés aux époques fixées, & il dépendra enſuite des Souſcripteurs de renouveller aux mêmes conditions la Souſcription avec le cinquieme Volume, qui ſera le premier de la ſeconde année.

On ſouſcrit, & on peut ſe procurer les Originaux Allemands à Paris, chez l'AUTEUR, rue Saint-Honoré, au coin de la rue de Richelieu, au Cabinet de Littérature Allemande.

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

Chez COUTURIER fils, Libraire, Quai des Auguſtins, au Coq.

A Verſailles, chez BLAIZOT, Libraire, rue Satori.

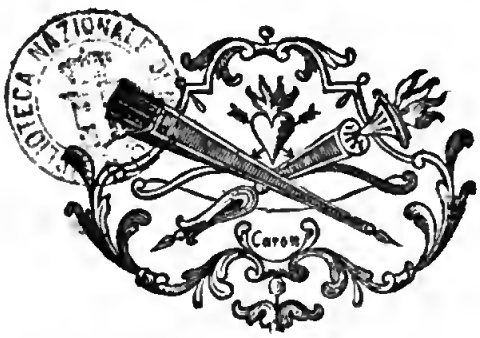
650377

NOUVEAU THÉATRE ALLEMAND.

PAR M. FRIEDEL,

Professeur en survivance des Pages de la grande Écurie du Roi.

PREMIER VOLUME.



A PARIS.

M. DCC. LXXXII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

A SON ALTESSE

MONSEIGNEUR

CHARLES EUGENE

DE LORRAINE,

Prince de Lambeſc, Duc d'Elbeuf, Pair & Grand Ecuyer de France, Chevalier des Ordres du Roi, Gouverneur & Lieutenant Général, pour SA MAJESTÉ, en la Province d'Anjou, &c.

MONSEIGNEUR;

CONDUIT en France par mon inclination; VOTRE ALTESSE a bien voulu m'y

ſixer par ſes bontés. Je la ſupplie d'agréer l'Ouvrage que j'oſe lui offrir, comme un hommage de ma reconnoiſſance & du profond reſpect avec lequel je ſuis;

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur;
FRIEDEL.

HISTOIRE
ABRÉGÉE
DU
THÉATRE
ALLEMAND.

HISTOIRE
ABRÉGÉE
DU THEATRE
ALLEMAND.

CHEZ toutes les nations l'Art dramatique s'eſt élevé par degrés. Des perſonnages groteſquement vêtus commencent par ſe promener de ville en ville. Bientôt encouragés par les applaudiſſemens d'une populace groſſiere, les enfans de *Theſpis* fixent leur ſcene ambulante, & conſtruiſent des Treteaux. Tout eſt mis en uſage pour amuſer le Spectateur avide & peu délicat. Les geſtes, les poſtures, les plaiſanteries les plus mauvaiſes, & ſouvent même les plus

indécentes, en un mot, les extravagances de toute eſpece ont le bonheur de réuſſir. Long-temps la barbarie & l'ignorance accordent à ce ſpectacle une admiration ſtupide; enfin une heureuſe révolution ſe fait dans les eſprits. Les ténébres de l'ignorance ſe diſſipent, le goût s'épure; la Nation s'apprécie, jette les yeux ſur ſes voiſins plus éclairés, plus avancés dans la carriere des arts; mais encore en défiance d'elle-même, en les prenant pour guides, elle copie d'abord ſervilement ſes modeles. Cependant ſon goût ſe forme, & dédaignant enfin des appuis étrangers, elle oſe voler de ſes propres aîles.

Telle a été la marche du Théatre des Allemands; ce n'eſt qu'après avoir lutté long-temps contre la barbarie & le mauvais goût, qu'ils ſont parvenus à en avoir un plus décent, plus eſtimable, tel qu'il eſt aujourd'hui.

Il n'y a pas cinquante ans qu'ils ont commencé à étudier les chefs-d'œuvres des François & des Anglois leurs voiſins, &

qu'ils ſe ſont eſſayés d'après ces modeles. Mais les difficultés à vaincre étoient infinies; les Savans & les Gens de lettres n'écrivant la plûpart qu'en latin, la langue n'étoit pas cultivée; le gros de la Nation tenoit par ſon goût à des ſpectacles forains ridicules & groſſiers; les Souverains qui les mépriſoient à juſte titre, ne favoriſoient que des troupes de Comédiens étrangers.

Auſſi n'y a-t-il gueres que trente ans que l'Allemagne peut ſe flatter d'avoir un Théatre national, comme l'on en jugera par cet Abrégé chronologique.

Les premieres traces de pieces allemandes, (ſi de pareilles productions peuvent mériter ce titre) ſe trouvent dans les *Jeux du Carnaval*, qui, dans leur principe, répondent aux pieces des Troubadours François, ſi célébres dans le treizieme ſiecle. Le nom en indique l'origine & le but. Les déguiſemens permis dans ces jours de folie, donnerent très-naturellement l'idée de jouer le rôle d'un perſonnage étranger. D'abord on s'en tint aux geſtes, enſuite on y joignit

des paroles : pour amuſer davantage, on prenoit le ton de la plus vile populace ; on repréſentoit les mœurs dans toute la groſſiéreté de ces temps-là, & on ne croyoit plaire qu'à proportion du ridicule dont on les chargeoit.

Le plus ancien des Auteurs de ce genre eſt un nommé *Hans Roſenblüth.*

Sa premiere piece, qui eſt encore connue de nos jours, parut en l'année 1430. Cette piece & les autres du même Auteur ne ſont que des imitations groſſieres des actions ordinaires de la vie, & des ſatyres dégoûtantes de tous les Etats, du Pape, des Evêques, des Electeurs, des payſans, des palefreniers, &c. Elles finiſſent ordinairement par une exhortation très-vive & très-pathétique, dans laquelle il preſſoit les ſpectateurs de ne point renvoyer vuide l'aſſiette qui faiſoit le tour de l'aſſemblée.

Il ſubſiſte auſſi de la même année une traduction de *Térence.*

Dans le ſeizieme ſiecle, le fameux Poëte *Hans Sachs*, Cordonnier de profeſſion,

travailla auſſi pour le Théatre. On a près de deux cents pieces de lui ; quoique le plan & la conduite en ſoient d'une abſurdité révoltante, cependant on y trouve quelques caracteres décidés & très-bien ſoutenus. Dans les ſujets qu'il a tirés de l'Hiſtoire ancienne & de la Bible, on doit lui pardonner les fautes qu'il a faites contre l'Hiſtoire même ; l'ignorance de ſon ſiecle lui ſert d'excuſe. Ce fut lui qui le premier diſtingua la Comédie de la Tragédie.

Dans le cours du même ſiecle, il parut deux traductions qui ſont parvenues juſqu'à nous. L'une eſt celle d'une piece eſpagnole, intitulée *Céleſtine*, en 1520 ; l'autre, d'une piece de *Plaute*, *Aulularia*, en 1535.

Vers le commencement du dix-ſeptieme ſiecle, quelques troupes qui commençoient à ſe former, jouerent différentes pieces traduites de l'Eſpagnol, du Flamand & de l'Italien, entr'autres, le *Paſtor fido*, du *Guarini* ; elles furent repréſentées en 1619.

Opitz, le pere de la Poéſie Allemande, traduiſit en vers les *Troyennes*, de *Seneque*.

En 1650, on vit paroître la premiere traduction d'une piece françoiſe, du *Cid* de *P. Corneille.*

Griphius & *Lohenſtein*, dans le même temps, ſe vouerent à la Tragédie. Mais avec du génie, ils nuiſirent aux progrès de la ſcene allemande. Le ton emphatique qui regnoit dans leurs Ouvrages, éblouit & entraîna tous les eſprits dans un temps où le goût n'étoit pas formé.

En 1669, les Etudians jouerent au College de Leipſic une traduction de *Polieucte.* Ce qu'il y a de remarquable par rapport à cette repréſentation, c'eſt qu'elle inſpira à *Veltheim* le projet de former la premiere troupe réguliere qui parut en Allemagne. Elle exiſtoit encore au commencement du dix-huitieme ſiecle. On eſt auſſi redevable à ce Directeur de la premiere traduction des pieces de *Moliere*, qu'il fit faire pour ſon Théatre.

La plupart des pieces qu'on y jouoit, n'étoient que des ſcenes détachées, des impromptus burleſques, où le tragique &

le comique étoit ridiculement confondus ; ces pieces étoient qualifiées par les Comédiens, de *grands Drames politiques & héroïques :* productions monſtrueuſes qui, à la honte de notre ſiecle, furent long-temps en poſſeſſion de la ſcene allemande. Il y a trente ans qu'elles faiſoient encore les délices de pluſieurs villes, & même de quelques Cours, elles étoient préférées à *Rodogune*, *Brutus*, *Alexandre*, *Sertorius*, pieces françoiſes, dont à la vérité les traductions étoient très-imparfaites. Par une ſuite de cet enthouſiaſme, les Comédiens étoient alors ſi deſirés, que lorſqu'ils paſſoient d'une ville à une autre, les Magiſtrats alloient les recevoir aux portes, les complimentoient & défrayoient toute la troupe. Il y eut même dans ce temps un Directeur de troupe, nommé *Elendſohn*, à qui l'Electeur de Cologne, qui l'aimoit beaucoup, fit élever après ſa mort un mauſolée en marbre noir.

Vers l'année 1708, on commença à introduire ſur le Théatre Allemand, l'Ar-

lequin des Italiens; il fut ſi bien germaniſé par un nommé *Stranitzky*, que juſqu'en 1730 on ne joua ni comédies ni tragédies, dans leſquelles, au grand contentement des Spectateurs, l'Arlequin n'eut le privilege de mêler ſes farces ridicules & ſouvent indécentes.

Nous ne parlerons pas d'une foule de petites troupes qui ſe formerent alors, & qui, juſqu'en 1726, traînerent en Allemagne leur miſere & leur barbarie; nous nous contenterons d'en rapporter une anecdote aſſez ſinguliere. Une de ces petites troupes ambulantes étoit allée en Suede, où elle donna une repréſentation de la piece d'*Adam & d'Eve;* ce Drame fit une impreſſion ſi forte ſur l'eſprit des Spectateurs, qu'ils tomberent à genoux en voyant la juſtice & la miſéricorde perſonnifiées.

L'année 1727 fut célébre par le début d'une Actrice, que l'Allemagne peut regarder comme la premiere fondatrice de ſon Théatre : c'eſt Madame *Neuber*, fille d'un Docteur en Droit de Zittau. Elle s'engagea

dans la troupe de *Spiegelberg*, où elle ne tarda pas à ſe diſtinguer. Elle donna la préférence au genre tragique, & l'on peut dire à ſa gloire, que c'eſt elle qui a fait connoître aux Actrices Allemandes le vrai ton de la déclamation. Ayant obtenu par la ſuite un privilege de l'Electeur de Saxe, elle entreprit la réforme du Théatre : dans cette vue, elle attira auprès d'elle les meilleurs Acteurs, parmi leſquels il s'en trouvoit déja pluſieurs qui méritent d'être diſtingués dans l'Hiſtoire du Théatre Allemand. Un des premiers fut le fameux *Koch*, qui, après avoir été lui-même pendant vingt-cinq ans Directeur d'une des meilleures troupes de l'Allemagne, eſt mort à Berlin le 3 Janvier 1775, emportant au tombeau la réputation d'un Acteur célébre, & le titre plus glorieux d'homme très-honnête.

En 1727 parut *Gottſched*, Profeſſeur de Philoſophie à l'Univerſité de Leipſic, homme de beaucoup d'érudition, mais ſans génie, vain & pédant. Il vit le triſte état où ſe trouvoit alors la langue allemande,

mépriſée par les Grands qui ne connoiſſoient que la langue françoiſe, négligée par les Savans qui lui préféroient la langue latine. Il réſolut de la mettre en honneur & de devenir le réformateur de la Littérature Allemande. Il ſe livra tout entier à l'exécution de ſon projet; quoiqu'en général ſes talens & ſon mérite fuſſent très-médiocres, on ne peut cependant lui refuſer la gloire d'avoir ouvert la route où des hommes de génie l'ont ſuivi & fait oublier.

L'arrrivée de Madame *Neuber* à Leipſic lui parut très-favorable à ſes projets, le titre de créateur du Théatre Allemand flatta ſa vanité, & il ſe mit en tête de le mériter. Il s'annonça d'un ton impoſant, & attira l'attention des Allemands, non ſur les beautés des ouvrages étrangers, mais ſur le méchaniſme de convention d'après lequel ils étoient compoſés. Il fit avec ſa femme un grand nombre de traductions très-défectueuſes, & engagea Madame Neuber à les faire jouer. Il donna en effet par-là une

forme nouvelle au Théatre Allemand, mais il retarda ſes progrès.

La premiere piece traduite que Madame *Neuber* fit jouer d'après les conſeils de *Gottſched*, fut le *Regulus* de *Pradon*. Quoique le ſtyle en fut mauvais, la piece fut très-bien accueillie; ſuccès qu'elle dut à la pompe avec laquelle elle fut repréſentée. Cette piece fut ſuivie ſucceſſivement depuis 1727 juſqu'en 1739 du *Cid*, de *Brutus*, d'*Alexandre*, de *Cinna*, d'*Iphigénie*, de *Bérénice*, des *Horaces*, de *Britannicus*, du *Comte d'Eſſex*, de *Polieucte*, d'*Alzire*, & d'une quantité de chefs-d'œuvres étrangers, dont les traductions étoient à peine ſupportables. Enfin en 1731 parut *Caton mourant*, la premiere production originale de *Gottſched*, tragédie pitoyable, écrite en mauvais vers; ce n'eſt qu'un aſſemblage biſarre de ſcenes angloiſes & françoiſes. Elle fut cependant applaudie avec tranſport, parce que l'Auteur jouiſſoit alors d'une grande conſidération; mais les applaudiſſemens ſe rallentirent bientôt; le

goût s'épuroit; des hommes de génie puiſerent dans les ſources anciennes & étrangeres, & parvinrent à diſtinguer le vrai beau. Dès-lors on réduiſit la piece de *Gottſched* à ſa juſte valeur, c'eſt-à-dire, qu'elle fut miſe beaucoup au-deſſous du médiocre.

L'année 1737 eſt remarquable par le banniſſement de l'*Arlequin*, qui juſqu'alors avoit regné ſur la ſcene. *Gottſched*, qui, par ignorance, confondoit le véritable *Arlequin* Italien avec ſa copie, aima mieux les bannir impitoyablement tous les deux, que de donner à ce perſonnage plus de délicateſſe, afin de préparer la Nation au bon comique. *Arlequin* fut vengé depuis de cet affront. Le Conſeiller *Moeſer* prit ſa défenſe dans un Traité, intitulé : *Harlekin, oder die Vertheidigung des groteske komiſchen. Arlequin, ou l'Apologie du Comique groteſque*, ouvrage qui ſeul annonce plus de goût & de connoiſſance du Théatre que toutes les production de *Gottſched.*

La défaite d'*Arlequin* fut le dernier triomphe de ce Dictateur de la Littérature,

Le charme trompeur dont il avoit faſciné les eſprits, diſparut tout-à-coup. Ses démêlés avec Madame *Neuber* porterent le premier coup à ſa gloire. Il voulut la forcer à jouer une mauvaiſe traduction d'*Alzire*, faite par ſa femme, préférablement à une autre bien ſupérieure, que l'on avoit déja repréſentée avec ſuccès. Se regardant tous deux comme créateurs du Théatre Allemand, tous deux gonflés de leur mérite, & perſuadés qu'il y alloit de leur gloire à ne point céder, ils ſe firent ouvertement la guerre. *Gottſched* fit des critiques ameres ſur toutes les pieces que Madame *Neuber* faiſoit repréſenter ſur ſon Théatre; mais malheureuſement il avoit donné trop de priſe ſur lui, pour que les rieurs ne fuſſent pas du côté de ſon adverſaire.

Ce fut alors que pour étayer ſa gloire chancelante, *Gottſched* voulut mettre ſes Œuvres dramatiques ſous les yeux du public. Il fit imprimer ſon Théatre en ſix volumes, ouvrage qui heureuſement eſt oublié aujourd'hui. On y trouve une foule

de traductions de pieces françoiſes, telles qu'*Iphigénie*, *Cornélie*, le *Tambour nocturne*, *Zaïre*, *Alzire*, le *Diſſipateur*, les *Horaces*, le *Miſanthrope*, le *Cid*, faites en très-mauvais vers par M. *Gottſched* & ſon épouſe. Ce Recueil ne contient que deux ou trois pieces originales qui méritent de paſſer à la poſtérité; mais elles ne ſont pas de *Gottſched.*

En 1739 parut le premier Auteur tragique que l'Allemagne ait eu, & qui ſans doute auroit contribué à la perfection du Théatre, ſi la mort ne l'eût enlevé au milieu de ſa carriere. C'étoit *Jean-Elie Schlegel.* Il faiſoit encore ſes études lorſqu'il compoſa, d'après *Euripide*, ſa Tragédie d'*Iphigénie en Tauride*, qui fut repréſentée à Leipſic en 1739, & qui, au milieu des foibleſſes d'un premier eſſai, annonçoit déja tout le génie d'un vrai Poëte tragique.

Cette année eſt encore remarquable par la chûte de Madame *Neuber.* Elle ne jouit pas long-temps du plaiſir d'avoir triomphé

de *Gottſched.* Une invitation qu'elle reçut pour aller en Ruſſie, & qu'elle accepta fort imprudemment, cauſa ſon malheur. Deux ans après qu'elle y fut arrivée, le Duc *de Biron* ſon protecteur fut diſgracié, elle fut obligée de retourner en Allemagne; mais en arrivant elle trouva une nouvelle Troupe formée pendant ſon abſence, ſous la direction de *Schœnemann.* Cette Troupe eſt célébre par les Acteurs & les Actrices qui la compoſoient, dont la plupart vivent encore.

Celui qui mérite d'être nommé le premier, eſt le fameux *Eckhof,* le *Roſcius* des Allemands. Cet Acteur ſublime, & même inimitable, naquit à Hambourg en 1720, & débuta à Lunebourg en 1740. Un talent ſupérieur, joint à beaucoup d'étude, en firent bientôt le premier Acteur de l'Allemagne; excellent également dans le tragique & dans le comique. Il mourut le 16 Juin 1778. *Melpomene* pleure encore ſes trois favoris, *Lekain, Garrick* & *Eckhof,* morts dans la même année.

Au même temps où parut *Eckhof*, *Bruck* débuta dans les rôles comiques. Il mérite d'être mis à côté de *Préville*. Il a fait longtemps les délices de l'Allemagne.

Mais tout l'art de ces Acteurs ne réformoit point le Théatre, il reſtoit dans l'enfance, au lieu de devenir l'école & la cenſure des mœurs nationales.

Gellert fut le premier qui le ſentit & qui travailla en conſéquence. C'eſt ce même *Gellert* dont l'Europe entiere révere la ſimplicité, la douceur & la bonté, & dont la mémoire eſt encore ſi chere à tous ceux qu'il a formés à la ſageſſe & à la vertu. Il eſt vrai que ſes pieces ne peuvent point paſſer pour des modeles, elles n'annoncent pas un génie ſupérieur pour le genre dramatique. Cependant il eſt fort au-deſſus de ſes contemporains; il a de plus qu'eux le mérite du ſtyle, celui de peindre au naturel les mœurs de ſa Nation, & de ne point faire rougir la pudeur. Qualités rares alors, & qui ſe trouvoient dans très-peu de pieces originales.

La

La Dévote fut ſa premiere Comédie; elle parut en 1745. Cette piece lui attira bien des chagrins, la calomnie ſe déchaîna contre cet homme reſpectable, quoique la pureté de ſes intentions & la franchiſe de ſon caractere fuſſent univerſellement reconnues. Il donna dans la même année *les Sœurs tendres*, premiere piece allemande dans le genre des drames, qui a les défauts & le mérite de tous ſes autres ouvrages dramatiques.

L'année 1747 eſt mémorable. Ce fut dans cette année qu'on joua ſur le Théatre de Leipſic la premiere Comédie de M. *Leſſing*. L'Allemagne honore ce grand homme comme le premier de ſes Poëtes dramatiques, ſes Œuvres conſtatent plus ſon mérite que tout ce qu'on pourroit dire à ſa louange; il fera toujours la gloire du Théatre Allemand. Sa premiere piece eſt *le jeune Savant*, elle fut repréſentée ſur le Théatre de Madame *Neuber*. Malgré les beautés dont elle eſt remplie, on ne la joue que rarement; peut-être parce que le

caractere eſt trop local, & que le pédantiſme n'a gueres le droit d'intéreſſer le public.

Schlegel dont on a parlé plus haut, donna vers le même temps un Recueil de ſes Œuvres dramatiques, l'impreſſion ne diminua rien de l'idée avantageuſe qu'on s'étoit formée de ſes talens. En un mot, cette époque peut être regardée comme celle de la naiſſance du bon goût en Allemagne. Dès ce moment ces hommes illuſtres eurent beaucoup d'imitateurs; & ſi l'art dramatique n'a pas fait depuis des progrès plus rapides, il faut en attribuer la cauſe à des circonſtances particulieres; & ſur-tout au peu d'encouragement accordé aux talens diſperſés dans un pays vaſte, partagé entre tant de Souverains, & où il ne ſe trouve point une capitale unique comme Paris, pour leur ſervir de foyer.

En 1749, *Gellert* publia un Recueil de ſes comédies, parmi leſquelles on diſtingue *le Lot de la Loterie*, piece dont les caracteres ſont originaux & en général très-bien ſoutenus.

Schlegel continua ſes travaux pour le Théatre. Il donna entr'autres deux pieces que l'on peut mettre au nombre des bonnes du Théatre Allemand: ce ſont le *Triomphe de la bonne Femme*, & *la Beauté muette*.

Madame *Neuber* éprouva vers la fin de ſes jours que la fortune n'accompagne pas conſtamment le mérite & les talens. Les ſuffrages de l'Allemagne entiere, & l'honneur d'avoir contribué à réformer le goût, ne purent la mettre à l'abri de la miſere. Après beaucoup de malheurs, elle fut enfin obligée en 1750 de renoncer au Théatre. Elle languit encore dix ans dans la plus profonde indigence, & mourut inconnue en 1762, dans un petit village des environs de Dreſde. Peut-être ſon nom auroit-il été enſeveli avec elle, ſi l'enthouſiaſme pour le Théatre, qui regne depuis quelque temps en Allemagne, n'avoit porté quelques amateurs de ſon art à lui faire ériger un monument ſur les bords de l'Elbe, près des lieux où elle eſt décédée.

Ce fut dans ce temps que *Koch* établit

ſon Théatre; il devint célebre par une foule de bons Acteurs, qui par une conduite réguliere ont fondé cette eſtime, que l'on a aujourd'hui en général pour l'Acteur Allemand.

Brückner & Madame *Steinbrecher*, avec des talens juſtement admirés, y débuterent des premiers; l'un dans les premiers rôles de la tragédie & dans les amoureux; l'autre dans les rôles à ſentimens.

L'année 1752 vit éclore les Opéra-comiques qui ont eu le plus grand ſuccès en Allemagne. On a maintenant dans ce genre une foule d'originaux, de traductions, d'imitations, de chefs-d'œuvres, de platitudes même de toute eſpece. Le premier Opéra-comique que *Koch* fit repréſenter, fut celui des *Femmes metamorphoſées*, imité de l'Anglois de *Coffey*. L'Auteur de cette piece eſt M. *Weiſſe*, qui, outre l'honneur qu'il s'eſt acquis dans ce genre, eſt regardé en général comme un des premiers Poëtes dramatique de l'Allemagne. Cet ouvrage fut reçu avec des applaudiſſemens univer-

ſels, & ſe ſoutient encore aujourd'hui avec le même ſuccès, nonobſtant les clameurs de *Gottſched* & de ſa cabale, qui ſe déchaînerent d'abord contre cette piece, & contre l'Opéra-comique en général.

Madame *Seyler* qui jouit actuellement de la réputation d'une des premieres Actrices de l'Allemagne, débuta en 1755 dans la tragédie & dans les rôles de meres du haut-comique.

Dans la même année parut une des meilleures pieces du Théatre Allemand, *Miſſ Sara Sampſon*, tragédie bourgeoiſe de M. *Leſſing*. Ce genre obtint plus de ſuccès que la tragédie héroïque.

La malheureuſe guerre qui dévaſta l'Allemagne depuis 1756 juſqu'en 1760, arrêta les progrès du Théatre. Melpomene & Thalie, dédaignées & bannies preſque de toutes les Provinces, ne trouverent d'aſyle que dans la ville libre de Hambourg.

En 1758 les Auteurs de la *Bibliotheque des Belles-Lettres* couronnerent *Codrus*, tragédie en vers de M. de *Cronegk*, Gen-

tilhomme de Franconie, âgé de 26 ans. Le grand talent que décéloit cette piece, ainſi que la tragédie d'*Olinte & Sophronie*, fit eſpérer à l'Allemagne, que ce jeune Poëte mettroit dans peu le comble à ſa gloire par des chefs-d'œuvres; mais la petite vérole l'enleva l'année ſuivante. Il avoit voyagé dans une partie de l'Europe; il avoit paſſé l'année 1753 à Paris, & il convenoit que c'étoit en allant admirer chaque jour les chefs-d'œuvres de la ſcene françoiſe, rendus par de grands Acteurs, qu'il avoit étendu ſes idées & formé ſon goût. Il a laiſſé pluſieurs Comédies imparfaites & un volume de Poéſies fugitives charmantes.

On auroit dit qu'un génie mal-faiſant avoit juré la perte du Théatre Allemand. *Schlegel*, dont on eſpéroit tout, mourut auſſi à la fleur de ſon âge; & la mort vint encore moiſſonner à vingt ans un génie peut-être ſupérieur à ces deux Poëtes, c'étoit M. *de Brawe* qui, dans une piece intitulée *l'Eſprit fort*, avoit laiſſé entrevoir le germe des plus grands talens.

Dans le cours de l'année 1759 on vit paroître ſucceſſivement cinq volumes des ouvrages dramatiques de M. *Weiſſe*. Ils furent bien accueillis, & ils lui ont aſſuré une place honorable parmi les Poëtes les plus chéris de la Nation, & les créateurs du bon goût. Outre le plan & la régularité que l'on admire dans ſes tragédies, on y trouve des ſituations fortes, des ſcenes bien conduites, des caracteres deſſinés avec préciſion. Le ſtyle en eſt noble, également éloigné de l'enflure & de la baſſeſſe. Ses comédies ſont pleines de traits d'un excellent comique. On y trouve beaucoup de portraits dans les vraies mœurs allemandes; en général elles ſuppoſent une connoiſſance parfaite du monde & du théatre.

En 1764 parut ſur la ſcene une Actrice qui devint par la ſuite ſon plus bel ornement : c'eſt Madame *Brandes*, ſi célèbre dans toute l'Allemagne, dont elle fait encore aujourd'hui les délices.

En 1756 pluſieurs Négocians de *Leipſic* prirent un intérêt particulier au ſort de

Thalie, & lui firent élever un temple. Le Théatre de Leipſic, quoique d'une grandeur médiocre, eſt un des plus remarquables de l'Allemagne, ſur-tout par ſa toile qui eſt peut-être l'unique dans ſon genre, & dont la deſcription ne ſera point ici déplacée.

« Au milieu, dans l'éloignement, paroît le Temple de la Vérité. Sa façade ronde eſt ornée de deux rangs de colonnes d'ordre dorique. Comme il eſt ouvert de tous côtés, on apperçoit dans le fond la ſtatue de la Déeſſe, qui tend les bras à tous ceux qui l'approchent. Sur le devant, à l'entrée du Temple, on voit les ſtatues de *Sophocle* & d'*Ariſtophane* en bronze. *Melpomene* dépoſe auprès du premier, qui eſt à gauche, un laurier qu'elle lui a préſenté; derriere elle eſt *Socrate*, accompagné d'*Euripide* ſon ami. Sa préſence fait alluſion à l'union de la philoſophie avec la poéſie tragique.

Au milieu de ces peres de la Tragédie, parmi leſquels on apperçoit *Séneque*, & pluſieurs de leurs imitateurs, tant Fran-

çois qu'Allemands, l'*Hiſtoire* eſt aſſiſe, tenant en main un livre ouvert. *Eſchile* eſt auprès d'elle, & lui montre le maſque & le cothurne qu'il veut lui prêter. A côté de lui on voit des couliſſes, dont il eſt le premier inventeur, & qu'un jeune homme s'occupe à peindre.

De l'autre côté, *Thalie*, occupée par la danſe & par un petit amour, entoure d'un laurier la ſtatue d'*Ariſtophane*. Près d'elle, *Plaute*, appuyé ſur un bâton, fixe d'un œil attentif les écrits de ſes prédéceſſeurs; à ſon côté, le tendre *Térence* marche avec l'amour, à qui il ôte le flambeau des mains. Devant eux *Ménandre* aſſis auprès de la ſtatue d'*Ariſtophane*, s'occupe à rayer des anciens ouvrages, la ſatyre perſonnelle, & à donner une forme nouvelle à la Comédie. Un génie efface d'un livre ouvert devant lui, les maſques qui déſignoient les perſonnes d'une façon trop marquée. Derriere tous ces Poëtes de l'antiquité, on voit un ſatyre & quelques-uns de leurs imitateurs modernes.

Dans l'enceinte du Temple paroît *Shakeſpear*, qui ſeul n'eſt point imitateur. Il marche droit à la *Vérité.*

Sur le devant de la toile, *la Peinture* & *la Muſique* ſont aſſiſes avec leurs génies. *Ariſtophane* ſe moque des Poëtes tragiques; *Sophocle* lui répond, en montrant d'une main la vérité, & de l'autre les graces portées au-deſſus du Temple ſur des nuages, d'où deſcendent une foule de génies, qui diſtribuent aux Poëtes modernes les lauriers dont les anciens ſont déja parés ».

On remarque encore en 1766, *Liſuart* & *Dariolette*, opéra-comique, compoſé d'après le conte de *Voltaire*, qui a pour titre : *Ce qui plaît aux Dames.* Les paroles ſont de *Schiebeler*, la muſique du fameux *Hiller* de Leipſic, qui depuis s'eſt voué entiérement à l'Opéra-comique. La muſique des jolis opéras de *Weiſſe*, & de pluſieurs autres, eſt de ce Compoſiteur.

En 1767 on fit une entrepriſe, qui, ſi elle n'eut pas tout le ſuccès qu'on attendoit, contribua beaucoup à mettre le Théatre

dans l'état floriſſant où il eſt aujourd'hui, en ranimant l'émulation nationale, & en détruiſant l'averſion que la plupart des grands avoient pour le Théatre Allemand.

Pluſieurs Négocians de Hambourg ſe réunirent pour établir un Théatre : les meilleurs Acteurs de toutes les Provinces de l'Allemagne furent appellés : on fit venir de France un des plus habiles Machiniſtes. *Loewe*, que l'on choiſit pour Directeur, fut en même-temps chargé de donner des leçons publiques ſur la Pantomine ou le jeu de Théatre. Par-là Hambourg devint en peu de temps une Académie pour les jeunes Acteurs, & cet établiſſement eût pu être d'une grande utilité, s'il n'eût été malheureuſement interrompu.

Leſſing fut invité à enrichir le Théatre de cette eſpece d'Ecole dramatique de nouvelles pieces originales. Une penſion conſidérable qu'on lui propoſa, ne put le déterminer à ſe charger de cet emploi. Tout ce qu'on put obtenir de lui, fut d'inſtruire au moins par des critiques ſages

les Acteurs & les Spectateurs. Dans cette vue il commença à compoſer ſa *Dramaturgie de Hambourg*; mais quelques Acteurs ſentant leur vanité bleſſée, le forcerent bientôt au ſilence. Cependant voulant contribuer en quelque choſe à élever l'édifice du Théatre national, il s'efforça de guérir cette eſpece de fureur des Allemands, d'imiter ſervilement les ouvrages des Etrangers. Il voulut leur faire ſentir la valeur réelle des regles données par les anciens, & ſur-tout par *Ariſtote*, regles que les uns exaltent beaucoup trop, & que d'autres regardent fauſſement comme les entraves du génie. Il eſt fâcheux que les mauvais ſuccès de l'entrepriſe de Hambourg ait fait interrompre cet Ouvrage précieux & unique dans ſon genre.

Dans le cours de cette année & des précédentes *Weiſſe* ajouta beaucoup à ſa gloire, en refondant très-heureuſement *Ninette à la Cour* & la *Partie de Chaſſe d'Henri IV*, qu'il transforma en Opéra-comiques, propre au Théatre Allemand.

Quelques temps après on vit encore paroitre un des chefs-d'œuvres dramatiques du même Auteur : c'eſt *Roméo* & *Juliette* imité de *Shakeſpear ;* mais il n'y mit point ces irrégularités & ces exagérations ſans nombre que l'on reproche avec tant de juſtice au premier Tragique de l'Angleterre. Mademoiſelle *Schultz* joua le rôle de *Juliette* avec tant de vérité & de ſentiment, que ce rôle ſeul auroit ſuffi pour ſa réputation.

En 1767 parut une nouvelle édition en deux volumes des comédies de M. *Leſſing*, auxquelles il avoit ajouté *Minna de Barnhelm* faite en 1763. Cette piece eſt le chef-d'œuvre des comédies allemandes, & l'Allemagne ne craint point de la mettre à côté des meilleurs comédies étrangeres.

Il eſt impoſſible de juger de l'original allemand par la traduction, ou plutôt par l'imisation que M. *Rochon de Chabannes* en a faite dans ſes *Amans généreux*, piece qui a eu beaucoup de ſuccès, & qui eſt

toujours très-bien accueillie ſur le Théatre François. Les plus beaux traits de l'original ont diſparu ſous la plume de l'Auteur François : la fable même a pris une autre marche, & tout ce qui portoit l'empreinte des mœurs allemandes a été ſupprimé.

Nous ſommes bien éloignés de vouloir en faire un reproche à M. *de Chabannes*, qui d'après les vues qu'il avoit en compoſant ſa piece, ne pouvoit peut-être faire autrement, ſon deſſein n'étant point de donner une traduction, mais de travailler pour le Théatre de ſa Nation ſur une piece allemande, dont le ſujet lui avoit plu.

Pluſieurs de nos Auteurs d'un mérite reconnu, tels que Mrs *Weiſſe*, *Bock*, *Meiſſner*, *Gotter*, *Wezel*, *Dyk* & pluſieurs autres, en ont uſé de même à l'égard de beaucoup de pieces du Théatre François; ils ne les ont pas traduites, mais imitées & appropriées à notre Théatre & à nos mœurs.

L'entrepriſe de Hambourg tomba entié-

rement en 1768, la Troupe que l'on avoit raſſemblée, eut le ſort commun à tous les Acteurs Allemands, elle fut obligée d'errer de ville en ville.

Comme cet établiſſement avoit d'abord fixé l'attention de l'Allemagne entiere, la négligence avec laquelle on cultivoit ce champ de la Littérature, fit place à une activité féconde; toute la Nation ſe réunit pour travailler à la perfection de ſon Théatre; les Acteurs furent accueillis avec empreſſement; différentes Cours les appellerent, & leur firent conſtruire des Théatres fixes & permanens. Depuis cette époque, le même eſprit & le même enthouſiaſme fut général chez tous les Peuples Allemands, ſi différens d'ailleurs par le goût & les talens. A Vienne même, où depuis trente ans & plus, le Théatre a ſi ſouvent changé de formes, où l'on n'aimoit que les farces & les grands *Drames politiques*, on commença dès-lors, graces aux ſoins & au zele d'un homme reſpectable & célebre dans la Littérature des Provinces

Autrichiennes, M. *de Sonnenfels* : on commença, dis-je, à rendre le Théatre de cette Ville digne de la Capitale de l'Allemagne. On bannit ces farces ridicules où les mœurs & la décence n'étoient point reſpectées, on ne repréſenta plus que de bonnes pieces : on encouragea le talent des Auteurs & des Acteurs; en un mot, on s'appliqua uniquement à faire fleurir le Théatre. *Joſeph II* ne dédaigna pas de s'intéreſſer aux progrès du Théatre national, ſoit en l'honorant de ſa préſence, ſoit en invitant par des offres conſidérables les Acteurs de réputation à ſe fixer à Vienne. Il fit plus : pour que rien ne s'opposât à ſon ſuccès, il congédia la Troupe de Comédiens étrangers, qui juſqu'alors avoit réuni la Cour & la Ville, ce qui n'a pas peu contribué à placer le Théatre de Vienne au nombre des premiers & des meilleurs de l'Allemagne. Cet événement eſt d'autant plus étonnant, que les Provinces méridionales de l'Allemagne ſont encore pour le goût & la culture des

Lettres

Lettres très-inférieures à toutes les autres.

Dès ce moment le génie dramatique enflamma tout l'Empire ; de tous côtés on travailla pour le Théatre. Un déluge de pieces inonda la ſcene, mais à l'exception d'un petit nombre, dont le ſuccès eſt décidé, la plupart ne ſont que des productions médiocres, des fruits précoces & ſans goût. Auſſi la critique, ſi chere aux Littérateurs Allemands, commença-t-elle à élever ſa voix tantôt juſte tantôt injuſte, ſuivant l'uſage. Elle tomba ſur les Pieces, ſur les Acteurs, & même ſur les Troupes entieres. Aucune repréſentation n'échappa au ſcalpel tranchant dont ſa main étoit armée. La piece de la veille paroiſſoit diſſéquée dès le lendemain. On vit éclore des Recueils d'Anecdotes, de Poëſies, d'Epigrammes, relatifs au Théatre ; les plus utiles & les plus curieux de ces Recueils ſont ceux qui ont paru depuis 1775, par les ſoins de M. *Reichard*, Bibliothéquaire à Gotha.

En 1772 M. *Leſſing* donna ſon *Emilie*

Galotti, tragédie qui a fait époque en Allemagne. Nous paſſons ici ſous ſilence tout ce que l'Allemagne entiere, tout ce que les amis & les ennemis de M. *Leſſing* ont pu dire de cette piece: nous ſommes perſuadés que ceux qui la liront, ou plutôt qui l'étudieront, *en conſidérant la différence du génie de chaque Nation, & le genre de production qui en doit néceſſairement réſulter*, rendront juſtice aux talens du Poëte, & ſentiront toute la vérité, la juſteſſe & la force des caracteres ſoutenus juſques dans les moindres ſituations, la marche rapide & animée de l'intérêt, en un mot, les beautés ſans nombre répandues dans toutes les ſcenes. En la mettant ſous les yeux des François, nous n'avons qu'un ſeul regret; c'eſt de n'avoir pu toujours faire paſſer dans la traduction cette briéveté, cette énergie particuliere à la langue allemande, qui eſt une des premieres beautés de cette piece.

L'année 1773 enrichit le Théatre Allemand d'un genre de production nouveau pour lui. On n'avoit pas encore de grands

Opéras. *Alceſte* fut le premier qui parut. Cet eſſai eſt regardé comme un chef-d'œuvre du Poëte & du Compoſiteur. Les paroles ſont de M. *Wieland*, Conſeiller du Duc de *Weimar*, diſtingué parmi les grands Auteurs de l'Allemagne. La muſique eſt de M. *Schweizer* qui méritoit de travailler avec M. *Wieland*. Cet Opéra eut un ſuccès prodigieux. Ce qui n'a pas peu contribué à le faire applaudir, c'eſt qu'outre le mérite particulier de la piece, tous les Acteurs qui y jouerent, étoient diſtingués par leurs talens. Le rôle de *Porthenia* ſur-tout fut exécuté par Madame *Hellmuth*, Actrice Allemande, qui, dans l'Italie même; ne trouveroit peut-être pas ſon égale. Elle a quitté depuis le Théatre pour entrer à la Muſique de la Chapelle de Mayence.

Dans cette année parut un Drame qui eſt vraiment original & unique. C'eſt *Gœtz de Berlichingen* de M. *Gœthe*, Conſeiller intime du Duc de Weimar, déja connu en France par les *paſſions* (ſouffrances)

du jeune Werther. Cette production pourroit être proprement appellée *une vie dialoguée.* Le ſujet eſt tiré de l'Hiſtoire du ſiecle de la Chevalerie, où les Gentilshommes Allemands, cantonnés dans leurs châteaux-forts, & fiers de leur petite domination, étoient tour-à-tour ou tyrans ou vengeurs de l'innocence opprimée, ſans avoir aucun égard aux loix civiles. *Gœtz* étoit un de ces Chevaliers, comme on le voit dans l'Hiſtoire qu'il a publiée lui-même. M. *Gœthe* a tracé d'une main hardie ſon caractere & ſes aventures, ainſi que l'eſprit de ſon ſiecle, ſans s'aſtreindre aux regles d'*Ariſtote* pour l'unité d'action, de temps & de lieu. Mais toutes ces irrégularités ſont rachetées par des beautés ſans nombre & par les traits les plus ſublimes. La peinture énergique du ſiecle de *Gœtz*, le contraſte des caracteres tous tracés de mains de maître, ſur tout ceux des femmes, ne laiſſent rien à deſirer. Quoique cette piece ne paroiſſe point avoir été faite pour être repréſentée, on paſſa néanmoins

ſur les difficultés qu'elle offroit, ſoit pour le changement de décorations, ſoit pour le grand nombre d'Acteurs néceſſaires, & elle fut jouée ſucceſſivement à Berlin, à Hambourg & à Leipſic.

Une production d'un nouveau genre trouve toujours en Allemagne une foule d'imitateurs. L'accueil favorable que l'on avoit fait à *Gœtz de Berlichingen*, ſéduiſit un grand nombre d'Ecrivains médiocres, qui, ſans avoir le génie de M. *Gœthe*, voulurent marcher ſur ſes traces, regardant les regles comme un joug que l'on pouvoit ſecouer impunément, & perſuadés peut-être qu'un aſſemblage de ſcenes extravagantes, ſans liaiſons & ſans ſuite, ſuffiſoit pour paroître original. L'Allemagne fut en peu de temps inondée d'un torrent de productions monſtrueuſes, dont quelques-unes offrent des beautés; mais aucune ne mérite d'être comparée à la piece de M. *Gœthe*.

Le même Auteur donna enſuite une Tragédie ſous le titre de *Clavigo*, qui

contient l'hiſtoire aſſez connue arrivée en Eſpagne à M. *de Beaumarchais*, qui eſt lui-même un des principaux perſonnages de la piece; quoiqu'elle ne ſoit point dépourvue de beautés, elle ne vaut cependant pas *Gœtz de Berlichingen*, malgré ſes irrégularités.

En 1775 le Théatre Allemand fut enrichi de pieces d'un nouveau genre, ſavoir, des *Monodrames* & *Duodrames* entremêlés de muſique. La premiere piece de cette eſpece eſt l'*Ariadne* de M. *Brandes* (1); la muſique eſt de M. *Benda*, Maître de la Chapelle à Gotha, où elle fut repréſentée pour la premiere fois. Cet ouvrage a ajouté à la gloire de cet habile Com-

(1) Nous l'avons vue depuis peu ſur le Théatre de la Comédie Italienne. Cette piece n'a pas eu tout le ſuccès que méritoit la muſique de M. *Benda*. Peut-être étoit-ce la faute de l'Imitateur du Poëme allemand qui ne s'eſt pas conformé, comme il auroit du le faire, au goût de la Nation pour laquelle il écrivoit.

poſiteur, juſtement regardé comme un des premiers de l'Allemagne. La *Medée* de M. *Gotter* (1), ſeconde production de cette eſpece, a fourni à M. *Benda* l'occaſion de déployer des beautés nouvelles.

Dans la même année les Allemands commencerent à obſerver plus ſtrictement le coſtume ſur leurs Théatres. Madame *Brandes*, repréſentant *Ariadne*, parut la premiere dans un coſtume grec, tout ſon habillement étoit fait d'après les deſſins d'anciens monumens, & d'aprés la deſcription de M. *Winckelmann.* Elle avoit mis l'illuſion du coſtume juſques dans ſa coëffure, qu'elle avoit faite d'après une antique repréſentant *Ariadne.*

---

(1) La traduction en vers que M. *Berquin* vient de nous donner du Poëme de M. *Gotter*, a tout le mérite qu'on doit attendre d'un Poëte auſſi agréable. Nous ſommes perſuadés que ſi M. *Benda* réuniſſoit ſa muſique au Poëme de M. *Berquin*, l'enſemble feroit le plus grand effet ſur le Théatre.

Les repréſentations de *Gœtz de Berlichingen* ſe ſont fait remarquer à Berlin & à Hambourg, par l'attention qu'on avoit fait au coſtume, & qu'on avoit pouſſé à Hambourg juſqu'à la décoration des appartemens des anciens Chevaliers que repréſentoit le Théatre.

Ce qu'un Ecrivain de ce ſiecle a rêvé dans ſon année 2040, & ce que juſqu'à préſent aucune Nation n'a encore fait, ſavoir, de récompenſer publiquement les Acteurs, comme prédicateurs de mœurs & de bon goût, eſt arrivé en 1775 en Allemagne. L'Académie des Belles-Lettres de Munich fit préſent à M. *Nieſſer*, Bavarois de nation, & Directeur du Théatre, d'une médaille d'or, pour le récompenſer de ſon zele à répandre le bon goût parmi ſa Nation.

Une Anecdote arrivée à Prague dans la même année, fait voir avec quelle rapidité l'enthouſiaſme dramatique s'étoit répandu dans les pays mêmes où le bon goût ne faiſoit que d'éclore. Mademoiſelle *Tilley* avoit joué avec tant de vérité & de char-

mes le rôle de *Juliette* dans la Tragédie de *Roméo*, qu'à la fin de la piece le parterre ne ceſſa de la demander à grands cris, honneur que n'avoit encore reçu à Prague aucun Acteur ni Auteur. Elle parut, & elle fut applaudie avec tranſport. Cependant la direction fut piquée, de ce qu'elle avoit prit ſur elle de ſe préſenter ſans en avoir demandé la permiſſion. On voulut la congédier, mais le public en ayant été informé, prit hautement ſon parti. Le lendemain, quand on voulut annoncer le Spectacle ſuivant, le Parterre demanda tout d'une voix, *Romeo* & *Juliette*, avec Mademoiſelle *Tilley*. On céda aux inſtances du public, Mademoiſelle *Tilley* fit l'admiration des Spectateurs, fut demandée de nouveau, & forcée de paroître. On fit des vers à ſa gloire, & la Nobleſſe & les Officiers de la Garniſon lui envoyerent un préſent de mille florins. Il eſt à remarquer que ce fait arriva dans une Ville où dix ans auparavant on ne connoiſſoit encore, & où on ne vouloit voir

que les pieces groſſieres des premiers ſiécles du Théatre.

Il arriva encore en 1775 un autre événement unique peut-être dans ſon genre.

La Troupe de *Joſephi* joua une piece du Baron de *Neſſelrode*, Chambellan de l'Electeur Palatin, *der Ahnenſtolz*, *l'orgueil des ayeux*. La Nobleſſe de Duſſeldorf, & ſur-tout le Conſeiller *Baron de Reuſchenberg*, furent tellement offenſés de cette piece, qu'ils regardoient comme une ſatyre locale & perſonnelle, qu'ils mirent tout en uſage pour obtenir un ordre du Gouvernement, qui obligeât *Joſephi* à faire avec deux Acteurs une eſpece d'amende honorable, & à demander publiquement pardon, en termes qu'on lui preſcrivit. Comme les expreſſions ne ménageoient pas la piece, l'Auteur, outré contre le Baron, l'obligea de ſe battre avec lui au piſtolet, & le bleſſa dangereuſement à la tête.

En 1776 on établit à la Cour de Gotha un Théatre qui mérite d'être nommé,

comme un des plus diſtingués de l'Allemagne, quoiqu'il ait été détruit quelques années après (en 1779) & beaucoup trop tôt pour les progrès de l'Art dramatique.

L'année 1777 eſt remarquable par l'encouragement que donna le Théatre de Vienne, en promettant que la recette de la troiſieme repréſentation de chaque piece ſeroit aſſurée à l'Auteur, & par l'intérêt vif que l'on prit au progrès du Théatre, qui, ſoutenu par les Princes, encouragé par la Nation, parviendra en peu de temps à ſa perfection.

Brockmann, un des plus fameux Acteurs vivans, Comédien de la Troupe Impériale de Vienne, joua à Berlin ſur la fin de l'année 1777. Il fit tant de plaiſir dans le rôle d'*Hamlet*, de la Tragédie du même nom imitée de *Shakeſpéar*; qu'elle fut repréſentée douze fois conſécutives en trois ſemaines, choſe extraordinaire en Allemagne, où une piece n'a pas plus de trois ou quatre repréſentations de ſuite, le nombre des perſonnes qui fréquentent les ſpec-

tacles n'étant pas ſi conſidérables qu'à Paris ni à Londres. On fut ſi enchanté de cet Acteur, qu'on lui rendit un honneur dont aucun Acteur Allemand ne peut juſqu'ici ſe vanter. *Abramſon*, Graveur célebre de Berlin, frappa une médaille, où d'un côté l'on voyoit un buſte de *Brockmann* avec ces mots : *Brockmannus Actor utriuſque ſcenæ potens*, & de l'autre cette légende : *Peragit tranquilla poteſtas quod violenta nequit. Berolini, 1 Januarii 1778.*

En 1778, le 16 Juin, le Théatre perdit, comme nous l'avons dit plus haut, *Eckhof*, le modele des Acteurs Allemands ! Les honneurs qu'on lui rendit après ſa mort, ſont une preuve de l'eſtime que l'on a maintenant en Allemagne pour l'homme à talent, ſur-tout lorſque, comme *Eckhof*, il y joint la probité.

Le 18 Juin fut le premier jour où l'on joua depuis ſa mort ; tous les Acteurs & Actrices parurent en habits de deuil ſur le Théatre de Gotha tendu de noir. Ils avoient à leur tête M. *Bock*, nommé

Directeur après la mort d'*Eckhof*. Il prononça le Diſcours ſuivant, compoſé par M. *Reichard*, Auteur du Journal & de l'Almanach du Théatre.

MESSIEURS,

« Un devoir triſte, mais légitime & ſacré, m'amene devant vous, à la tête de mes confreres; nous pleurons notre camarade, notre maître, notre pere. *Eckhof* n'eſt plus! Il n'eſt plus! lui, qui, dans l'enfance du Théatre Allemand, ſemblable alors à une horde errante de la premiere race des hommes, abandonné à des commencemens barbares, ſoumis au joug des antiques préjugés, a ſu faire naître l'ordre de la confuſion, & nous frayer le chemin à la gloire. C'eſt lui qui fortifioit le talent de nos anciens, qui conduiſoit nos jeunes gens, & qui nous encourageoit tous, en nous donnant un modele à ſuivre.... Il n'eſt plus! Il eſt allé où la probité & la vertu doivent trouver la meilleure des récompenſes! La probité & la vertu! dont ſi ſouvent en ces lieux il donna des leçons avec tant d'énergie! que ſa conduite enſeignoit encore d'une maniere bien plus ſublime!

Maintenant il eſt devant le Tribunal de la poſté-

rité. Ce Juge ſévere & incorruptible des talens peſera les ſiens; il les trouvera purs & ſans mélange; & ſa mémoire ſera ſacrée pour les races futures. Ce n'eſt point pour faire ſon éloge que nous paroiſſons ici. Qu'a-t-il beſoin d'éloges? N'eſt-ce point la prérogative brillante des grands hommes qu'il ne faut que les nommer pour annoncer leur grandeur & faire ſentir leur perte? — Nous ſommes venus pour lui rendre le témoignage public & ſolemnel que perſonne ne ſent plus vivement que nous, ce que l'art, ce que le Théatre entier de l'Allemagne, a perdu dans ſa perſonne. La toile tombera un jour pour nous tous; nous terminerons un jour notre rôle. Puiſſions-nous, non-ſeulement comme Acteurs, mais encore, comme citoyens, comme hommes, comme chrétiens, finir auſſi bien, auſſi généreuſement que lui ».

Avant & après ce diſcours on entendit une muſique lugubre, de la compoſition de M. *Schweizer*. Le 19 il fut inhumé aux dépens de la Loge des Francs-Maçons (*Zum Rautenkranz*) de Gotha, qui avoient demandé la permiſſion de pouvoir rendre cet honneur à leur digne orateur & con-

frere. Les Freres de la Loge ſuivirent ſon cercueil deux à deux.

Schrœder, qui jouit actuellement avec tant de droit de la réputation d'un des premiers Acteurs de l'Allemagne, a fait en 1780, un voyage en Italie & en France, pour y ſuivre les progrès de ſon art, & enrichir l'Allemagne de ſes obſervations en ce genre. C'eſt le premier Acteur Allemand qui ſoit jamais venu dans cette Capitale, uniquement dans le deſſein de connoître par lui-même le Théatre François, dont la ſupériorité ſi généralement reconnue a reculé les bornes de cet art chez preſque tous les peuples.

C'eſt l'année 1781 qui a été la plus funeſte pour le Théatre Allemand. C'eſt dans cette année qu'il a perdu *Leſſing*, il eſt mort le 15 de Février, à l'âge de cinquante-deux ans.

La Troupe de *Doebbelin*, à Berlin, a été la premiere qui ait payé aux mânes de ce grand homme le tribut d'hommages & de reconnoiſſances que lui doivent tous

les Acteurs Allemands. Le 24 Février dernier a été le jour deſtiné à remplir ce devoir ſacré.

La toile levée, on vit le Théatre changé en un mauſolée magnifiquement décoré, au milieu duquel étoient le tombeau & le portrait de *Leſſing*. Les Acteurs & Actrices qui l'environnoient, vêtus de deuil, ne jouoient point un rôle étudié en paroiſſant affectés vivement; la triſteſſe étoit peinte ſur leurs viſages, il regnoit parmi eux un morne ſilence, qui ne fut interrompu que par l'harmonie pénétrante d'une muſique lugubre, compoſée par le célebre *George Benda*, après laquelle Mademoiſelle *Doebbelin* prononça en vers allemands le Diſcours ſuivant, que nous traduiſons littéralement.

« Il n'eſt plus! cet objet de votre admiration, le hardi créateur d'*Emilie Galotti*, qui faiſoit ſi bien parler l'eſprit & la paſſion, dont l'imagination ne marchoit qu'à la lueur du goût le plus épuré; ce génie couvert de gloire, & preſqu'inimitable! Hélas, il n'eſt plus! Il reçoit aujourd'hui le juſte tribut de

de nos pleurs ſur la ſcene, & l'effuſion de nos cœurs ſe confond avec nos regrets. Que n'eſt-il Anglois plutôt qu'Allemand ! Son cercueil, placé à côté des tombes royales, ſeroit pour lui un monument éternel au milieu d'un peuple ſenſible aux beautés ſublimes. Qu'il ſoit donc permis à une Actrice Allemande, au milieu de cette Capitale, de baigner de ſes larmes l'urne qui renferme la cendre de ce grand homme ! Trop foible pour apprécier un pareil génie, je me renferme dans mon admiration ! je ne puis pas même couvrir ſon urne de fleurs ; elles ſe ſont toutes fanées à ſon dernier ſoupir ».

Après ce Diſcours prononcé avec la plus vive émotion on donna *Emilie Galotti*. Les Acteurs jouerent cette piece vêtus en noir; peut-être auroient-ils dû ne pas manquer au coſtume, même dans cette occaſion. Nous croyons qu'en repréſentant une piece de *Leſſing*, la plus ſûre maniere d'honorer la mémoire de ce grand homme, étoit de ne rien négliger de ce qui pouvoit faire reſſortir ſon ouvrage. Quoiqu'il en ſoit, cette ſingularité, venant à la ſuite de la cérémonie touchante qui l'avoit précédée,

a moins choqué qu'on ne s'y ſeroit attendu.

Indépendamment d'une foule de petites Troupes aſſez mauvaiſes, on compte maintenant en Allemagne cinq Théatres diſtingués : ceux de Vienne, de Berlin, de Hambourg, de Mannheim & de Dreſde. La plupart des Acteurs qui les compoſent ont des talens. Il ſeroit trop long de rendre à chacun d'eux le juſte tribut d'éloges qu'il mérite. En indiquer les noms, ce ſeroit ne rien faire pour ceux qui ne connoiſſent ni leur perſonne, ni leurs talens.... Il ſuffira de dire que le plus grand nombre d'entre eux eſt digne de l'eſtime qu'ils ont acquiſe, ſoit par une étude infatigable de la nature & du cœur humain, qui ſeuls peuvent enſeigner la déclamation théatrale, ſoit par une conduite décente & réglée.

L'Almanach de Théatre, imprimé à Gotha, nomme cette année plus de trois cens Auteurs vivans qui travaillent ou ont travaillé pour le Théatre; mais outre MM. *Brandes*, *Gotter*, *Gœthe*, *Leſſing*, *Reichard*, *Weiſſe* & *Wieland*, dont nous avons déja

parlé, nous nous bornerons à nommer MM. *Bertuch*, *Bock*, *Engel*, le Baron de *Gebler*, *Leiſewitz* & *Wezel*. Le peu d'eſpace ne nous permet pas maintenant d'inſtruire davantage nos lecteurs ſur les Auteurs que nous venons de nommer, non plus que ſur ceux qui auroient auſſi mérité de l'être, & que nous avons omis à regret. Nous nous propoſons de les leurs faire connoître par la ſuite, à meſure que nous donnerons les traductions de leurs ouvrages.

Quelque imparfait que ſoit cet eſſai chronologique de l'Hiſtoire du Théatre Allemand, j'eſpere qu'il ſuffira pour donner une idée générale des progrès de notre ſcene, & des différentes révolutions qu'elle a éprouvées depuis ſon origine; je croirai avoir atteint mon but, ſi mes Lecteurs veulent juger avec équité d'un Théatre qui, après avoir ſurmonté tant d'obſtacles, ne fixe l'attention publique que depuis trente années. En entreprenant cet Ouvrage, mon intention n'eſt pas de publier les productions dramatiques de ma Nation

comme autant de chefs-d'œuvres & de modeles, mais de faire connoître à la France une branche de la Littérature Allemande, ſur laquelle elle n'a encore que des idées vagues & peut-être déſavantageuſes; branche d'autant plus précieuſe & plus digne d'attention, que ce n'eſt que d'après le Théatre d'une Nation que l'on peut juger parfaitement de ſon ton, de ſes mœurs & de ſon caractere.

Dans toutes les parties de la Littérature, des Sciences & des Arts, dans la poéſie, depuis le poëme héroïque juſqu'à l'épigramme, l'Allemagne a des chefs-d'œuvres, & peut dans tous ces genres lutter avec les étrangers. Si juſqu'à préſent on l'a trouvé inférieure à ſes voiſins dans le genre dramatique, il faut ſe rappeller les obſtacles que j'ai allégués plus haut; en outre il faut encore conſidérer que les Gens de Lettres, par la conſtitution de l'Empire Germanique, ſont diſperſés dans une infinité de petites villes, qu'ils travaillent ſans eſpérance d'aucun encouragement; qu'ils

ſont plus éloignés que par-tout ailleurs du grand monde.

D'après cela, leurs progrès dans cet Art doivent étonner tout homme judicieux.

Ils ont traité ſupérieurement la tragédie bourgeoiſe; qui a eu plus de ſuccès en Allemagne que la tragédie héroïque. Comme elle eſt une peinture fidelle de la vie ordinaire, il ſemble que les perſonnages qu'on y fait agir, nous attachent davantage, ſans doute parce qu'il eſt dans la nature que l'intérêt que nous prenons à toutes choſes, augmente à meſure qu'elles nous touchent de plus près.

En liſant les pieces ſuivantes, il ne ſera pas difficile de remarquer que notre Théatre tient le milieu entre celui des François & celui des Anglois; il tient au premier par l'obſervation de la regle d'unité d'action, de temps & de lieu; il ſe rapproche de l'autre par la touche mâle & hardie avec laquelle les caracteres ſont deſſinés, & par l'expreſſion énergique des paſſions. La tragédie allemande en général préſente des actions plus fortes, des tableaux plus ter-

ribles, entre dans des détails plus circonſtanciés, que ne peut & n'oſeroit faire la tragédie françoiſe d'après le goût de la Nation. L'Allemand veut connoître à fond le héros dont les malheurs & les vertus l'intéreſſent, le mobile de ſes grandes actions, la cauſe de ſes malheurs, ſa conduite & ſes ſentimens. Pour cet effet il demande à lire dans ſon cœur, il ſuit de l'œil la marche de ſes paſſions, & ne dédaigne point de s'attacher aux moindres traits, s'il peuvent l'éclaircir. D'après cette liberté que le Poëte a de mettre ſur la ſcene une foule d'événemens que l'on n'apprend ailleurs que par récit, il en réſulte que l'intérêt eſt plus vif, qu'il y a plus d'action, & que les rôles de confidens deviennent ou inutiles ou très-courts. La préſence des perſonnages, dans ces ſituations terribles où ils ſont aux priſes avec le ſort & les paſſions, fait une impreſſion plus forte ſur les ſpectateurs, & les met plus à portée de ſaiſir tous les traits du tableau, quand il eſt ſous leurs yeux, que lorſqu'on lui en fait des détails ſouvent foibles & languiſſans.

ÉMILIE GALOTTI,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES;

PAR GOTTHOLD ÉPHRAIM LESSING.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LES OUVRAGES DE LESSING.

GOTT. *Ephraim Leſſing*, Conſeiller aulique & Bibliothécaire du Duc de Brunſwick Wolfenbüttel, naquit à Paſewalk en Poméranie en 1729. Son premier Ouvrage annonce le goût qu'il avoit reçu de la nature : il eſt intitulé : *Mémoires pour l'Hiſtoire du Théatre*, & il fut imprimé à Stuttgard en 1750. Deux ans après, *Leſſing* donna une Traduction d'un Ouvrage Eſpagnol, dans lequel *J. Huart* cherche à déterminer quels ſont les eſprits propres aux ſciences. La même année (1752) il traduiſit un Volume de l'*Hiſtoire des Arabes de M. Marigny*. L'année ſuivante parut le commencement de ſon Recueil, intitulé : *Petits Ecrits*. En 1754 il fut l'Editeur des mêlanges de *Chriſt Mylius*, & d'un petit Pamflet, intitulé : *Vade mecum pour M. Lange*. Dans la même année il commença ſa *Bibliotheque du Théatre*, dont il donna quatre Parties dans l'eſpace de deux ans. Il traduiſit enſuite de l'Anglois, les *Fables de Richardſon*, la *Morale d'Hutcheſon*, fit une préface aux Tragédies de *Thompſon*, & publia ſes *Bagatelles* en 1756. En 1759 parurent ſes trois Livres de *Fables* ; la même année il donna une Edition des Poéſies de *M. de Logau*, & ſa premiere Tragédie, intitulée *Philotas*. En 1760 il commença la Traduction du *Théatre de M. Diderot*, qui fut terminée l'année ſuivante. En 1766 il publia : *Laocoon*, ou *des limites de la Peinture & de la Poéſie, avec des explications de l'Hiſtoire de l'Art des Anciens*. Cet Ouvrage eut tout le ſuccès qu'il méritoit, & l'entraîna dans une diſpute très-vive avec *Klotz*.

L'année 1767 eſt la plus remarquable de ſa vie, puiſqu'elle eſt l'époque de la publication de ſes ouvrages les plus eſtimés: *Minna de Barnhelm, deux Volumes de Comédies*, & *deux Volumes de la Dramaturgie de Hambourg* furent alors imprimés.

Leſſing donna les deux années ſuivantes pluſieurs *Ouvrages ſur l'Antiquité*. En 1770 il publia à Brunſwick *Berengarius Turonenſis*; en 1771 les *Poéſies d'André Scultetus*, d'autres *Poéſies*, des *Mélanges*, &c. en 1772, *Emilie Galotti* & une Edition de ſes *Tragédies*; en 1773 & 1774, des *Mémoires pour l'Hiſtoire & la Littérature*, qu'il continua en 1776, & dont le dernier Volume vient de paroître. Cet Ouvrage eſt un tréſor de philoſophie.

En 1777 il donna une *ſeconde Edition de ſes Fables* à Berlin; en 1779 un Drame, intitulé: *Nathan le Sage*, ouvrage philoſophique, autant fait pour le cabinet que pour la ſcene; & en 1780 ſon dernier Ouvrage, *De l'Education de l'Eſpece humaine*. Il eſt mort le 15 de Février 1781.

PERSONNAGES.

HECTOR GONZAGA, Prince de Guaſtalla.

ÉMILIE GALOTTI.

ODOARD & CLAUDIE } GALOTTI, pere & mere d'Émilie.

Le Comte APPIANI.

La Comteſſe ORSINA.

MARINELLI, Chambellan du Prince.

CAMILLO ROTA, un des Conſeillers du Prince.

CONTA, un Peintre.

'ANGELO.

Pluſieurs Domeſtiques.

Digitized by Google

ÉMILIE GALOTTI,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente le Cabinet du PRINCE.

LE PRINCE, ſeul.

Aſſis devant une table, couverte de papiers & de lettres, il en parcourt quelques-unes.

DES plaintes, & toujours des plaintes! Des graces qu'on ſollicite, & toujours des graces! Quelle triſte occupation! & l'on envie notre ſort! Ah! je l'avoue, il ſeroit bien digne d'envie, ſi nous pouvions obliger tout le monde!... Emilie! (*en jettant les yeux ſur la ſignature d'une lettre qu'il vient d'ouvrir.*)

Emilie!... mais une Emilie Bruneſchi,.... & non pas Galotti. Non, ce n'eſt point Emilie Galotti! Voyons, que demande-t-elle cette Emilie Bruneſchi? (*Il lit.*) Elle demande beaucoup; beaucoup! Mais elle ſe nomme Emilie! Tout lui eſt accordé! (*Il ſigne le placet, & ſonne; un Valet-de-chambre entre.*)

Il n'y a ſans doute aucun des Conſeillers dans l'antichambre?

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Non, mon Prince.

LE PRINCE.

Je me ſuis levé de trop bonne heure aujourd'hui. Mais auſſi quelle ſuperbe matinée! Je veux faire un tour de promenade. Le Marquis Marinelli m'accompagnera. Qu'on l'avertiſſe. (*Le Valet-de-chambre ſort.*) D'ailleurs je ne puis travailler davantage. Hélas! j'étois ſi tranquille, au moins je me l'imaginois, ſi tranquille.... Il faut qu'une pauvre Bruneſchi porte le nom d'Emilie; & ç'en eſt fait, le trouble rentre dans mon ame, il faut tout quitter!

LE VALET-DE-CHAMBRE *en rentrant.*

J'ai envoyé chez le Marquis Marinelli. Voici une lettre de la Comteſſe Orſina.

LE PRINCE.

De la Comteſſe Orſina? Mettez-la là.

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Son Coureur attend.

LE PRINCE.

J'enverrai la réponſe; s'il en faut une... Où eſt-elle? à la ville? ou à ſa maiſon de campagne?

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Elle eſt arrivée ici hier au ſoir.

LE PRINCE.

Tant pis,... tant mieux; voulois-je dire. Son Coureur n'a pas beſoin d'attendre.....

(*Le Valet-de-chambre ſort*).

Ma chere Comteſſe (*amerement en prenant la lettre*)... C'eſt tout comme ſi je l'avois lue. (*Il la rejette ſur la table*)... Oui; j'ai cru l'aimer! Que ne croit-on pas? Il ſe peut, après tout, que je l'aie effectivement aimée. Oui,.... que je *l'aie aimée*, c'eſt fort bien dit!

LE VALET-DE-CHAMBRE *rentre.*

Le Peintre Conta demande. —

LE PRINCE.

Conta? Qu'il entre....

(*Le Valet-de-chambre ſort*).

Sa préſence pourra me diſtraire....

(*Il ſe leve*).

SCENE II.

LE PRINCE, CONTA.

LE PRINCE.

BON jour, Conta.... Eh bien! comment va le talent?

CONTA.

Le talent, mon Prince? A peine peut-il nourrir l'artiſte.

LE PRINCE.

Cela ne doit pas être, & ne fera certainement pas,... au moins dans mes petits états... Mais il faut auſſi que l'artiſte veuille travailler.

CONTA.

Travailler? c'eſt le ſeul objet de ſes deſirs... Mais des travaux exceſſifs écraſent le talent, & ſont capables de dégrader l'artiſte.

LE PRINCE.

Vous ne ſaiſiſſez point ma penſée; je ne prétends point qu'un artiſte doive faire beaucoup d'ouvrages; mais travailler avec beaucoup d'application. Peu de morceaux, mais bien ſoignés...

Mais vous n'êtes point venu les mains vuides, j'eſpere?

CONTA.

Mon Prince, j'ai apporté le portrait que vous m'avez commandé; j'en ai un autre que vous verrez avec plaiſir, car il mérite bien d'être vu...

LE PRINCE.

Le premier eſt?... Je ne me rappelle pas...

CONTA.

Celui de la Comteſſe Orſina.

LE PRINCE.

Ah! vous avez raiſon... Il eſt ſeulement fâcheux que la commiſſion ſoit un peu ſurannée.

CONTA.

Mon Prince, nos jolies femmes ne ſont pas tous les jours diſpoſées à ſe faire peindre. Depuis trois grands mois, Madame la Comteſſe n'a pu ſe réſoudre à m'accorder qu'une ſéance.

LE PRINCE.

Où ſont ces tableaux?

CONTA.

Dans l'antichambre.... Je vais les chercher.

SCENE III.

LE PRINCE, ſeul.

Son portrait?... Soit!.. Le portrait & la perſonne ſont deux... Et peut-être retrouvrai-je dans le portrait ce que je ne vois plus dans la perſonne... Mais je ne le voudrois pas... L'importun Peintre!... il prend bien ſon temps. Je ſerois tenté de croire qu'elle l'a gagné!... Et quand cela ſeroit?... Ah! ſi un autre portrait, peint avec d'autres couleurs, ſur un autre fond,... pouvoit lui rendre la place qu'elle occupoit dans mon cœur!... Je crois en vérité que j'en ſerois content... Quand je l'aimois, j'avois l'eſprit ſi libre, j'étois ſi gai..... Quelle différence à préſent.... Mais non, non! quand il y auroit encore mille fois plus de douceur à l'aimer; je me trouve mieux comme je ſuis.

SCENE IV.

LE PRINCE, CONTA, les tableaux à la main.

(Il en met un contre un ſiege, après l'avoir retourné)

CONTA, *en préparant l'autre.*

MON Prince, je vous prie de conſidérer les bornes de notre art. Ce qu'il y a de plus fin & de plus piquant dans la beauté, échappe au Pinceau... Placez-vous ici!....

LE PRINCE, *après avoir jetté un coup-d'œil ſur le portrait.*

Voilà qui eſt parfait, Conta;... au mieux... Je parle de l'ouvrage.... Mais le portrait eſt flatté; très-flatté!

CONTA.

L'original n'en penſoit pas de même. Et dans le fait, je ne l'ai point flatté plus que l'art n'a le droit de le faire. L'art doit rendre l'objet, tel que la nature pouvoit l'imaginer en le formant: ſans avoir égard au déchet inévitable de la matiere, ni aux ravages deſtructeurs du temps.

LE PRINCE.

L'artiſte qui médite ſon art, eſt doublement

eſtimable... L'original, diſiez-vous, trouvoit pourtant....

CONTA.

Pardon, mon Prince. L'original eſt une perſonne à qui je dois le plus profond reſpect. Mon intention n'étoit pas de rien dire à ſon déſavantage.

LE PRINCE.

Comme il vous plaira, Conta!..... Mais enfin, que diſoit l'original?

CONTA.

Je ſuis ſatisfaite, diſoit la Comteſſe, ſi je ne ſuis pas plus mal que cela.

LE PRINCE.

Pas plus mal?... Ce propos eſt bien d'elle!

CONTA.

Et elle diſoit cela d'un air, d'un ton... que la copie n'exprime point, ne laiſſe pas même ſoupçonner.

LE PRINCE.

Voilà ce que je voulois dire, & c'eſt en quoi je trouve que vous l'avez tant flatté..... Oh! je connois depuis long-temps cet air hautain & dédaigneux, qui défigureroit les traits même d'une grace!..... J'avoue qu'une belle bouche s'embellit encore d'un ſourire malin. Mais obſervez bien qu'il ne faut qu'un trait, qu'une nuance de malignité: que ce jeu ne doit point aller juſ-

qu'à la grimace, & c'eſt là le défaut de notre bonne Comteſſe. Il faut de plus, que, cette touche de malignité ſoit adoucie par un regard enchanteur, par des yeux;... enfin, par des yeux, comme la Comteſſe n'en a point, & comme je n'en vois pas même dans ſon portrait.

CONTA.

Mon Prince, vous m'étonnez ſinguliérement.

LE PRINCE.

Et pourquoi? Tenez, Conta, vous avez tiré le meilleur parti poſſible des yeux de la Comteſſe, de ces yeux durs & ſaillans, tels qu'on nous repréſente ceux de Meduſe... Mais! la vérité a été ſacrifiée à l'art... Convenez-en vous-même, le portrait donne-t-il une idée du caractere de la perſonne? à la place de la fierté, du mépris inſultant, du farouche déſeſpoir; je vois la nobleſſe, l'aimable ſourire de l'affabilité & la tendre mélancolie.

CONTA, *avec humeur.*

En vérité, mon Prince,... nous autres artiſtes, nous ſuppoſons que le portrait fini doit trouver l'amant auſſi enflammé qu'il l'étoit en le commandant.... Nous peignons avec les yeux de l'amour: C'eſt avec ces yeux qu'il faudroit nous juger.

LE PRINCE.

Eh bien! mon cher Conta;... que ne l'apportiez

vous un mois plutôt!.... Mettez-le de côté.... Quel eſt cet autre morceau?

CONTA *le tenant à ſa main encore retourné.*
C'eſt auſſi le portrait d'une femme.

LE PRINCE.

Oh! j'aimerois autant... ne le pas voir. Car tenez j'ai là;... (*en mettant la main ſur ſon front*) ou plutôt ici, (*en frappant ſon cœur*) un portrait..... dont il ne ſoutiendroit jamais le parallele... Je ſouhaiterois, Conta, que vous priſſiez d'autres objets, pour me faire admirer votre talent.

CONTA.

Il y a ſans doute des talens plus admirables que le mien; mais il n'y a certainement pas d'objet plus enchanteur que celui-ci.

LE PRINCE.

En ce cas, je parie, Conta, que c'eſt la maîtreſſe de l'artiſte.... (*Il tourne le tableau*) Que vois-je? Eſt-ce l'ouvrage de votre main? ou de mon imagination?... Emilie Galotti!

CONTA.

Quoi? mon Prince, vous connoiſſez cette beauté divine?

LE PRINCE, *cherchant à ſe remettre, mais ſans détourner les yeux du portrait.*

Comme cela!... pour l'avoir vu il y a quelques ſemaines dans une aſſemblée avec ſa mere,... depuis ce temps je ne l'ai revu que dans ces aſyles ſacrés

où la beauté s'embellit encore en faiſant à l'Eternel l'hommage de ſes charmes, & où l'œil profane & trop curieux, eſt forcé de la reſpecter..... Je connois auſſi ſon pere..... Ce fut lui qui s'oppoſa avec le plus de chaleur à mes prétentions ſur Sabionetta... C'eſt un vieux guerrier; fier, ſauvage; d'ailleurs loyal & bon!...

CONTA.

Le pere! Soit... Mais voici la fille...

LE PRINCE.

En vérité elle eſt parlante!... On diroit, c'eſt ſon image dérobée dans une glace & fixée ſur la toile... (*Les yeux toujours attachés ſur le tableau*) Conta, quand un ouvrage occupe l'amateur & l'attache au point de lui faire oublier l'artiſte, c'eſt en faire le plus bel éloge.

CONTA.

Cependant je ſuis très-mécontent de moi;... & d'un autre côté ce mécontentement même eſt pour moi une véritable ſatisfaction... Ah! pourquoi ne pouvons-nous pas peindre immédiatement avec les yeux! Quel intervalle immenſe entre les yeux & la main qui conduit le pinceau! Combien l'objet que l'on peint doit perdre!... Mais je ſais ce que celui-ci a perdu, comment cela eſt arrivé, & pourquoi cela a dû arriver. Je ſuis fier de cette connoiſſance; & même plus que d'en

avoir ſaiſi les traits que vous voyez. En effet l'un me prouve plus que l'autre qu'effectivement je ſuis un Peintre ; mais que ma main indocile n'obéit pas toujours à ma tête... Croyez-vous, mon Prince, que Raphaël n'eût pas été le plus grand génie dans la peinture, ſi par malheur il fût né ſans mains? Le croyez-vous?

LE PRINCE, *en détournant pour la premiere fois les yeux du portrait.*

Que dites-vous, Conta? Que me demandez-vous?

CONTA.

Oh! rien, mon Prince.... Je vois avec plaiſir que votre ame eſt toute entiere dans vos yeux. Voilà des ames, voilà des yeux comme il m'en faut!

LE PRINCE, *avec une froideur ſimulée.*

Ainſi, Conta, vous mettez Emilie Galotti au nombre des plus belles femmes de notre ville?

CONTA.

Comment? que dites-vous la, mon Prince? au nombre des plus belles femmes de notre ville?... Vous plaiſantez, ou vous n'avez pas mieux vu que vous n'avez entendu.

LE PRINCE.

Mon cher Conta,... (*Il rejette les yeux ſur le portrait*) qui de nous peut ſe fier à ſes yeux? Il

n'y a qu'un Peintre qui puiſſe apprécier la beauté.

CONTA.

Eh ! quoi le ſentiment de l'ame doit-il attendre le jugement du Peintre ?... Loin du commerce des hommes, ces êtres froids qui empruntent nos yeux pour connoître ce qui eſt beau ! Mais je vous dirai, comme Peintre, que je regarde comme un des plus heureux jours de ma vie celui, où Emilie Galotti m'a permis de faire ſon portrait. Voyez cette tête, ce viſage enchanteur, ce front, ces yeux, ce nez, cette bouche, ce menton, ce col, ce ſein, cette taille, c'eſt d'après cet enſemble divin que je veux déſormais apprécier la beauté du ſexe... Le portrait tiré d'après nature, a été envoyé à ſon pere. Mais cette copie...

LE PRINCE *vivement.*

Vous n'en avez pas encore diſpoſée, mon cher Conta ?

CONTA.

Elle eſt pour vous, mon Prince ; ſi elle vous fait plaiſir.

LE PRINCE.

Plaiſir ?... (*en ſouriant*) Ce modele unique ſur lequel vous jugez la beauté du ſexe, que pourrois-je faire de mieux, mon cher Conta, que de me l'approprier ?.. Quant à cet autre portrait, reprenez-le, &... faites-y mettre une bordure.

CONTA,

Fort bien !

LE PRINCE.

Auſſi belle, auſſi riche que l'ouvrier la pourra faire. Il doit figurer dans ma galerie... Pour celui d'Emilie, il reſtera dans mon cabinet. On n'embellit point tant un modele : on n'en fait point parade; & l'on aime à l'avoir ſous ſa main... Grand merci, Conta;... & comme je vous l'ai déja dit; dans mes petits Etats le talent ne languira jamais dans la miſere;.. tant que je pourrai lui fournir des ſecours... Allez trouver mon tréſorier, & demandez lui pour les deux portraits... tout ce que vous voudrez. Oui, Conta, tout ce que vous voudrez.

CONTA.

Mon Prince, je commence à ſoupçonner que vous voulez récompenſer autre choſe que le talent.

LE PRINCE.

Voilà bien une jalouſie d'artiſte ! Non, non !... Entendez-vous, Conta; tout ce que vous voudrez. (*Conta part*)

SCENE V.

LE PRINCE, ſeul.

OUI, tout ce qu'il voudra!... Ah! quelque prix qu'il demande (*au portrait*) je ne te payerai jamais ce que tu vaux... Il eſt donc vrai que je te poſſede, bel ouvrage de l'art?..... Ah! que ne puis-je te poſſéder de même chef-d'œuvre de la nature mille fois plus beau!... Tout ce que vous en voudrez, bonne femme de mere!..... tout ce que tu en voudras, pere farouche! Parlez! que demandez-vous?..... Mais, non, non! c'eſt de toi-même, enchantereſſe, que je voudrois t'acheter!... cet œil plein d'attraits & de modeſtie! cette bouche! & quand elle s'ouvre pour parler! quand le doux ſourire s'y repoſe! cette bouche!..... Mais j'entends quelqu'un.. Je ſuis encore trop jaloux de toi.. (*Il place le portrait contre le mur en le retournant*). C'eſt ſans doute Marinelli... Ah! ſi je ne l'avois pas envoyé chercher!.. Quelle délicieuſe matinée j'aurois paſſé!...

SCENE VI.

LE PRINCE, MARINELLI.

MARINELLI.

PARDONNEZ, mon Prince.... Je n'attendois pas vos ordres de ſi bonne heure.

LE PRINCE.

Il faiſoit ſi beau ce matin, qu'il m'a pris envie de ſortir... Mais il eſt trop tard à préſent. (*Après un moment de ſilence*) Qu'y a-t-il de nouveau, Marinelli?

MARINELLI.

Pas grand choſe que je ſache.... La Comteſſe Orſina eſt revenue d'hier au ſoir.

LE PRINCE, *montrant la lettre.*

Voilà déja un billet d'elle, c'eſt ſans doute pour me ſouhaiter le bon jour... Quoique ce puiſſe être! je n'en ſuis pas curieux.... Lui avez-vous parlé?

MARINELLI.

Ne ſuis-je point ſon confident, pour mon malheur?... Mais ſi je le deviens encore d'une femme, à laquelle il vienne dans l'idée de vous aimer auſſi ſérieuſement: je....

LE PRINCE.

Ne jurez de rien, Marinelli!

MARINELLI.

Non, mon Prince?... Il pourroit arriver?... En ce cas la Comteſſe n'a donc pas tout-à-fait tort.

LE PRINCE.

Au contraire, elle a très-grand tort!... Ma prochaine alliance avec la Princeſſe de Maſſa, veut abſolument, que je rompe au moins pour le moment une pareille intrigue.

MARINELLI.

Si ce n'eſt que cela : la Comteſſe ſera bien obligée de ſe plier à ſa deſtinée, comme le Prince ſe plie à la ſienne.

LE PRINCE.

Qui ſans contredit eſt plus rigoureuſe que celle de la Comteſſe. Mon cœur eſt la triſte victime d'un miſérable intérêt d'état... Orſina au contraire peut reprendre le ſien : & le placer à ſon gré.

MARINELLI.

Reprendre? Et pourquoi le reprendre? dira la Comteſſe : s'il ne s'agit que d'une épouſe préſentée par la politique, & non par l'amour? A côté d'une telle épouſe l'amante peut toujours conſerver ſa place. Ce n'eſt point à l'hymen qu'elle craint d'être ſacrifiée, mais...

LE PRINCE.

A de nouvelles amours, n'eſt-ce pas?... Eh bien? voudriez-vous m'en faire un crime Marinelli?

MARINELLI.

Moi?... oh, je vous prie, mon Prince, ne me confondez point avec une folle. Si je lui ſers aujourd'hui d'interprête,... c'eſt par pure compaſſion. Car hier au ſoir elle m'a ſinguliérement affecté. D'abord diſſimulant la douleur que lui cauſoit la crainte de perdre votre cœur, elle vouloit couvrir le trouble de ſon ame, ſous le voile d'une tranquillité apparente. Mais à travers cette feinte indifférence, elle laiſſoit échapper quelques mots qui trahiſſoient le tourment de ſon cœur. Tour-à-tour elle diſoit les choſes les plus triſtes d'un air enjoué: & les plus grandes folies d'un ton mélancolique. Enfin pour reſſource elle s'eſt jetté dans la lecture; qui, je penſe, achevera de lui tourner la tête.

LE PRINCE.

C'eſt très-poſſible, car tous ſes travers d'eſprit viennent de là... Mais, Marinelli, cette raiſon même qui m'a dégagé de ſes fers, vous ne voulez pas, j'eſpere, vous en ſervir pour m'y faire rentrer?.. Si elle devient folle par amour, tôt ou tard elle le ſeroit devenue ſans amour... Mais c'eſt aſſez parler d'elle.... Changeons de diſcours!... Il ne ſe paſſe donc rien de nouveau dans la ville?...

MARINELLI.

Non, car je ne pourrois pas vous dire comme une nouvelle,... que le mariage du Comte Appiani ſe fait aujourd'hui.

LE PRINCE.

Du Comte Appiani? & avec qui?... En voilà le premier mot.

MARINELLI.

La choſe s'eſt conduite avec le plus grand ſecret. Au fond il a bien fait, car il n'y avoit aſſurément pas de quoi ſe glorifier.... Vous allez rire, mon Prince.... Mais voilà le ſort des ames ſenſibles! L'amour leur joue tôt ou tard les plus mauvais tours. Une jeune fille ſans fortune, ſans naiſſance, a ſu enfin l'attirer dans ſon piege,... avec un peu de figure: mais ſur-tout avec un étalage pompeux de vertu, d'eſprit, de beaux ſentimens,.. que ſais-je enfin?

LE PRINCE.

Celui qui peut librement ſe livrer tout entier aux impreſſions que l'innocence & la beauté réunies, font ſur ſon cœur;.. me paroît plutôt un objet d'envie que de ridicule... Et comment nommez-vous la perſonne qu'il va rendre heureuſe?... Car avec tout cela, Appiani,... je ſais très-bien, Marinelli, l'antipathie qui regne entre vous deux... Appiani, dis-je, eſt un jeune homme aimable,

riche, & dont les ſentimens d'honneur & de probité relevent encore les qualités extérieures. J'aurois deſiré pouvoir me l'attacher. Je veux même encore m'en occuper.

MARINELLI.

S'il n'eſt pas trop tard... Selon ce que j'ai entendu dire, ſon plan n'eſt pas de paroître à la Cour... Il veut aller s'enſevelir avec ſon amante dans les valées du Piémont.... Que voulez-vous, s'il a du goût, ce cher Comte, pour les plaiſirs innnocens de la vie champêtre... Et d'ailleurs que pourroit-il faire de mieux?... Il n'oſera plus ſe montrer après ce ſot mariage. La porte des premieres maiſons de la ville lui ſera fermée....

LE PRINCE.

Avec vos premieres maiſons!.... où regnent un importun cérémonial, la contrainte, l'ennui, & ſouvent l'indigence même... Mais nommez-moi donc la perſonne pour laquelle Appiani fait un ſi grand ſacrifice.

MARINELLI.

C'eſt une certaine Emilie Galotti.

LE PRINCE.

Comment, Marinelli? une certaine.....

MARINELLI.

Emilie Gallotti.

LE PRINCE.

Emilie Galotti?... Cela eſt impoſſible!

MARINELLI.

Mon Prince, rien n'eſt plus certain;

LE PRINCE.

Non, vous dis-je; cela n'eſt pas, & ne peut être.. Vous vous trompez de nom... La famille des Galotti eſt étendue, ... ce peut être une Galotti, mais non pas Emilie Galotti; Emilie!

MARINELLI.

Emilie... Emilie Galotti!

LE PRINCE.

Il y en a donc deux, qui portent le même nom... D'ailleurs vous diſiez, *une certaine*,... une certaine. Il n'y a qu'un ſot qui puiſſe parler ainſi de la véritable...

MARINELLI.

Mon Prince, vous êtes hors de vous-même... Connoîtriez-vous cette Emilie?

LE PRINCE.

C'eſt à moi d'interroger, & à vous de répondre..... Emilie Galotti? La fille du Colonel Galotti qui a une terre aux environs de Sabionetta?

MARINELLI.

Elle-même.

LE PRINCE.

Qui demeure ici à Guaſtalla avec ſa mere?

MARINELLI.

Elle-même.

LE PRINCE.

Près de l'égliſe de tous les Saints?

MARINELLI.

Elle-même.

LE PRINCE.

En un mot... (*Il s'élance ſur le portrait d'Emilie, & le mettant dans les mains de Marinelli*). Tiens!.... celle-ci? cette Emilie Galotti?..... Répete encore ton maudit *elle-même*, & plonge-moi un poignard dans le cœur.

MARINELLI.

C'eſt elle-même!

LE PRINCE.

Bourreau!.... Cette Emilie Galotti deviendroit aujourd'hui.....

MARINELLI.

Comteſſe Appiani!... (*Le Prince lui arrache le portrait, & le jette de côté*) On les mariera ſans pompe, à la campagne du pere, près de Sabionetta. Sur les midi, la mere, la fille, le Comte, & quelques amis peut-être, partiront pour s'y rendre.

LE PRINCE *en ſe précipitant avec déſeſpoir ſur un ſiege.*

Ç'en eſt fait!... il ne me reſte plus qu'à mourir!

MARINELLI.

Mais qu'avez-vous, mon Prince?

LE PRINCE *ſe releve vivement, & le regarde avec colere.*

Traitre!... ce que j'ai?... Eh! bien, oui, je l'aime; je l'idolâtre. Que m'importe après tout que vous le ſachiez! que vous en ſoyez même inſtruits depuis long-temps, vous tous qui prétendiez que je portaſſe éternellement les chaînes honteuſes de la folle Orſina!... Mais que vous, Marinelli, vous qui paroiſſiez être mon ami..... Mon ami?... Oh! un Prince n'a point d'amis, & ne peut en avoir!.... Que vous, vous ayez eu la perfidie de me cacher juſqu'à ce moment le danger qui menaçoit mon amour; ſi je vous le pardonne,... que jamais le ciel...

MARINELLI.

Mon Prince, quand vous daigneriez m'entendre, à peine pourrois-je trouver des paroles... pour vous exprimer ma ſurpriſe... Vous aimez Emilie Galotti?... Eh! bien, que ce même ciel m'écraſe à vos yeux, ſi j'ai ſeulement eu le plus léger ſoupçon de cet amour... Je jurerois de même pour

la Comteſſe Orſina. Aſſurément ce n'eſt point Emilie qui lui donne de l'inquiétude.

LE PRINCE.

Pardonnez-moi donc, Marinelli;... (*Il ſe jette dans ſes bras*) & plaignez-moi.

MARINELLI.

Eh! bien, mon Prince! voyez quel eſt le fruit de votre réſerve!.. Les Princes n'ont point d'amis! & ne peuvent en avoir!... Et pourquoi?.... parce qu'ils ne'n veulent point.... Aujourd'hui ils nous honorent de leur confiance, ils nous revelent leurs ſecrets; ils nous dévoilent leur ame toute entiere: demain nous leur ſommes auſſi étrangers que s'ils ne nous euſſent jamais parlé.

LE PRINCE.

Ah! Marinelli, comment pouvois-je vous confier ce que j'oſois à peine m'avouer à moi-même?

MARINELLI.

Et ſans doute encore moins à celle qui eſt la cauſe de vos tourmens?

LE PRINCE.

A Emilie?... je n'ai jamais pu venir à bout, de lui parler une ſeconde fois...

MARINELLI.

Et la premiere....

LE PRINCE.

Je lui ai parlé... Dans le trouble où je ſuis, vous voulez m'engager dans un long récit... Ah! je ſuis à la merci des flots : eſt-il temps de me demander comment la tempéte s'eſt élevée? Sauvez moi, s'il ſe peut : & je vous répondrai.

MARINELLI.

Vous ſauver? mais où eſt donc le danger?... Mon Prince, l'aveu que vous avez négligé de faire à Emilie Galotti, vous le ferez à la Comteſſe Appiani, & vos affaires n'en iront que mieux.

LE PRINCE.

Prenez un autre ton, Marinelli, ou...

MARINELLI.

Il eſt vrai que ſa conquête aura moins de charmes pour vous...

LE PRINCE.

Vous vous oubliez, Marinelli!

MARINELLI.

Et d'ailleurs le Comte veut l'emmener dans ſes terres... Oui, il faudroit trouver quelque autre moyen...

LE PRINCE.

Et quel moyen, Marinelli?... Mon cher ami, voyez, que feriez-vous à ma place?

MARINELLI.

D'abord je traiterois toutes ces miſeres-là comme des bagatelles;... & puis je me dirois, que je ne veux pas être en vain, ce que je ſuis... Le maître!

LE PRINCE.

Ne me flattez point ſur un pouvoir dont je ne puis faire uſage... Quoi? vous dites dès aujourd'hui, aujourd'hui même?

MARINELLI.

Oui, dès aujourd'hui...Mais cela eſt encore à faire;... & il n'y a que les choſes faites qui ſoient ſans remede... (*Après avoir un peu réfléchi.*) Mon Prince, voulez-vous me donner la liberté d'agir? & approuver tout ce que je ferai?

LE PRINCE.

Tout, Marinelli, tout ce qui pourra détourner ce coup funeſte.

MARINELLI.

Ainſi ne perdons point de temps... Commencez par quitter la ville. Partez auſſi-tôt pour votre maiſon de Doſalo, qui eſt ſur le chemin de Sabionetta. Si je ne viens point à bout d'éloigner le Comte aujourd'hui: je.... mais non, non; je ne doute point qu'il ne donne dans le piege. Mon Prince, vous vouliez envoyer un Ambaſſadeur à Maſſa pour votre mariage? Que le Comte ſoit

cet Ambaſſadeur, à condition qu'il partira dès aujourd'hui.

LE PRINCE.

Fort bien!.. Amenez-le à ma campagne. Allez, volez. Je pars à l'inſtant même.

(*Marinelli ſort*).

SCENE VII.

LE PRINCE, ſeul.

OUI! à l'inſtant même!.. (*Il cherche le tableau.*) Où eſt-il ce portrait enchanteur?... (*L'appercevant à terre.*) Ciel! on te fouleroit aux pieds!.... (*Après l'avoir relevé.*) Dois-je te contempler?... Mais non,.... je ne veux plus déſormais arrêter mes yeux ſur ces traits chéris.... Pourquoi faire entrer plus avant le trait qui ma bleſſé? (*Il le met à l'écart.*) J'ai ſoupiré aſſez long-temps,... plus long-temps que je n'aurois dû: mais je n'ai rien fait! & cette inaction langoureuſe a failli me faire tout perdre!... Cependant, ſi tel devoit être mon malheur?... ſi Marinelli ne réuſſiſſoit point?... Auſſi pourquoi me repoſer uniquement ſur lui?... Il me vient en penſée,... qu'à cette heure (*Il regarde à ſa montre*).... Oui, à cette heure même, la

piété conduit ordinairement cette vertueuſe fille au temple... Si je pouvois l'y trouver!... Si je lui parlois?... Mais aujourd'hui, le jour de ſon hymen,... aujourd'hui mille choſes peuvent l'empêcher de remplir ces ſaints devoirs... Cependant,... voyons....

(*Il ſonne, pendant qu'il ramaſſe précipitamment quelques papiers qui ſont ſur la table, un Valet-de-chambre entre.*)

Ma voiture!.... Aucun de mes Conſeillers n'eſt-il encore venu?

LE VALET-DE-CHAMBRE.

Pardonnez-moi, mon Prince.... Camillo Rota.

LE PRINCE.

Qu'il entre. (*Le Valet-de-chambre ſort.*) Pourvu qu'il ne m'arrête pas long-temps. Une autre fois je l'écouterai avec plaiſir. Pour aujourd'hui point!... Mais il y avoit là le placet d'une certaine Bruneſchi... (*Il cherche.*) Je ne trouve plus ſa lettre... La voilà... ma bonne Bruneſchi, ſi ta protectrice...

SCENE VIII.

LE PRINCE, CAMILLO ROTA, *des papiers à la main.*

LE PRINCE.

APPROCHEZ, Rota... Voilà ce que j'ai décacheté ce matin. Cela n'eſt pas trop amuſant !..... Vous verrez vous-même les réponſes qu'il faudra faire... Tenez, emportez tout avec vous.

ROTA.

Oui, mon Prince.

LE PRINCE.

Une Emilie Galot..... Bruneſchi, voulois-je dire, demande une grace... Il eſt vrai que je la lui ai accordée. Mais cependant.... ce n'eſt pas peu de choſe.... Vous attendrez encore pour l'expédition.... Ou vous n'attendrez pas : comme vous voudrez.

ROTA.

Comme il vous plaira à vous-même, mon Prince.

LE PRINCE.

Y a-t-il quelque autre choſe à ſigner?

ROTA.

Voici une ſentence de mort.

LE PRINCE.

Très-volontiers... Donnez-la moi! vite.

ROTA, *étonné & fixant le Prince.*

Mon Prince, j'ai dit une ſentence de mort.

LE PRINCE.

Je l'ai bien entendu. J'aurois déja fait. Je ſuis preſſé.

ROTA *cherchant dans ſes papiers.*

Je crois que je l'ai oublié !... Je vous demande pardon, mon Prince... Cela peut ſe différer juſqu'à demain.

LE PRINCE.

Soit!.. Vous n'avez qu'à prendre tous les papiers: il faut que je ſorte.... Demain, Rota, nous en ferons davantage! (*Il ſort.*)

ROTA *ſeul, branlant ſa tête & prenant les papiers.*

Très-volontiers?... Une ſentence de mort, très-volontiers?.... Ç'eût été celle de l'aſſaſſin de mon fils, que je n'aurois pas voulu la faire ſigner dans ce moment... Très-volontiers! très-volontiers!... Cette réponſe atroce me perce le cœur! (*Il ſort.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente un ſalon de la maiſon de Galotti.

CLAUDIE GALOTTI, PIRRO.

CLAUDIE *à Pirro qui entre d'un côté oppoſé.*

J'ENTENDS un cheval dans la cour. Qui ſeroit-ce ?

PIRRO.

Madame, c'eſt mon maître.

CLAUDIE.

Mon époux ?... Seroit-il poſſible ?

PIRRO.

Il vient ſur mes pas.

CLAUDIE.

Comment ſans être attendu ?... (*Elle va au devant de ſon époux.*) Ah ! mon ami !...

SCENE II.

ODOARD GALOTTI, LES PRÉCÉDENS.

ODOARD.

BON jour, ma chere amie!... Cela s'appelle ſurprendre les gens, n'eſt-ce pas?

CLAUDIE.

Et de la maniere la plus agréable!... Si toutefois c'étoit là votre unique deſſein.

ODOARD.

Aſſurément! N'ayez pas d'inquiétude.. Le plaiſir que promet cet heureux jour, m'a fait devancer l'aurore. Le temps étoit ſi beau; le chemin eſt ſi court; & puis je me doutois de votre embarras.... Elles peuvent oublier quelque choſe; me ſuis-je dit... En un mot : me voilà, je vous vois, & je repars. Où eſt Emilie?... toute occupée de ſa parure ſans doute?

CLAUDIE.

Oui, de celle de ſon ame!... elle eſt ſortie... » Je vais, a-t-elle dit, me proſterner aux autels. » Hélas! j'ai beſoin aujourd'ui plus que jamais, » d'implorer la bénédiction du ciel »... Et prenant

ſon voile, elle a tout quitté pour voler à l'égliſe.

ODOARD.

Seule ?

CLAUDIE.

Il n'y a que deux pas....

ODOARD.

Un ſeul ſuffit pour ſe perdre !...

CLAUDIE.

Mon ami, ne te fâche pas.... Viens te repoſer un moment.

ODOARD.

Comme vous voudrez, ma chere Claudie.... Mais elle ne devoit pas ſortir ſeule....

CLAUDIE *à Pirro.*

Et vous Pirro, reſtez ici, je ne ſerai viſible aujourd'hui pour perſonne.

(*Elle ſort avec ſon époux*).

SCENE III.

PIRRO, & enſuite ANGELO.

PIRRO.

C'EST-A-DIRE, pour aucun curieux... Combien ne m'a-t-on pas fait de queſtions depuis une heure !... Mais qui eſt-ce qui vient-là ?

ANGELO, *enveloppé d'un manteau court, dont il ſe cache le viſage, le chapeau enfoncé ſur les yeux, & s'avançant un peu hors de la couliſſe.*

Pirro!... Pirro!

PIRRO.

Il me ſemble que je connois cette voix.....

(*Angelo entre & ôte ſon manteau*).

Ciel! Angelo?... c'eſt toi?

ANGELO.

Oui, comme tu vois,.. parbleu! il y a aſſez long-temps que je rode autour de la maiſon pour te parler.

PIRRO.

Quoi, tu oſes encore te montrer?... Ne ſais-tu pas que depuis ton dernier aſſaſſinat, on a mis ta tête à prix?...

ANGELO.

Et tu n'as pas envie de gagner ce prix ſans doute?...

PIRRO.

Que me veux-tu? Je t'en prie, Angelo, ne va pas me perdre.

ANGELO *lui montrant un ſac d'argent.*

Avec cela peut-être?... Prends! c'eſt à toi!

PIRRO.

A moi?

ANGELO.

As-tu donc oublié ton ancien maître ? ce bon Allemand...

PIRRO.

Ne parlons plus de cela !

ANGELO.

Que tu as ſi joliment conduit dans nos filets, ſur le chemin de Piſe...

PIRRO.

Si quelqu'un nous écoutoit !

ANGELO.

L'honnête homme que c'étoit ! il a eu la généroſité de nous léguer certain diamant de prix !... Ne te rapelles-tu pas ?... Sa valeur nous a empêché de le convertir ſur le champ en eſpeces ſonnantes. Les gens ſont ſi jaloux, ſi ſoupçonneux, ſi méchant ! Enfin j'ai réuſſi. J'en ai tiré cent louis d'or ; & voilà ta part. Tiens donc ! prends !

PIRRO.

Je ne veux rien,... gardes tout.

ANGELO.

Volontiers !...S'il t'eſt indifférent à quel prix tu riſques ta tête. (*Il fait ſemblant de remettre la bourſe dans ſa poche.*)

PIRRO.

Eh ! bien, donnes donc !... Que veux-tu ? Car

je ſens bien, que tu n'es pas venu dans la ſeule vue de me remettre cet argent...

ANGELO.

Cela ne te paroît pas trop probable?... Miſérable! quelle idée as-tu donc de notre probité, ſi tu nous crois capables de retenir à quelqu'un ce qu'il a gagné? Cela peut être la mode parmi ceux que l'on nomme *honnêtes gens*; mais parmi nous!.... Adieu!.. (*Il feint de ſe retirer, & revient ſur ſes pas*) A propos,... dis-moi un peu.... Le vieux Galotti vient d'arriver tout ſeul... Que veut-il ici?

PIRRO.

Rien : il eſt venu de ſa maiſon de campagne en ſe promenant, pour voir ſa fille, qui doit y être mariée aujourd'hui au Comte Appiani. Le bon homme brûle d'impatience de terminer cette affaire....

ANGELO.

Crois-tu qu'il s'en retourne bientôt?

PIRRO.

Si promptement qu'il ne manquera pas de te trouver ici, ſi tu ne t'éloignes à l'inſtant... Mais j'eſpere que tu n'as pas formé quelque deſſein ſur lui? Prends garde à toi. C'eſt un homme, qui...

ANGELO.

Je le connois bien... N'ai-je pas ſervi ſous lui?...

Mais je ſaurois bien le mettre à la raiſon, s'il y avoit quelque choſe à gagner avec lui..... A quelle heure les jeunes gens partiront-ils ?

PIRRO.

Vers midi.

ANGELO

En grande compagnie ?

PIRRO.

Non. La mere, la fille & le Comte dans une ſeule voiture. Quelques amis viendront de Sabionetta pour être témoins.

ANGELO.

Combien y aura-t-il de domeſtiques ?

PIRRO.

Deux ; & moi qui doit courir devant la voiture.

ANGELO.

Fort bien... Mais encore : dans quelle voiture ? dans la vôtre ? ou dans celle du Comte ?

PIRRO

Dans celle du Comte.

ANGELO.

Tant pis !... Il y aura encore là un poſtillon, & pour cocher un maître homme. Cependant !...

PIRRO.

Tu m'étonnes. Que prétends-tu donc faire ?.....

Le peu de bijoux que la prétendue emporte, ne vaut pas la peine...

ANGELO.

Soit ! Mais auſſi la prétendue en vaudra la peine !

PIRRO.

Je tremperois encore dans ce crime ?

ANGELO.

Tu cours devant.... Va, va, cours toujours ! cours ! te dis-je, & ne retournes ſeulement pas la tête !

PIRRO.

Non ! jamais je me prêterai !

ANGELO.

Comment ? je crois que tu veux jouer l'homme ſcrupuleux, drôle !.... Pirro ! tu me connois, je crois.... S'il t'échappe un ſeul mot ! Si tout n'eſt point conforme à ce que tu viens de me dire...

PIRRO.

Mais, Angelo, par le ciel !...

ANGELO.

Tu feras ce que tu voudras !...Je me ſuis expliqué. Adieu ! (*Il part.*)

PIRRO, *ſeul.*

Ah ! faites un ſeul pas avec les méchans, ils ne vous lâchent plus qu'ils ne vous aient entraîné dans l'abîme. Malheureux que je ſuis !

SCENE IV.

SCENE IV.

ODOARD, CLAUDIE, PIRRO,

ODOARD *à Claudie.*

ELLE tarde trop long-temps pour moi...

CLAUDIE.

Un moment, Odoard ! Elle ſeroit affligée de ne vous avoir point vu.

ODOARD.

D'ailleurs j'ai deux mots à dire au Comte. Le digne jeune homme ! je brûle de l'appeller mon fils. Tout en lui me ravit. Et ſur-tout la réſolution qu'il a priſe de ſe retirer dans l'héritage de ſes peres, & de n'y vivre que pour lui ſeul.

CLAUDIE.

Ah ! je ne ſaurois y penſer ſans être pénétrée de douleur... Ainſi nous allons perdre pour toujours notre unique enfant, notre chere Emilie ?

ODOARD.

Que dites-vous ? Eſt-ce donc la perdre que de la remettre dans les bras de l'amour ? Aimez-la pour elle, & non pour vous.... Autrement vous pourriez renouveller mes anciens ſoupçons : .. que

c'étoit l'amour des plaiſirs, des folles diſſipations du monde ; le voiſinage de la Cour enfin, & non la néceſſité de donner à votre fille une éducation décente, qui vous a porté à préférer le ſéjour de la ville ;... à vous éloigner d'un époux, d'un pere, qui vous aime ſi tendrement.

CLAUDIE.

Que vous êtes injuſte, Odoard ! Mais je ne vous répondrai qu'un ſeul mot en faveur de cette ville & de cette cour, que votre auſtere vertu vous rend ſi odieuſes... Ce n'eſt qu'ici que l'amour pouvoit réunir deux cœurs faits l'un pour l'autre. Ce n'eſt qu'ici que le Comte pouvoit trouver Emilie, & c'eſt ici qu'il l'a trouvée.

ODOARD.

J'en conviens, ma chere Claudie... Mais avez-vous raiſon, parce que l'événement vous a juſtifiée?... Nous devons ſans doute nous applaudir de ce que les choſes ont tournées de la ſorte ! Mais ne vantons pas notre ſageſſe, quand nous n'avons eu que du bonheur ! Il ſuffit, tout eſt bien !.. Maintenant qu'ils ſont unis ces deux cœurs deſtinés l'un pour l'autre, qu'ils partent ! Qu'ils aillent où la paix & l'innocence les appellent... En effet que feroit le Comte ici ? Ramper baſſement, flatter, & chercher à ſupplanter des Marinelli ? s'agiter perpetuellement pour faire une fortune

dont il n'a pas beſoin? pour mériter une eſpece d'honneur indigne de lui?... Pirro!

PIRRO.

Monſieur.

ODOARD.

Conduiſez mon cheval à la porte du Comte. Je vous ſuis; c'eſt delà que je partirai. (*Pirro ſort.*) .... Et pourquoi le Comte iroit-il ſervir lâchement à la cour, tandis qu'il peut donner des loix chez lui?... D'ailleurs, ma chere amie, doutez-vous que ſon alliance avec notre fille n'acheve de le perdre à la cour. Le Prince me hait...

CLAUDIE.

Peut-être moins que vous ne craignez.

ODOARD.

Que je ne crains! Vous avez raiſon. Voilà en effet un ſujet de crainte digne d'Odoard!

CLAUDIE.

Je ne vous ai donc pas dit que le Prince avoit vu notre fille?

ODOARD.

Le Prince? Et dans quel endroit?

CLAUDIE.

Chez le Chancelier Grimaldi, dans la derniere aſſemblée qu'il honora de ſa préſence. Il lui a témoigné tant de bontés...

ODOARD.

Des bontés ?

CLAUDIE.

Il s'eſt entretenu avec elle ſi long-temps...

ODOARD.

Il s'eſt entrenu avec elle ?

CLAUDIE.

Il a paru ſi enchanté de ſon eſprit & de ſa vivacité...

ODOARD.

Enchanté ?...

CLAUDIE.

Il a fait tant d'éloges de ſa beauté...

ODOARD.

Et vous me racontez tout cela avec enthouſiaſme ! Mere imprudente & légere !... ô Claudie !

CLAUDIE.

Comment !... qu'avez-vous ?

ODOARD.

Rien, rien du tout ! Grace au ciel ! voilà un danger de paſſé... Ah ! quand je me figure.... Il auroit juſtement trouvé où me porter le coup mortel !..... Un libertin, qui admire, qui convoite... Claudie ! Claudie ! Cette ſeule penſée me met en fureur... Pourquoi ne m'en avoir pas averti ſur le champ ?... Je voudrois de tout mon cœur

ne vous rien dire de déſagréable aujourd'hui. Cependant je le ferois (*il lui prend la main*) ſi je m'arrêtois plus long-temps... Laiſſez-moi partir... Adieu, Claudie !... Venez me joindre !... Dieu veuille que ce ſoit heureuſement !

(*Il part*).

SCENE V.

CLAUDIE, ſeul.

QUEL homme !... quelle farouche vertu !... ſi même elle mérite ce nom... A ſes yeux tout eſt ſuſpect ou criminel !.. Oh ! ſi c'eſt là connoître les hommes : ... qui deſireroit cette connoiſſance ? ... Mais Emilie ne revient point !... On eſt ennemi du pere, donc on n'admire la beauté de la fille que pour l'outrager !... quelle conſéquence ? ...

SCENE VI.

CLAUDIE, EMILIE.

EMILIE *ſe précipite ſur le Théatre hors d'elle-même, & dans le plus grand trouble.*

GRACE au ciel! je ſuis en ſûreté. Ou bien auroit-il oſé me ſuivre?...

(*En levant ſon voile elle apperçoit ſa mere.*) L'avez-vous vu, ma mere? l'avez-vous vu?... Mais non, Dieu ſoit loué!

CLAUDIE.

Qu'as-tu, ma fille? que t'eſt-il arrivé?

EMILIE.

Rien, ma mere, rien...

CLAUDIE.

Et cependant tes yeux ſont égarés? ma fille, tu es toute tremblante!

EMILIE.

Qu'ai-je entendu? Et dans quel lieu m'a-t-il fallu l'entendre?

CLAUDIE.

Je t'ai crue à l'égliſe...

EMILIE.

C'eſt là ! oui, c'eſt aux pieds des autels ! Mais que ſont l'égliſe, l'autel ? Eſt-il quelque choſe de ſacré pour le vice ?... Ah, ma mere !

(*Elle ſe jette dans les bras de ſa mere.*)

CLAUDIE.

Parles, ma fille !.. diſſipes mes allarmes.. Quel malheur a pu t'arriver dans un lieu ſi ſaint ?

EMILIE.

Jamais votre fille n'auroit dû élever ſon cœur au ciel avec plus de ferveur qu'aujourd'hui. Jamais elle n'auroit dû être plus recueillie : jamais cependant elle ne l'a moins été.

CLAUDIE.

Emilie ! nous ne ſommes que des foibles humains. Il n'eſt pas toujours en notre pouvoir d'implorer dignement les graces du ciel. Mais il ſuffit de les deſirer, pour les obtenir.

EMILIE.

Il ſuffit auſſi de la volonté de faire le mal, pour être jugé.

CLAUDIE.

Telle, ſans doute n'a point été la volonté de mon Emilie !

EMILIE.

Non, ma mere ; je ne me ſuis pas encore oubliée juſqu'à ce point... Mais ſouvent nous ſommes

ſans le vouloir, complice du crime des autres.

CLAUDIE.

Reprends tes eſprits, ma chere enfant!... Recueilles tes penſées autant que tu le pourras.... Et dis-moi ce qui t'es arrivé?

EMILIE.

Je venois de me mettre à genoux!... plus loin de l'autel qu'à l'ordinaire,... car j'étois arrivée trop tard... A peine je commençois à élever mon cœur vers le ciel : que j'ai ſenti quelqu'un ſe placer derriere moi. Si près de moi!..... Je ne pouvois ni avancer, ni me retirer de côté,... autant que je le deſirois; de peur que la ferveur des autres ne me causât quelques diſtractions... La ferveur des autres! hélas! c'étoit ce que je croyois avoir à craindre de pire.... Mais à peine fut-on placé que j'entendis prononcer... avec un profond ſoupir, non pas le nom d'une ſainte,.... le nom..... ô ma mere, ne vous fâchez pas.... Le nom de votre fille!... mon nom!... Ah! que le ciel ne fit-il alors gronder ſon tonnerre pour m'empêcher d'en entendre davantage!... On parloit de beauté, d'amour,... On ſe plaignoit que ce jour qui doit faire mon bonheur... ſi toutefois c'étoit un bonheur pour moi... étoit pour un autre un jour de déſeſpoir, un jour à jamais affreux... On me conjuroit,... il me fallut tout entendre malgré moi....

Mais je ne tournai point la tête, & je fis ſemblant de ne rien entendre.... Que pouvois-je faire de plus?... prier mon bon Ange de me rendre ſourde; & même pour la vie!..... Je l'en ai prié avec ardeur: c'étoit l'unique priere qu'il m'étoit poſſible de faire... Enfin chacun ſe leve pour ſe retirer. Je tremblois, je n'oſois me retourner.... de peur que mes regards ne rencontraſſent celui qui avoit oſé ſe permettre une telle horreur..... Enfin je me retourne, & le premier objet que j'apperçois...

CLAUDIE.

Qui, ma fille?

EMILIE.

Vous aurez peine à le croire, ma mere..... Dès que je le reconnus, je crus que la terre s'entrouvriroit ſous mes pas... Lui-même.

CLAUDIE.

Et qui donc, lui-même?

EMILIE.

Le Prince.

CLAUDIE.

Le Prince!... O trop heureuſe impatience de ton pere, qui n'a pas voulu t'attendre. Il ſort d'ici dans l'inſtant!

EMILIE.

Mon pere eſt venu?... & il n'a pas voulu m'attendre.

CLAUDIE.

Si dans le trouble où tu es, tu lui avois tout raconté comme à moi !

EMILIE.

Eh bien ! ma mere ?... qu'auroit-il pu me reprocher ?

CLAUDIE.

Rien ; auſſi peu qu'à moi. Et cependant, cependant..... Ah ! tu ne connois pas ton pere ! Dans ſa colere, il auroit confondu l'innocent & le coupable. Il m'auroit accuſé moi-même d'être la cauſe d'un événement, que je ne pouvois ni empêcher ni même prévoir... Mais continues, ma fille, continues ! Lorſque tu reconnus le Prince,... J'eſpere que tu eus aſſez de fermeté pour lui marquer d'un ſeul regard, tout le mépris qu'il méritoit.

EMILIE.

Non, ma mere, je n'ai pas eu aſſez de préſence d'eſprit ! A peine l'eus-je reconnu du premier coup-d'œil, que toute ma fermeté m'a abandonnée. Je n'ai pas oſé lever une ſeconde fois les yeux ſur lui. J'ai pris la fuite...

CLAUDIE.

Et le Prince te...

EMILIE.

Il me ſuivoit... Je ne m'en ſuis apperçu que

ſous le portique du temple... Je me ſuis ſenti ſaiſir la main. C'étoit par lui. La décence me fit céder. Si je m'efforce de me débarraſſer de ſes mains, diſois-je en moi-même, tous les paſſans vont nous regarder. C'eſt l'unique réflexion dont j'aie été capable alors,... ou que je me rappelle à préſent. Il m'a dit bien des choſes. Je lui ai répondu. Mais ce qu'il m'a dit, ce que je lui ai répondu;... ſi je puis m'en ſouvenir dans la ſuite, ſoyez ſûre, ma mere, que je vous dirai tout. Dans ce moment je ne me ſouviens de rien. J'avois perdu la tête... C'eſt en vain que j'y réfléchis... comment me ſuis-je échappée de ſes mains?... comment ſuis-je ſortie du portique?... Je n'en ſais rien, je me retrouve dans la rue ſans ſavoir comment; je fuis; je crois encore l'entendre ſur mes pas; entrer dans la maiſon en même-temps que moi, monter avec moi l'eſcalier...

CLAUDIE.

Ma fille! c'eſt l'effet naturel de la peur!.... Ah! je n'oublierai jamais dans quel déſordre tu t'es précipitée dans l'appartement... Mais non, il n'aura point eu la hardieſſe de te ſuivre juſqu'ici... O ciel! ſi ton pere ſavoit cela!..... Dans quelle fureur il eſt entré, en apprenant ſeulement que le Prince t'avoit vue derniérement avec plaiſir!... Cependant raſſures-toi, ma fille! prends tout ce qui t'eſt arrivé pour un ſonge. Cela ſe diſſipera

plus rapidement encore. Aujourd'hui tu échappes à tous ſes pieges.

EMILIE.

Mais, le Comte doit tout ſavoir..... N'eſt-il pas vrai, ma mere ? Je lui dirai tout.

CLAUDIE.

Gardes-t'en bien! ma fille.... A quoi bon une telle confidence? veux-tu lui donner de l'inquiétude pour une bagatelle? Quand même cela ne lui en donneroit point à préſent : apprends, ma fille, qu'un poiſon qui ne fait point d'abord ſon effet, n'en eſt pas moins dangereux. Ce qui n'a point fait d'impreſſion ſur l'amant, peut en faire ſur l'époux. Le Comte peut être flatté actuellement de diſputer ta conquête à un rival auſſi diſtingué que le Prince. Mais lorſqu'une fois il aura obtenu le prix de ſa victoire : ah! ma fille.... c'eſt alors que commence la métamorphoſe de l'amant. Puiſſe le ciel te préſerver d'en faire la triſte expérience.

EMILIE.

Vous ſavez, ma mere, combien je préfere votre prudence à mes conjectures, & combien je reſpecte vos déciſions... Mais, ſi le Comte apprend d'un autre que le Prince m'a parlé aujourd'hui ? Mon ſilence n'augmenteroit-il pas tôt ou tard ſon inquié-

tude?... Je ne ſais, ſi je ne ferois pas mieux de ne lui rien cacher.

CLAUDIE.

Foibleſſe! foibleſſe d'amante!..... Non, ma fille, non! il faut abſolument garder le ſilence. Ne lui laiſſes pas même ſoupçonner la moindre choſe!

EMILIE.

Eh! bien, j'y conſens! Vos volontés ſeront toujours ſacrées pour moi... (*Elle pouſſe un profond ſoupir.*) Ah! que je me trouve ſoulagée!..... quelle ſotte & timide créature que je ſuis!.. N'eſt-ce pas ma mere?.... j'aurois pu me comporter tout autrement, ſans bleſſer les loix de l'honneur & de la décence.

CLAUDIE.

Je ne voulois pas te le dire, ma fille : j'attendois que ta propre raiſon te fit ouvrir les yeux. Et j'étois perſuadée qu'elle le feroit, lorſque tu ſerois revenue à toi.... Le Prince eſt galant. Et tu n'es point faite au langage inſipide & frivole de la galanterie. Dans ce langage la ſimple politeſſe prends le ton du ſentiment; un compliment eſt une déclaration; une ſimple penſée tient lieu du deſir; & le deſir de l'intention. On donne enfin dans ce langage à des riens un air d'importance : & aux choſes les plus ſérieuſes une tournure frivole.

EMILIE.

O ma mere!..... que mes fauſſes allarmes me rendent ridicule à mes propres yeux!.... Non, non, mon cher Appiani ne ſaura rien d'une pareille bagatelle! Il pourroit me croire vaine plutôt que vertueuſe.... Mais je crois l'entendre lui méme! Oh! oui, je le reconnois très-bien à ſon pas.

SCENE VII.

LE COMTE APPIANI, LES PRÉCÉDENS.

APPIANI *entre d'un air penſif, les yeux baiſſés; il s'approche, & ne les apperçoit que quand Emilie court au devant lui.*

AH! ma chere Emilie!.. je ne m'attendois point à vous rencontrer ici.

EMILIE.

Monſieur, je ſouhaiterois que la gaieté vous ſuivit, dans les lieux même où vous ne m'attendez pas... Pourquoi cet air grave? & réſervé?.. Cet heureux jour ne mérite-t-il point qu'on donne un peu d'eſſor à ſa joie?

APPIANI.

Il mérite bien davantage. Non, le ſacrifice de

ma vie ne payeroit pas tout le bonheur qu'il ſemble me promettre. Mais ſi près de le goûter,... c'eſt peut-être ce bonheur même qui me rend ſi ſérieux, & comme vous dites fort bien, ſi réſervé... (*Appercevant la mere.*) Quoi! vous auſſi, Madame!... vous qu'enfin je pourrai bientôt appeller d'un nom plus cher à mon cœur!

CLAUDIE.

Et qui fera ma gloire, mon cher Comte!... Que je te trouve heureuſe, mon Emilie!.. Pourquoi ton pere n'a-t-il pas voulu partager notre joie?

APPIANI.

Je viens de m'arracher de ſes bras:... ou plutôt, c'eſt lui qui s'eſt arraché des miens... O ma chere Emilie, quel homme que votre pere! c'eſt le modele des vertus humaines!.. Combien mon ame s'éleve en ſa préſence! quels nobles ſentimens il m'inſpire! Jamais je ne reſſens plus vivement l'aiguillon de l'honneur, jamais la vertu ne me paroît plus belle, plus attrayante, que lorſque je le vois,..... lorſque je penſe à lui. Et ce n'eſt qu'en marchant ſur les traces de ce vertueux mortel, que je puis me rendre digne de porter le nom de ſon gendre;... de poſſéder ſon Emilie!

EMILIE.

Et il n'a pas voulu m'attendre!

APPIANI.

Peut-être redoutoit-il pour ſon cœur la préſence de ſon Emilie. Elle lui auroit cauſé une émotion trop vive pour une entrevue auſſi courte.

CLAUDIE.

Il te croyoit occupée de ta parure:... mais il a ſu...

APPIANI.

Ce que je n'ai pu apprendre de lui ſans admiration... Fort bien, ma chere Emilie! j'aurai donc une épouſe pieuſe! & qui ne ſera point fiere de l'être.

CLAUDIE.

Mais, mes enfans, chaque choſe a ſon temps!.. L'heure s'avance; va mon Emilie!...

APPIANI.

Où donc, Madame?

CLAUDIE.

Vous ne voulez pas la conduire à l'autel comme la voilà, je penſe?

APPIANI.

En vérité, c'eſt vous qui m'en faites appercevoir... Qui peut vous voir, Emilie, & s'occuper en même-temps de votre parure?... Au ſurplus, pourquoi ne l'y conduirois-je pas comme la voilà?

EMILIE.

EMILIE.

Non, mon cher Comte, pas tout-à-fait comme me voilà; je ne me mettrai cependant pas beaucoup plus magnifiquement.... Cinq minutes seulement, & je ſuis prête!.. Je n'aurai aucun de ces joyaux, de ces dons de votre généroſité prodigue! ni rien de ce qui s'y aſſortit!..Je les haïrois preſque ces joyaux, s'ils n'étoient point de vous... Car j'en ai déja rêvé trois fois...

CLAUDIE.

Comment! tu ne m'en as rien dit.

EMILIE.

Il me ſembloit que je les portois, tout-à-coup chaque diamant s'eſt changé en perle... Des perles, ma mere, des perles déſignent des larmes.

CLAUDIE.

Enfant! L'interprétation eſt autant d'une rêveuſe que le rêve même..... N'as-tu pas toujours aimé les perles plus que les diamans?...

EMILIE.

Il eſt vrai, ma mere....

APPIANI *penſif & mélancolique.*

Des perles déſignent des larmes... des larmes!

EMILIE.

Comment? Cela vous affecte? Vous?

APPIANI.

Vous avez raiſon, j'en devrois rougir... Mais, quand une fois l'eſprit eſt diſpoſé à ſe préſenter les choſes ſous des couleurs noires...

EMILIE.

Et pourquoi l'eſt-il?... Savez-vous comment j'ai réſolu de me mettre aujourd'hui?... Vous reſſouvenez-vous, comment je l'étois la premiere fois, que votre cœur vous a parlé pour Emilie?

APPIANI.

Si je m'en reſſouviens? C'eſt ainſi que je vous vois toujours; même quand vous êtes autrement.

EMILIE.

Eh, bien! une robe de la même couleur, coupée dans le même goût; aiſée & flottante....

APPIANI.

C'eſt charmant!

EMILIE.

Et les cheveux....

APPIANI.

Dans leur ſimple éclat? les boucles jettées négligemment, comme la nature les a formées...

EMILIE.

Il ne faut pas que j'oublie d'y placer la roſe!

Bon ! bon !.... un moment de patience, & je ſuis telle devant vos yeux ! (*Elle ſort*)

SCENE VIII.

CLAUDIE, APPIANI.

APPIANI, *l'air triſte & ſuivant Emilie des yeux.*

Les perles déſignent des larmes !... Un peu de patience !... Oui, ſi ſeulement le temps ne pouvoit rien ſur nous !.... ſi une minute ne pouvoit pas pour nous ſe prolonger en années !...

CLAUDIE.

L'obſervation d'Emilie, Monſieur le Comte, étoit auſſi juſte que naturelle. Vous êtes plus ſérieux aujourd'hui qu'à l'ordinaire. Encore un pas, & vous ſerez au comble de vos deſirs..... Auriez-vous quelque regret ?

APPIANI.

Ah ! ma mere, pouvez-vous en ſoupçonner votre fils ?.... Mais j'en conviens ; je ſuis aujourd'hui plus triſte & plus ſombre qu'à l'ordinaire... Ah ! Madame ;... n'être qu'à un pas du but, ou n'être pas encore entré dans la carriere, au fond n'eſt-ce pas la même choſe..... Tout ce que je vois, tout ce qui m'environne, tout, juſqu'à mes

ſonges, ſemble d'accord depuis quelques jours pour me confirmer cette triſte vérité. Cette ſeule penſée ſe méle à toutes celles qui me viennent dans l'eſprit..... Qu'eſt-ce que cela ſignifie? Je m'y perds...

CLAUDIE.

Vous m'allarmez...

APPIANI.

Je ne me connois pas!... Je ſuis de mauvaiſe humeur contre mes amis, contre moi-meme...

CLAUDIE.

Et pourquoi?

APPIANI.

Mes amis veulent abſolument que j'annonce mon mariage au Prince, avant de le conclure. Ils conviennent que je n'y ſuis point obligé, mais que les égards dus à ſon rang l'exigent... Et j'ai eu la foibleſſe de le leur promettre. J'y allois dans ce moment.

CLAUDIE *étonnée*.

Chez le Prince?

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, PIRRO, & enſuite MARINELLI.

PIRRO.

MADAME, le Marquis Marinelli demande à parler à Monſieur le Comte.

APPIANI.

A moi ?

PIRRO.

Le voici.

(*Marinelli entre & Pirro ſort.*)

MARINELLI.

Je vous demande pardon, Madame... Monſieur le Comte, j'ai appris chez vous que je vous trouverois ici. J'ai à vous parler d'une affaire très-preſſée.... Madame, permettez ; un moment nous ſuffira.

CLAUDIE.

Je vous laiſſe toute liberté. (*Elle ſort.*)

SCENE X.

APPIANI, MARINELLI.

APPIANI.

Eh! bien, Monſieur?

MARINELLI.

Je viens de la part du Prince.

APPIANI.

Que m'ordonne-t-il?

MARINELLI.

Je m'applaudis de ce qu'il m'a choiſi pour vous annoncer la faveur diſtinguée dont il vous honore.. Si le Comte Appiani veut enfin me rendre juſtice, il ſera forcé de reconnoître en moi un de ſes plus ſinceres amis...

APPIANI.

Au fait; je vous en prie.

MARINELLI.

Volontiers!.., Le Prince doit envoyer au plutôt un Ambaſſadeur au Duc de Maſſa, pour traiter de ſon mariage avec la Princeſſe ſa fille. Il ne ſavoit ſur qui faire tomber ſon choix. Enfin,

Monſieur le Comte, c'eſt en votre faveur qu'il s'eſt décidé.

APPIANI.

En ma faveur ?

MARINELLI.

Oui,... & s'il eſt permis à l'amitié de ſe vanter... j'oſe me flatter de n'y avoir pas peu contribué...

APPIANI.

En vérité, Monſieur le Marquis, je ſuis fort embarraſſé de vous témoigner ma reconnoiſſance.. Il y avoit déja long-temps, que je ne prétendois plus aux faveurs du Prince...

MARINELLI.

Je ſuis perſuadé qu'il n'attendoit qu'une occaſion digne de vous. Et ſi celle-ci ne répond point encore au mérite du Comte Appiani : j'avoue que mon amitié s'eſt un peu précipitée.

APPIANI.

L'amitié !... encore ce grand mot que vous répétez avec emphaſe !... A qui donc ai-je affaire ? D'honneur, je n'aurois jamais oſé me flatter de mériter l'amitié du Marquis Marinelli.....

MARINELLI.

Monſieur, je conviens de mes torts, vous ne me pardonnerez point d'avoir ſans votre permiſſion voulu être votre ami... Après tout : la

grace du Prince, la commiſſion honorable qu'il vous offre, reſtent les mêmes : & je ne doute point, que vous ne les acceptiez avec le plus grand plaiſir.

APPIANI *après avoir un peu réfléchi.*

Aſſurément.

MARINELLI.

Ainſi vous voudrez bien me ſuivre.

APPIANI.

Où donc ?

MARINELLI.

A Doſalo, chez le Prince... Tout eſt déja prêt ; il faut que vous partiez dès aujourd'hui.

APPIANI.

Comment ?... Aujourd'hui ?

MARINELLI.

Le plus promptement ſera le mieux. L'affaire eſt très-preſſée.

APPIANI.

Très-preſſée ?... En ce cas je ſuis au déſeſpoir, d'être obligé de refuſer l'honneur, que le Prince vouloit me faire.

MARINELLI.

Et pourquoi ?

APPIANI.

Parce que je ne puis partir ni aujourd'hui;... ni demain;... ni même après demain....

MARINELLI.

Vous plaiſantez, Monſieur le Comte.

APPIANI.

Avec le Marquis Marinelli?

MARINELLI.

A merveille! Si la plaiſanterie regarde le Prince, elle n'en eſt que plus délicieuſe.... Enfin vous ne pouvez pas partir?

APPIANI.

Non, Monſieur, non..... Et j'eſpere que le Prince voudra bien agréer mes excuſes.

MARINELLI.

Je ſerois bien curieux de les ſavoir.

APPIANI.

Ce n'eſt qu'une bagatelle!... Je me marie aujourd'hui.

MARINELLI.

Eh! bien? après?

APPIANI.

Après?... après?... D'honneur, voilà une queſtion bien naïve.

MARINELLI.

Monſieur le Comte, il n'eſt pas ſans exemple qu'un mariage ait été différé.... A la vérité, cela ne fait pas toujours le compte de la prétendue, ou du futur. Mais cependant, je crois que les ordres d'un maître...

APPIANI

Les ordres d'un maître?..... d'un maître? Un maître, que l'on ſe choiſit ſoi-même, n'eſt pas proprement notre maître... Vous, par exemple, vous devez au Prince une obéiſſance aveugle. Mais non pas moi.... Je ſuis venu volontairement à ſa cour. Je ſers le Prince en homme libre : & non pas en eſclave. Je dépens d'un maître plus puiſſant...

MARINELLI.

Plus ou moins puiſſant, peu importe : un maître eſt toujours maitre.

APPIANI.

Vous voudriez bien m'engager dans une diſcuſſion ſur ce point !... Mais il ſuffit, vous direz au Prince ce que vous avez entendu : ... que je ſuis fâché, de ne pouvoir accepter l'honneur qu'il me fait; parce que je conclus aujourd'hui une alliance, dont j'attends tout mon bonheur.

MARINELLI.

Ne lui ferez-vous pas dire en même-temps, avec qui ?

APPIANI.

Avec Emilie Galotti.

MARINELLI.

La fille de cette maiſon?

APPIANI.

Elle-même.

MARINELLI.

Hm! hm!

APPIANI.

Que dites-vous?

MARINELLI.

Je dis, qu'en ce cas il y auroit encore moins de difficulté, à différer la cérémonie juſqu'à votre retour.

APPIANI.

La cérémonie? qu'appellez-vous la cérémonie?

MARINELLI.

Ces bonnes gens ne s'en formaliſeront pas.

APPIANI.

Ces bonnes gens?

MARINELLI.

Et Emilie ſans doute ne vous échappera point.

APPIANI.

Sans doute?... ſans doute elle ne vous échappera point... Vous êtes ſans doute un grand ſinge!

MARINELLI.

Et c'eſt à moi, Comte, à moi que cela s'adreſſe?

APPIANI.

Et pourquoi non?

MARINELLI.

Pourquoi?... Par le ciel & l'enfer!.. Nous nous parlerons.

APPIANI.

Bon! je ſais que le ſinge eſt méchant; mais...

MARINELLI.

Mort de ma vie!... vous me ferez raiſon.

APPIANI.

Rien de plus juſte.

MARINELLI.

Et je l'exigerois à l'inſtant même:... mais je ne veux pas troubler la joie d'un amant ſi tendre.

APPIANI.

Le bon cœur! (*Il lui prend la main.*) D'aller aujourd'hui à Maſſa, je n'en ai en vérité ni l'envie ni le temps: mais j'ai bien celui d'aller faire avec vous certain tour de promenade... Suivez-moi, partons ſur le champ!

MARINELLI *ſe dégage & ſort.*

Un moment, Comte, un moment!

SCENE XI.

APPIANIANI, & enſuite CLAUDIE.

APPIANI.

VA, miſérable!.... Mon ſang s'eſt rechauffé. Je me ſens beaucoup mieux.

CLAUDIE *d'un air inquiet & empreſſé.*

Ciel! Monſieur le Comte... Je vous ai entendu vous diſputer... Vos yeux ſont enflammés. Qu'eſt-il donc arrivé?

APPIANI.

Rien, Madame, rien. Le Chambellan Marinelli m'a rendu un grand ſervice. Il m'a évité la peine de paſſer chez le Prince. Il l'inſtruira de tout.

CLAUDIE.

Ce que vous dites, eſt-il bien vrai?

APPIANI.

Nous pouvons partir quand nous voudrons. Je vais preſſer mes gens, & je ſerai de retour dans un moment. Ma chere Emilie aura le temps de finir ſa toilette.

CLAUDIE.

Puis-je être tranquille ?

APPIANI.

N'ayez pas, Madame, la moindre inquiétude.

(Elle rentre, & il sort.)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théatre repréſente la ſalle d'entrée de la maiſon de plaiſance du Prince.

LE PRINCE, MARINELLI.

MARINELLI.

TOUT eſt inutile ; il a rejetté avec mépris l'honneur que vous lui avez fait.

LE PRINCE.

Ainſi nous en reſtons-là ? Son hymen ſe terminera ? & aujourd'hui même Emilie ſera pour toujours à lui ?

MARINELLI.

Selon toutes les apparences.

LE PRINCE.

Votre projet m'avoit fait concevoir de ſi belles eſpérances !... Vous vous y ſerez ſans doute très-mal pris... Si quelquefois un ſot conçoit un bon projet, on doit en remettre l'exécution à un homme de tête. C'eſt à quoi j'aurois dû penſer.

MARINELLI.

Voilà ma récompenſe !

LE PRINCE.

Votre récompenſe ? & de quoi ?

MARINELLI.

D'avoir voulu expoſer ma vie même pour vous.... Voyant que je ne pouvois, ni par de bonnes raiſons ni par mes ironies, engager le Comte à préférer l'honneur à l'amour : j'ai cherché à le pouſſer à bout. Je lui ai dit des choſes, qui l'ont choqué au point qu'il s'eſt oublié. Il m'a répondu d'une maniere outrageante : je lui en ai demandé ſatisfaction,... & je la voulois à l'inſtant même.... Je lui aurois ôté la vie ; ou il m'auroit ravi la mienne. Si je le tue : me ſuis-je dit ; le champ de bataille eſt à nous. Et s'il me tue : eh ! bien ; il ſera obligé de prendre la fuite, & le Prince gagnera du temps.

LE PRINCE.

Quoi, vous auriez fait cela, Marinelli ?

MARINELLI.

Ah ! quand on a la foibleſſe de vouloir ſe ſacrifier, pour les intérêts des grands.... on devroit prévoir quelle ſera leur reconnoiſſance....

LE PRINCE.

Et le Comte ? qu'a-t-il fait ?... Il a la réputation d'un

d'un homme à qui on ne répete point une pareille propoſition.

MARINELLI.

C'eſt ſelon, ſans doute... Mais qui pourroit le blâmer?... Il m'a repliqué qu'il avoit aujourd'hui quelque choſe de plus important à faire que de ſe couper la gorge avec moi : Et il m'a remis à la premiere ſemaine après ſon mariage.

LE PRINCE.

Avec Emilie Galotti! Cette penſée me rend furieux!... Quoi! ſa réponſe vous a ſatisfait, & vous vous êtes retiré?... Ah! venez donc, venez vous glorifier d'avoir expoſé votre vie pour moi, de vous être ſacrifié...

MARINELLI.

Que vouliez-vous, mon Prince, que je fiſſe de plus?

LE PRINCE.

De plus?..... comme s'il avoit fait quelque choſe!

MARINELLI.

Et vous, mon Prince, voyons un peu ce que vous avez fait pour vous... Vous avez eu le bonheur de lui parler. De quoi êtes-vous convenu avec elle?

LE PRINCE.

Ah! de la curioſité! c'eſt ce qui ne vous manque

point!... Je vais pourtant la ſatisfaire... Tout a été au gré de mes deſirs... Mon trop ſerviable ami, il ne faut plus vous donner tant de peines!... Elle a fait la moitié du chemin. Je pouvois l'emmener ſur le champ. (*D'un air froid & impoſant.*) Vous ſavez, ce que vouliez ſavoir;... Vous pouvez vous retirer!

MARINELLI.

Vous pouvez vous retirer!... Oui, oui; voilà leur mot familier! c'eſt tout ce que j'aurois à eſpérer, quand même je voudrois encore tenter l'impoſſible.... Je dis l'impoſſible,.... cependant l'entrepriſe ſeroit moins impoſſible que hardie.... Si nous avions la prétendue en notre pouvoir: je réponds que le mariage ne ſe feroit point.

LE PRINCE.

D'honneur! de quoi cet homme ne répond-il pas! Je n'aurois qu'à lui donner un détachement de mes gardes, il iroit ſe poſter en embuſcade ſur le grand chemin, attaqueroit une voiture avec cinquante cavaliers, enleveroit une fille, & me l'ameneroit ici en triomphe.

MARINELLI.

On a ſouvent fait des enlevemens, ſans qu'on ait paru employer la violence.

LE PRINCE.

Si vous aviez aſſez d'adreſſe pour cela: vous

ne perdriez pas ici, à en parler, un temps bien précieux.

MARINELLI.

Mais il ne faudroit pas qu'on fut reſponſable des événemens.... Il peut arriver des accidens....

LE PRINCE.

Et c'eſt apparemment mon uſage à moi, de vouloir que les gens ſoient reſponſables des choſes auxquelles ils ne peuvent rien !

MARINELLI.

Ainſi, mon Prince... (*Ici on entend un coup de fuſil.*) Ah! me ſerois je trompé?.. N'avez vous point entendu auſſi un coup de fuſil mon Prince?... & un ſecond!

LE PRINCE.

Qu'eſt-ce que cela? qu'y a-t-il?

MARINELLI.

Qu'imagineriez-vous bien?... Comment? ſi j'étois plus actif, que vous ne penſez?

LE PRINCE.

Plus actif? expliquez-vous donc....

MARINELLI.

En un mot : ce dont je vous ai parlé, on l'exécute.

LE PRINCE.

Seroit-il poſſible?

MARINELLI.

Mais n'oubliez pas, mon Prince, la promeſſe que vous venez de me faire... J'ai votre parole...

LE PRINCE.

Mais cependant les meſures...

MARINELLI.

Sont auſſi ſages, auſſi bien priſes qu'elles peuvent l'être!... L'exécution eſt confiée à des gens ſur leſquels je puis compter. La porte de votre parc donne ſur le grand chemin. C'eſt là qu'un parti attaquera la voiture comme pour la piller. Un autre, parmi lequel il y a un de mes domeſtiques, ſe précipitera du parc pour voler au ſecours des voyageurs. Pendant le combat que les deux partis feront ſemblant d'engager, mon domeſtique ſe ſaiſira d'Emilie, comme voulant la mettre en ſûreté, & la conduira ici par la porte du parc.... Voilà les meſures que j'ai priſes... Qu'en penſez-vous, mon Prince?

LE PRINCE.

Vous me ſurprenez étrangement... Je ſuis dans la plus mortelle inquiétude... (*Marinelli s'approche de la fenêtre.*) Que regardez-vous?

MARINELLI.

C'eſt par-là qu'ils doivent venir!... Je ne me trompe pas,... je vois un maſque arriver au galop;..

c'eſt ſans doute pour m'inſtruire du ſuccès... Eloignez-vous mon Prince.

LE PRINCE.

Ah ! Marinelli....

MARINELLI.

Eh, bien? n'eſt-il pas vrai qu'à préſent j'ai trop fait; & auparavant trop peu?

LE PRINCE.

Non. Mais je ne vois point à quoi tout cela peut aboutir...

MARINELLI.

Vous voudriez tout voir du premier coup-d'œil!... Eloignez-vous promptement... Il ne faut pas que vous paroiſſiez. (*Le Prince ſort.*)

SCENE II.

MARINELLI, & enſuite ANGELO.

MARINELLI *ſe rapproche de la fenêtre.*

J'APPERÇOIS la voiture qui s'en retourne au pas à la ville.... Mais..... ſi lentement? Et un domeſtique à chaque portiere?... Cela me déplaît : je ſerois tenté de croire que le coup n'a réuſſi qu'à demi;... que l'on ramene un bleſſé à la ville...

& non un mort..... Le maſque deſcend de cheval... C'eſt Angelo lui-même. Quelle effronterie!... Enfin, il connoît tous les détours de cette maiſon.. Il me fait ſigne. Il faut qu'il ſoit sûr de ſon fait... Ha, ha, Monſieur le Comte, vous ne vouliez pas aller à Maſſa, vous allez faire un plus long voyage!... Qui vous avoit ſi bien appris à connoître les ſinges? Oui, ma foi, ils ſont traîtres..... (*Il s'approche de la porte.*) Eh! bien Angelo?

ANGELO *ôtant ſon maſque.*

Prenez vos meſures, Monſieur! Elle ſera ici dans un moment.

MARINELLI.

Comment les choſes ſe ſont-elles paſſées d'ailleurs?

ANGELO.

Très-bien, je penſe.

MARINELLI.

Comment va le Comte?

ANGELO.

A votre ſervice!... Je crois qu'il ſe doutoit de quelque choſe. Car il m'a paru ſur ſes gardes.

MARINELLI.

Dis-moi vîte tout ce que tu as à me dire!... Eſt-il mort?

ANGELO.

Ce brave Seigneur, je le plains.

MARINELLI.

Tiens, voilà pour ton bon cœur !

(Il lui donne une bourſe pleine d'or.)

ANGELO.

Mon brave Nicolo ! il eſt la victime.

MARINELLI.

Comment ? de la perte des deux côtés ?

ANGELO.

Je le pleurerois preſque ! cet honnête garçon ! *(En peſant ſa bourſe)*. Quoique ſa mort me donne ſur ceci un quart de plus. Je ſuis ſon héritier ; parce que j'ai été ſon vengeur. Tel eſt la loi parmi nous : loi auſſi bonne, que la fidélité & l'amitié en aient jamais établie... Ce pauvre Nicolo, Monſieur....

MARINELLI.

Avec ton Nicolo !..... Mais le Comte, le Comte....

ANGELO.

En vérité ! le Comte l'avoit très-bien ajuſté. Mais à mon tour j'ai très-bien ajuſté le Comte !... Il eſt tombé ; & s'il eſt rentré vivant dans la voiture : il n'en ſortira pas de même, je vous jure.

MARINELLI.

En es-tu bien sûr, Angelo?

ANGELO.

Que je perde à jamais votre pratique, si je vous trompe!... Avez-vous autre chose à m'ordonner? J'ai encore une longue route à faire : il faut qu'aujourd'hui nous ayons passé les frontieres.

MARINELLI.

Va donc.

ANGELO.

Si quelque autre chose se présente, Monsieur le Chambellan,.... vous savez mon adresse. Je fais les choses aussi bien que personne, & d'ailleurs je suis plus traitable qu'un autre. (*Il sort.*)

MARINELLI *seul.*

Tout va bien!... pas trop bien pourtant... Ah, Angelo! pourquoi être resté en si beau chemin! Il valoit bien un second coup.... Il souffrira peut-être, ce pauvre Comte!... Oh, Angelo! cela s'appelle faire son métier cruellement;.. & gauchement.. Mais il faut que le Prince ignore tout cela. Je veux lui faire sentir combien cette mort lui est avantageuse... Cette mort!... que ne donnerai-je pas pour n'en pouvoir douter!

SCENE III.

LE PRINCE, MARINELLI.

LE PRINCE.

JE l'ai apperçue le long de l'allée. Elle court devant les domeſtiques. La peur ſemble lui donner des aîles. Elle n'a pas l'air de ſoupçonner la moindre choſe. Elle croit ſeulement échapper aux voleurs... Mais cette erreur pourra-t-elle durer long-temps?

MARINELLI.

Qu'importe? Nous la tenons.

LE PRINCE.

Mais ſa mere ne la cherchera-t-elle pas? Le Comte ne volera-t-il pas ſur ſes pas? en ſerons-nous plus avancés? Pourrai-je la leur refuſer?

MARINELLI.

A cela je ne puis vous répondre pour l'inſtant. Mais nous verrons, mon Prince, un peu de patience. Le plus intéreſſant étoit de faire le premier pas...

LE PRINCE.

A quoi bon? ſi nous ſommes obligés de reculer.

MARINELLI.

Peut-être ne le ferons-nous pas... Il y a mille choſes qui pourront nous ſervir plus que nous ne penſons... Mais, oubliez-vous le principal ?

LE PRINCE.

Comment puis-je oublier, ce à quoi je n'ai point encore penſé ?... Le principal ? que voulez-vous dire ?

MARINELLI.

L'art de plaire, de perſuader,... qui ne manque jamais à un Prince, quand il aime.

LE PRINCE.

Qui ne manque jamais ? Que lorſqu'il en a le plus beſoin..... Les reſſources de cet art m'ont déja été peu favorables aujourd'hui. Malgré toutes mes inſtances & les proteſtations les plus vives, je n'ai pu tirer d'elle une ſeule parole. Elle étoit muette, abattue, tremblante; comme un criminel, qui entend l'arrêt de ſa mort. Sa conſternation m'a gagné, j'ai tremblé, & j'ai fini par lui faire des excuſes. A peine oſerai-je l'aborder..... Je ne veux pas au moins me trouver ici quand elle arrivera. Je vous charge, Marinelli, de la recevoir. Je ne m'éloignerai pas, pour être à portée de vous entendre ; & je paroîtrai quand je ſerai un peu remis.

(Il ſort.)

SCENE IV.

MARINELLI, & bientôt après BATISTA & EMILIE.

MARINELLI.

POURVU qu'elle ne l'aie pas vu elle-même tomber... Il paroît cependant que non; car elle s'eſt éloignée avec tant de précipitation.... Elle vient. Je ne veux pas être le premier objet qui ſe préſente à ſes yeux. (*Il ſe retire dans le fond.*)

BATISTA.

Entrez ici, Mademoiſelle.

EMILIE *hors d'haleine.*

Ah !.... ah !.... je vous ſuis bien obligée, mon ami ;... bien obligée ,... Mais ciel !... ô ciel ! où ſuis-je ?... Quoi, ſeule ? où eſt ma mere ? où eſt le Comte ?... me ſuivent-ils ? me ſuivent-ils de près ?

BATISTA.

Je le crois.

EMILIE.

Vous le croyez ? Vous n'en êtes donc pas ſûr ? vous ne les avez donc pas vus ?... N'a-t-on pas tiré derriere nous ?...

BATISTA.

Tiré?... Seroit-il poſſible !....

EMILIE.

Aſſurément ! ſi le Comte ou ma mere étoient bleſſés.

BATISTA.

Je vais à l'inſtant même m'en aſſurer.

EMILIE.

Non pas ſans moi... Je vous ſuivrai par-tout : venez, mon ami !

MARINELLI *s'approche auſſi-tôt.*

Ah, Mademoiſelle ! quel malheur, ou plutôt quel bonheur,... quel heureux accident nous procure l'honneur...

EMILIE *étonnée.*

Comment ? vous, Monſieur, ici ?..... Je ſuis peut-être chez vous?... Mais pardonnez, près d'ici nous avons été attaqué par des voleurs. On eſt généreuſement venu à notre ſecours;... & cet honnête homme m'a deſcendu de la voiture, & m'a conduite ici... Mais je ſuis déſeſpérée de me voir ſeule. Ma mere eſt encore en danger. On a tiré derriere nous. Elle eſt peut-être morte ;..... & moi je vis encore !... Souffrez que je retourne vers elle... Ah ! je n'aurois pas dû la quitter.

MARINELLI.

Tranquilliſez-vous, Mademoiſelle. Tout va

bien ; vous reverrez bientôt les objets chéris de votre tendreſſe & de vos allarmes... Toi, cependant Batiſta, cours. Ils ignorent peut-être où eſt Mademoiſelle. Ils la cherchent ſans doute. Amenes-les auſſi-tôt. (*Batiſta ſort.*)

EMILIE.

Eſt-il bien vrai? ſont-ils ſauvés?... Ah! ce jour funeſte eſt pour moi un jour de terreur & d'effroi!... Mais pourquoi m'arrêté-je ici? je devrois voler au devant d'eux.....

MARINELLI.

Mademoiſelle, vous étes déja hors d'haleine & ſans force. Remettez-vous. Souffrez que je vous conduiſe dans une chambre où vous ſerez plus commodément... Je ſuis certain que déja le Prince eſt allé lui-même au devant de votre reſpectable mere, bientôt vous les verrez enſemble.

EMILIE.

Qui, dites-vous?

MARINELLI.

Notre aimable Prince lui-même.

EMILIE *effrayée.*

Le Prince?

MARINELLI.

Au premier bruit de votre accident il a volé à votre ſecours... Il étoit furieux qu'on eut oſé

commettre un pareil attentat preſque ſous ſes yeux. Il a donné ordre qu'on pourſuivit ces brigands ; & s'ils ſont arrêtés, leur punition ſera exemplaire.

EMILIE.

Le Prince ?... Mais où ſuis-je donc ?

MARINELLI.

A Doſalo, dans la maiſon de plaiſance du Prince.

EMILIE.

Ciel !.... & vous croyez qu'il paroîtra bientôt lui-même ?... J'eſpere que ma mere ſera avec lui ?

MARINELLI.

Le voici déja.

SCENE V.

LE PRINCE, LES PRÉCÉDENS.

LE PRINCE.

Ou eſt-elle ? ou ?..... Mademoiſelle, nous vous cherchons par-tout... Il ne vous eſt rien arrivé ?... Ainſi tout va bien ! le Comte, votre mere...

EMILIE.

Ah ! Monſeigneur, où ſont-ils ? où eſt ma mere ?

LE PRINCE.

Tout près d'ici.

EMILIE.

Hélas ! dans quelle état retrouvrai-je peut-être l'une ou l'autre ! Dans quel état les retrouverai-je !... Ah ! vous voulez me cacher, Monſeigneur,... je le vois, vous voulez me cacher....

LE PRINCE.

Non, Mademoiſelle... Donnez-moi votre main, & ſuivez-moi avec aſſurance.

EMILIE *embarraſſée.*

Mais... s'il ne leur eſt rien arrivé... ſi mes preſſentimens me trompent :... pourquoi ne ſont-ils pas déja ici ? Pourquoi ne vous ont-ils pas ſuivi, Monſeigneur ?

LE PRINCE.

Mademoiſelle, hâtez-vous de me ſuivre, & vous verrez bientôt diſparoître toutes ces images effrayantes....

EMILIE *déſolée.*

Que faut-il que je faſſe !

LE PRINCE.

Comment, Mademoiſelle ? me ſoupçonneriez-vous ?...

EMILIE *tombant à ſes genoux.*

Je ſuis à vos pieds, Monſeigneur...

LE PRINCE, *la relevant.*

Quelle confuſion.... Oui, Emilie, je le mérite ce reproche tacite.... La conduite que j'ai tenue ce matin ne peut point ſe juſtifier:..... tout au plus eſt-elle excuſable. Pardonnez à ma foibleſſe, je n'aurois pas dû vous allarmer par un aveu dont je n'ai aucun avantage à eſpérer. Auſſi la ſurpriſe muette avec laquelle vous m'écoûtiez, m'a-t-elle aſſez puni..... Et dans ce moment même, quand le hazard, avant que mes eſpérances s'évanouiſſent pour toujours,... me procure encore le bonheur de vous voir & de vous parler; quand je pourrois l'interpréter peut-être comme une faveur du ciel... qui ſuſpend ma condamnation, & qui me donne le temps de pouvoir implorer de nouveau ma grace auprès de vous; je veux,.... ne frémiſſez point, Mademoiſelle,.... oui, je veux qu'un regard décide uniquement de mon ſort. Je ne laiſſerai échapper aucune parole, aucun ſoupir qui puiſſe vous offenſer... Mais ne me déſeſpérez point par vos ſoupçons injurieux. Ne doutez pas un inſtant du pouvoir abſolu que vous avez ſur moi, & ſoyez perſuadée que vous n'avez pas beſoin d'autre recommandation auprès de moi que vous même... Venez, Mademoiſelle,... venez partager des tranſports que vous approuverez davantage. (*Il l'amene, quoiqu'elle faſſe quelque réſiſtance.*) Suivez-nous, Marinelli....

MARINELLI

MARINELLI *ſeul.*

Suivez-nous,... cela peut ſignifier : ne nous ſuivez pas !.. En effet pourquoi les ſuivrois-je ?... Il faut qu'il voie, juſqu'à quel point il pourra pouſſer les choſes dans le tête à tête..... Pour moi, ce que j'ai à faire, c'eſt,.... d'empêcher qu'ils ne ſoient interrompus... Par le Comte,... en vérité je ne le crois pas. Mais par la mere; oui par la mere ! je ſerois bien étonné qu'elle eût repris tranquillement le chemin de la ville, & laiſſé ſa fille dans nos filets... Eh ! bien, Batiſta qu'y a-t-il ?

SCENE VI.

MARINELLI, BATISTA.

BATISTA *d'un air empreſſé.*

LA mere...

MARINELLI.

Je l'avois bien imaginé !... Où eſt-elle ?

BATISTA.

Si vous ne la prévenez, elle ſera ici dans le moment... Je ne me preſſois point d'exécuter les ordres que vous aviez fait ſemblant de me donner; d'aller au devant d'elle : quand tout-à-coup

j'ai entendu ſes cris dans le lointain. Elle vole ſur les traces de ſa fille, & je crains qu'elle ne découvre ſa retraite. Tout ce qu'il y a d'hommes dans ce lieu ſolitaire, s'eſt raſſemblé autour d'elle, & chacun ſe diſpute à qui lui montrera le chemin. J'ignore ſi on lui a déja dit que le Prince eſt ici avec vous;... qu'allez vous faire?

MARINELLI.

Voyons!.... (*Il réfléchit.*) De ne pas la faire entrer, ſi elle ſait que ſa fille eſt ici?... non, cela ne vaudroit rien... Mais auſſi quels yeux elle va faire, quand elle verra la brebis au pouvoir du loup.... Paſſe encore pour les yeux. Mais que le ciel prenne pitié de nos oreilles!... Eh! bien, à la fin les meilleurs poumons s'épuiſent; & fuſſe même ceux d'une femme. Elles ceſſent toutes de crier quand elles n'en peuvent plus... Au fond, c'eſt une mere, il faut toujours que nous l'ayons de notre côté.... Si je connois les meres:... le titre de belle-mere d'un Prince eſt flatteur pour la plupart... Qu'elle vienne, Batiſta, qu'elle vienne!

BATISTA.

Entendez-vous, Monſieur! entendez-vous?

CLAUDIE GALOTTI *en dedans.*

Emilie! Emilie! où es-tu, ma chere enfant? où es-tu?

MARINELLI.

Retire-toi, Batiſta, & ſur-tout tâche d'éloigner les curieux qui l'accompagnent.

SCENE VII.

CLAUDIE, MARINELLI, BATISTA.

CLAUDIE *entre lorſque Batiſta veut ſortir.*

AH! voilà celui qui l'a deſcendue de la voiture! C'eſt lui qui a emmené ma fille! Je te reconnois. Où eſt-elle? parle, malheureux!

BATISTA.

Voilà donc ma récompenſe?

CLAUDIE.

Ah! ſi tu mérites ma reconnoiſſance. (*D'un ton plus doux.*) Pardon, honnête créature!... où eſt-elle?... ne me prive pas plus long-temps de ma fille. Où eſt-elle?

BATISTA.

Madame, elle ne ſeroit pas mieux en paradis... Voilà mon maître qui vous conduira à elle.

(*A quelques perſonnes qui veulent entrer.*)

Retirez-vous!

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

CLAUDIE, MARINELLI.

CLAUDIE.

Ton maître?... (*Apperçevant Marinelli, elle recule avec frayeur.*) Ah! c'eſt la ton maître.... Quoi! vous ici, vous, Monſieur? & ma fille y eſt auſſi? & c'eſt vous... vous, qui me conduirez àelle.

MARINELLI.

Avec le plus grand plaiſir, Madame.

CLAUDIE.

Si je ne me trompe!. C'eſt vous,.. n'eſt-ce pas?.. qui ce matin êtes venu trouver le Comte dans ma maiſon... C'eſt avec vous que je l'ai laiſſé ſeul? c'eſt avec vous qu'il s'eſt diſputé?

MARINELLI.

Diſputé?... je ne crois pas: une petite diſcuſſion ſur les affaires du Prince...

CLAUDIE.

Et vous vous nommez Marinelli?

MARINELLI.

Le Marquis Marinelli.

CLAUDIE.

Je ne me trompe donc pas... Ecoutez Monſieur le Marquis... Le nom de Marinelli étoit... accompagné d'une malédiction... Mais non, pourquoi calomnier cet homme généreux !... c'eſt mon eſprit troublé qui ajoute la malédiction..... Le nom de Marinelli étoit la derniere parole du Comte mourant.

MARINELLI.

Du Comte mourant ? du Comte Appiani ?..... Vous voyez, Madame, ce qui me frappe le plus dans votre étrange diſcours.... Du Comte mourant ?... & que voulez-vous dire d'ailleurs, je n'y comprends rien.

CLAUDIE *amérement & lentement.*

Le nom de Marinelli étoit la derniere parole du Comte mourant !... Comprenez-vous maintenant ?.... D'abord je n'y ai pas plus compris que vous : quoiqu'il prononçât ce nom d'un ton !.... d'un ton !..... Hélas ! je crois encore l'entendre ! Quel étoit donc mon trouble, puiſque je n'ai pas compris alors ce que ſignifioit ce ton ?

MARINELLI.

Eh ! bien, Madame,... j'ai toujours été l'ami du Comte ; ſon ami intime. Ainſi, s'il m'a nommé en mourant...

CLAUDIE.

Avec ce ton?... je ne ſaurois l'imiter, ni le rendre : mais il renfermoit tout! oui, tout!.... Comment? nous aurions été attaqués par des voleurs?..... non, c'étoient des aſſaſſins ; des aſſaſſins payés!... & le nom de Marinelli, de Marinelli étoit la derniere parole du Comte mourant! prononcée d'un ton!

MARINELLI.

D'un ton?... mais, Madame, a-t-on jamais vu accuſer un homme d'honneur ſur un ton de voix, interprété dans un moment de frayeur?

CLAUDIE.

Ah! plût-à-dieu que je puſſe ſeulement le rendre devant les Juges ce ton de voix terrible!... Mais, hélas! il me fait oublier ma fille,... où eſt-elle?... comment? ſeroit-elle morte auſſi?..... Devois tu faire tomber auſſi ſur elle le poids de ta haine pour le Comte.

MARINELLI.

J'excuſe la douleur d'une mere égarée... Venez, Madame..... Votre fille eſt ici dans une chambre voiſine : j'eſpere qu'elle ſera remiſe de ſa frayeur. Le Prince lui-même eſt occupé à lui donner les ſoins les plus empreſſés...

CLAUDIE.

Qui?... qui, lui-même?

MARINELLI.

Le Prince.

CLAUDIE.

Le Prince?... l'ai-je bien entendu? le Prince?... notre Prince?

MARINELLI.

Quel autre donc?

CLAUDIE.

Ah! malheureuſe que je ſuis!..... Et ſon pere! ſon pere!..... Il maudira le jour de ſa naiſſance. Il me maudira moi-même.

MARINELLI.

O ciel! Madame! quel nouveau ſoupçon?

CLAUDIE.

Voilà qui eſt clair!... Oui!... c'eſt aujourd'hui, dans le temple! ſous l'œil terrible du Saint des Saints! à la face de l'éternel!... que cet horrible projet a été conçu; c'eſt là qu'on le méditoit!... (*A Marinelli.*) Ah! ſcélerat! miſérable aſſaſſin! Trop lâche pour aſſaſſiner de ta propre main: mais aſſez vil pour aſſouvir les paſſions d'un autre en faiſant aſſaſſiner!.... en faiſant aſſaſſiner!..... C'eſt donc toi, le plus exécrable des aſſaſſins!... car s'il en eſt qui conſervent encore le moindre ſentiment d'humanité, ils auront horreur de toi!... Va, monſtre, fuis loin de moi!... O ciel!

que ne puis-je l'accabler de ma rage!... Fuis, te dis-je, infâme!

MARINELLI.

Vous perdez la tête ma bonne Dame... Modérez vos cris de fureur, & penſez au moins où vous êtes.

CLAUDIE.

Où je ſuis? Penſer où je ſuis?..... Qu'importe à la lionne, qu'on a privée de ſes petits, le lieu qu'elle fait retentir de ſes rugiſſemens!

EMILIE *en dedans.*

Ah! ma mere! J'entends ma mere!

CLAUDIE.

C'eſt la voix de ma fille? c'eſt elle! elle m'a entendue; elle m'a entendue. Et je ne crierois pas?..... Où es-tu, mon enfant? je viens, je vole à ton ſecours!

(*Elle s'elance dans la chambre, & Marinelli la ſuit.*)

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE PRINCE, MARINELLI.

LE PRINCE *ſortant de la chambre où eſt Emilie.*

APPROCHEZ, Marinelli ! J'ai beſoin de me remettre,... & je veux que vous me donniez des éclairciſſemens.

MARINELLI.

Quelle rage maternelle ! Ha ! ha ! ha !

LE PRINCE.

Vous riez ?

MARINELLI.

Si vous aviez vu, mon Prince, quel ſot rôle la mere jouoit ici... Mais vous avez dû l'entendre crier ! ... & comme elle eſt devenue douce & tranquille auſſi-tôt qu'elle vous a apperçu... Ha ! ha !... j'étois bien ſur qu'une mere n'arrachoit point les yeux à un Prince, parce qu'il trouve ſa fille belle.

LE PRINCE.

Vous êtes un mauvais obſervateur !... La fille

eſt tombée évanouie dans les bras de ſa mere. C'eſt ce ſpectacle touchant, & non pas ma préſence qui a ſuſpendu ſa fureur! C'étoit pour ménager ſa fille, & non pas moi; qu'elle n'a point dit plus diſtinctement,... ce que je ne voudrois avoir ni entendu ni compris.

MARINELLI.

Eh! quoi donc, mon Prince?

LE PRINCE.

Que vous ſert-il de diſſimuler?..... parlez. La choſe eſt-elle? ou n'eſt-elle pas?

MARINELLI.

Et quand elle ſeroit!

LE PRINCE.

Quand elle ſeroit?... je n'en puis donc plus douter?... il eſt mort? mort?..... (*d'un ton menaçant.*) Marinelli! Marinelli!

MARINELLI.

Eh! Bien?

LE PRINCE.

J'en jure par Dieu, par le Dieu de juſtice! je ſuis innocent de cette mort...Si vous m'aviez prévenu qu'il en coûteroit la vie au Comte... Jamais, non jamais je n'y aurois conſenti! auroit-il du m'en coûter la vie à moi-même!....

MARINELLI.

Si je vous avois prévenu?... comme ſi ſa mort avoit été dans mon plan! j'avois expreſſément recommandé à Angelo de faire attention qu'on ne fit de mal à perſonne. Il n'y auroit pas eu la moindre violence, ſi le Comte n'avoit commencé par tuer un des aſſaillans.

LE PRINCE.

En vérité; il auroit dû ſe prêter à la plaiſanterie!

MARINELLI.

Qu'Angelo enſuite ait été irrité, qu'il ait vengé la mort de ſon ami....

LE PRINCE.

Sans doute, rien de plus naturel!

MARINELLI.

Je lui en ai fait des reproches.

LE PRINCE.

Des reproches? c'eſt agir bien amicalement!... Prévenez-le qu'il ſe garde de mettre le pied dans mes Etats. Mes reproches pourroient n'être pas ſi tendres.

MARINELLI.

Fort bien!... moi & Angelo; le projet & l'événement: tout n'eſt qu'une même choſe... Cepen-

dant on étoit convenu qu'on ne m'imputeroit pas les malheurs qui pouvoient arriver.....

LE PRINCE.

Qui pourroient arriver, dites-vous ? Ou bien qui devoient arriver ?

MARINELLI.

Fort bien, Monſeigneur !... Cependant,... avant que vous ne me diſiez clairement pour qui vous me prenez,... ſouffrez que je vous faſſe une ſeule repréſentation !..... La mort du Comte n'eſt pour moi rien moins qu'indifférente. Je l'avois défié ; il me devoit ſatisfaction, il eſt mort ſans me la donner ; & mon honneur n'eſt point réparé. Quand dans toute autre circonſtance je pourrois mériter le ſoupçon que vous avez de moi ; je penſe que dans celle-ci !...

(*Avec un emportement affecté.*)

Celui qui pourroit avoir de moi une pareille opinion !...

LE PRINCE *en cédant.*

Modérez-vous, ſoit...

MARINELLI.

Pour le rendre à la vie ! je donnerois tout ! oui tout au monde... & même la faveur de mon Prince... Cette faveur ineſtimable, & dont je ſuis incapable d'abuſer,... je la donnerois pour qu'il revit le jour !

LE PRINCE.

Je vous entends... Oui, vous avez raiſon.... Sa mort eſt un effet du hazard. Vous me l'aſſurez; je le crois... Mais la mere? Emilie?... le monde? qu'en penſeront-ils?

MARINELLI *froidement.*

Tout autrement.

LE PRINCE.

Que pourra t'on penſer? Répondez..... Vous hauſſez les épaules?... Votre Angelo! on le prendra pour l'inſtrument du crime, & moi pour l'auteur...

MARINELLI *plus froidement.*

Cela pourroit bien être.

LE PRINCE.

Oui, moi! moi-même!... ou il faut que dès ce moment je renonce à tous mes deſſeins ſur Emilie.

MARINELLI *avec indifférence.*

Vous y auriez été forcé,... ſi le Comte n'étoit pas mort...

LE PRINCE *avec emportement.*

Marinelli!.. (*Il ſe remet auſſi-tôt.*) Mais non, vous ne viendrez point à bout de m'irriter... je comprends très-bien ce que vous voulez dire... La mort du Comte eſt un bonheur pour moi, n'eſt-il

pas vrai?... le plus grand,... l'unique bonheur qui put favoriſer ma paſſion. Et dans ce ſens... il n'importe de quelle façon elle ſoit arrivée!... Et puis un Comte de plus ou de moins dans le monde! Cette façon de penſer vous convient-elle?... Eh! bien, ſoit! Je ne ſuis point, mon ami, plus ſcrupuleux qu'un autre. Je ferme les yeux ſur un crime de peu de conſéquence; pourvu qu'on l'ignore & qu'il ſoit avantageux. Celui ci n'eſt ni avantageux ni ſecret. A la vérité, il nous ouvre la carriere, mais il nous arrête aux premiers pas. Chacun nous l'imputera hardiment,..... quand même, hélas! nous ne l'aurions pas commis!... Et voilà cependant tout ce qu'ont produit vos meſures ſi ſages, ſi merveilleuſes.

MARINELLI.

Si vous le voulez....

LE PRINCE.

Eh bien, qu'en reſulte-t-il donc?... Expliquez-vous, je le veux!

MARINELLI.

On met ſur mon compte, ce qui n'a pas de rapport à moi.

LE PRINCE.

Je vous ordonne de vous expliquer, m'entendez vous!

MARINELLI.

Eh bien. Qu'y a-t-il dans les meſures priſes par moi, qui puiſſe faire ſoupçonner le Prince d'avoir quelque part à cet événement ?... C'eſt à lui ſeul qu'il doit s'en prendre, lui qui a eu la bonté de ſe mêler, dans ce que j'ai fait, par un coup de maître.

LE PRINCE.

Moi ?

MARINELLI.

Qu'il me permette de lui dire que le pas qu'il a fait ce matin dans le temple,... avec quelque grace qu'il l'ait fait,... quelque néceſſaire qu'il lui ait ſemblé... que ce pas, dis-je n'entroit point du tout dans la compoſition de mon ballet.

LE PRINCE.

Et qu'a-t-il dérangé ?

MARINELLI.

Pas tout : mais il nous a mis hors de meſure.

LE PRINCE.

Je ne vous entends pas !

MARINELLI.

Ainſi, pour parler nettement. Lorſque j'entrepris cette affaire, n'eſt-il pas vrai qu'Emilie ignoroit la paſſion du Prince ? que la mere ne s'en doutoit point. Or, ſi je bâtiſſois ſur cette igno-

rance, & que le Prince ait ſappé l'édifice par le ſondement?.....

LE PRINCE *ſe frappant la tête.*

Malheureux que je ſuis!

MARINELLI.

S'il avoit lui-même trahi ſes deſſeins?

LE PRINCE.

La maudite idée, qui m'eſt venue!

MARINELLI.

Sans cette imprudence,... je voudrois bien ſavoir, en quoi mes arrangemens auroient jamais pu faire naître dans l'eſprit de la mere ou de la fille, le moindre ſoupçon contre lui?

LE PRINCE.

Faut-il que vous ayez raiſon!

MARINELLI.

Il eſt vrai, j'ai tort d'avoir raiſon... Je vous en demande pardon, mon Prince....

SCENE II.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, BATISTA.

BATISTA *d'un air empreſſé.*

LA Comteſſe vient d'arriver.

LE PRINCE.

La Comteſſe ? Quelle Comteſſe ?

BATISTA.

Orſina.

LE PRINCE.

Orſina ?... Marinelli !... Orſina ?

MARINELLI.

Je n'en ſuis pas moins étonné que vous.

LE PRINCE.

Va, cours, Batiſta : qu'elle ne deſcende point de voiture. Je ne ſuis point ici. Je n'y ſuis point pour elle. Qu'elle s'en retourne promptement. Va, cours ! (*Batiſta ſort.*)

Que veut cette folle ? Que ptétend-elle ? Comment ſait-elle, que nous ſommes ici ? Viendroit-elle pour eſpioner ce qui ſe paſſe ? Auroit-elle déja ſu quelque choſe ?..... Ah ! Marinelli ! parlez, répondez-moi donc !... Un homme

qui ſe dit mon ami, ſeroit-il bleſſé pour une légere altercation? Veut-il m'obliger à lui en faire des excuſes?

MARINELLI.

Ah! mon Prince, dès que vous redevenez vous-même, mon ame ſe rend toute entiere à vous!... L'arrivée d'Orſina n'eſt pas moins un énigme pour moi que pour vous. On s'en débarraſſera difficilement. Que voulez-vous faire?

LE PRINCE.

Ne point la voir, m'éloigner....

MARINELLI.

Fort bien! Mais hâtez-vous. Je vais la recevoir....

LE PRINCE.

Pour la renvoyer ſans délai.... Ne perdez point de temps avec elle. Nous avons des affaires plus preſſées à arranger...

MARINELLI.

Elles le ſont, mon Prince! Prenez courage! tout ira bien.... Mais je crois entendre la Comteſſe... Eloignez-vous, mon Prince! tenez...

(*Il montre un cabinet, où le Prince entre.*)

Entrez ici, ſi vous voulez, vous pourrez nous entendre... Je redoute cette femme.

SCENE III.

La Comteſſe ORSINA, MARINELLI.

ORSINA, *ſans voir d'abord Marinelli.*

QU'EST-CE que cela ſignifie?... Perſonne ne vient à ma rencontre, ſinon un impudent Valet qui auroit preſque voulu m'empêcher d'entrer?... Ne ſuis-je donc pas à Doſalo? A Doſalo, où jadis une foule de courtiſans s'empreſſoit ſur mes pas? où l'amour & les plaiſirs m'attendoient? Oui, c'eſt bien là ce Doſalo: mais!..... (*Appercevant Marinelli.*) Ah! Marinelli!.. je ſuis charmée que le Prince vous ait mis de ſon voyage... Mais non! Les affaires que jai à traiter avec lui, doivent ſe traiter tête à tête... Où eſt-il?

MARINELLI.

Le Prince, Madame?

ORSINA.

Et qui donc?

MARINELLI.

Vous le ſuppoſez donc ici? vous en êtes donc aſſurée?... Du moins il n'y attendoit pas la Comteſſe Orſina.

ORSINA.

Non ? Il n'a donc pas reçu ma lettre ce matin ?

MARINELLI.

Votre lettre ? Ah ! oui ; je me ſouviens qu'il a parlé d'une lettre de vous.

ORSINA.

Eh, bien ? ne lui ai-je pas donné dans cette lettre un rendez-vous pour aujourd'hui à Doſalo ?.. Il eſt vrai qu'il n'a pas jugé à propos de me répondre par écrit. Mais j'ai appris qu'une heure après il étoit effectivement parti pour Doſalo. J'ai pris cela pour une réponſe, & je viens.

MARINELLI.

Voilà un hazard bien étrange !

ORSINA.

Un hazard ?... Eh ! quoi, ne venez-vous pas d'entendre que la choſe étoit convenue. Au moins tout annonce-t-il que nous étions d'accord. Ma lettre : ſon d'épart..... Comme il reſte immobile, ce bon Marquis ! quels yeux ! Y a-t-il donc là de quoi s'étonner ſi fort ?

MARINELLI.

Mais hier vous paroiſſiez ſi décidée, à ne jamais vous montrer aux yeux du Prince.

ORSINA.

La nuit eſt un excellent conſeiller.... Où eſt-il? où eſt-il?... Dans la chambre, je parie, d'où j'ai entendu partir des cris?... Je voulois y entrer, lorſque ce coquin de valet en eſt ſorti pour m'arrêter.

MARINELLI.

Ma chere, mon adorable Comteſſe....

ORSINA.

C'étoit des cris de femme, n'eſt-ce pas Marinelli?... Eh! bien, dites-moi donc, parlez,... avez-vous quelque ſecret pour votre chere Comteſſe?... Que le Ciel confonde les maudits courtiſans! Autant de paroles, autant de menſonges!... Que m'importe d'ailleurs, que vous me le diſiez ou non.... Je vais bientôt être inſtruite par moi-même. (*Elle veut entrer.*)

MARINELLI *la retient.*

Où allez-vous donc?

ORSINA.

Où je devrois être depuis long-temps.... Me convient-il d'être ici dans l'antichambre à faire la belle converſation avec vous, tandis que le Prince m'attend dans ſon appartement?

MARINELLI.

Vous vous trompez, Madame. Le Prince ne

vous attend point. Le Prince ne peut..... ni ne veut vous parler ici.

ORSINA.

Cependant il y eſt? il y eſt d'après ma lettre?

MARINELLI.

Non pas d'après votre lettre...

ORSINA.

Cependant vous dites qu'il l'a reçue....

MARINELLI.

Oui reçue, mais non lue.

ORSINA.

(*Avec vivacité*). Quoi! il ne l'a pas lue?... (*D'un ton plus doux.*) Il ne l'a pas lue?... (*Avec émotion & en eſſuyant ſes larmes.*) Pas même lue?

MARINELLI.

C'eſt par diſtraction, j'en ſuis ſûr,.... & non par mépris.

ORSINA *avec fierté.*

Par mépris?.. & qui s'en doute, Monſieur?.. A quoi bon me le dire?... vous êtes un impertinent conſolateur, Marinelli!..... Par mépris! par mépris! Seroit-ce bien moi que l'on mépriſeroit! moi!... (*Avec douceur, & preſque avec le ton de la ſenſibilité.*) Il eſt vrai qu'il ne m'aime plus. J'en ſuis convaincue. Il eſt naturel que l'amour

ſoit remplacé par un autre ſentiment. Mais pourquoi ſeroit-ce par le mépris? ne ſeroit-ce pas aſſez de l'indifférence? Qu'en dites-vous, Marinelli?

MARINELLI.

Aſſurément, Madame.

ORSINA *d'un air mépriſant.*

Aſſurément?.... L'homme d'eſprit! on lui fait dire tout ce que l'on veut!... De l'indifférence! de l'indifférence à la place de l'amour... C'eſt rien à la place de quelque choſe. Car apprenez, Monſieur, l'Echo de cour, apprenez d'une femme qu'indifférence n'eſt qu'un vain ſon, un mot vuide de ſens, qui ne ſignifie rien, abſolument rien. L'ame n'eſt indifférente que pour la choſe dont elle ne s'occupe point, que pour ce qui n'exiſte point pour elle. Or être indifférent pour ce qui n'exiſte point,... c'eſt ne pas l'être... Ce raiſonnement ſeroit-il trop fort pour votre cervelle?

MARINELLI *à part.*

Ah! ce que je craignois, arrive!

ORSINA.

Que marmotez-vous entre vos dents?

MARINELLI.

Je vous admire, Madame la Comteſſe!... Eh, qui ne ſais pas que vous êtes une philoſophe?

ORSINA.

N'eſt-il pas vrai?... Oui; oui je ſuis philoſophe... Mais l'ai-je donc laiſſé appercevoir dans ce moment?... Que je m'en voudrois, ſi cela étoit; & que cela me fût arrivé ſouvent! Seroit-il étonnant que le Prince eut conçu du mépris pour moi? Comment un homme pourroit-il aimer une femme qui oſât penſer contre ſon gré? Une femme qui penſe, révolte autant qu'un homme qui met du rouge. Tout ce qu'elle doit faire, c'eſt de rire, pour tenir toujours ſon ſéréniſſime Maître en belle humeur..... Eh! bien, ſoit, rions donc. & de quoi dois-je rire, Marinelli?... Ah! du ſingulier hazard dont nous parlions tout à l'heure! j'écris au Prince de ſe rendre à Doſalo; & il s'y trouve ſans avoir lu ma lettre (*Elle rit.*) Hà! hà! hà!... En vérité, voilà un hazard bien plaiſant! Mais très-plaiſant..... Quoi vous n'en riez pas avec moi, Marinelli?.. Cependant notre ſéréniſſime Maître pourroit en rire avec nous, quoique nous autres, pauvres créatures, n'oſions point prendre la liberté de penſer avec lui....(*D'un ton ſérieux & impoſant.*) Rirez-vous, Marinelli? riez donc!

MARINELLI.

Tout à l'heure, Madame!

ORSINA.

L'imbécille! Le moment eſt paſſé. Eh bien non,

ne riez pas... Ecoutez Marinelli, (*Elle réfléchit, puis avec un air d'émotion.*) ce qui m'a tant fait rire, a auſſi ſon côté ſérieux..... très-ſérieux. Comme toute choſe en ce bas monde!... Quoi? ce ſeroit par hazard que le Prince ſeroit parti pour Doſalo, ſans penſer à moi; tandis qu'il ſera obligé de m'y voir? par hazard?.... Croyez moi, Marinelli le mot *hazard* eſt un blaſphême... Rien ſous le ciel ne ſe fait par hazard;.... moins encore les choſes dont le but eſt ſi clair & ſi évident.... Providence toute puiſſante & pleine de bonté, pardonnez ſi dans la compagnie de ce pécheur, j'ai appellé hazard ce qui eſt ton ouvrage,... ſi immédiatement ton ouvrage!... (*A Marinelli avec colere.*) Oſez une ſeconde fois m'entraîner à un pareil crime!

MARINELLI *à part.*

Cela va trop loin!... (*Haut.*) mais, Madame....

ORSINA.

Taiſez-vous & laiſſez là vos mais!... *Elle ſerre ſon front avec ſes mains.* (Les *mais* demandent des réflexions:.. & ma tête!...) Allons, Marinelli, faites que je parle au Prince; ou bien je ne ſerai plus en état de le voir.... Nous devons nous voir ici; il faut que je le voie...

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE PRINCE.

LE PRINCE *en ſortant du cabinet.*

IL faut que je vienne à ſon ſecours...

ORSINA *L'apperçoit, mais elle ne ſait ſi elle doit s'approcher de lui.*

Ha! Le voilà lui-même.

LE PRINCE *traverſe le Théatre ſans s'arrêter en parlant.*

Ah! notre belle Comteſſe.... Je ſuis déſeſpéré, Madame, de ne pouvoir profiter aujourd'hui de l'honneur de votre viſite. Je ſuis occupé... Je ne ſuis pas ſeul... Une autre fois, ma chere Comteſſe, je ſerai tout à vous... Ne vous arrêtez pas plus long-temps aujourd'hui..... Adieu!... Et vous, Marinelli, je vous attends...

(*Il ſort.*)

SCENE V.

ORSINA, MARINELLI.

MARINELLI.

MADAME, vous ne vouliez pas me croire; vous l'avez entendu vous-même.

ORSINA *comme accablée.*

Eſt-il bien vrai?

MARINELLI.

Rien n'eſt plus certain.

ORSINA *avec émotion.*

« Je ſuis occupé. Je ne ſuis pas ſeul. » Et c'eſt là la ſeule excuſe qu'il croit me devoir? Qui renvoie-t-on ainſi? Les miſérables dont la préſence importune. Hélas! il ne daigne pas même m'en impoſer par quelque menſonge flatteur!... Occupé! & de quoi? Il n'eſt pas ſeul? Qui eſt donc avec lui?... Ecoutez, Marinelli; par pitié, mon cher Marinelli! imaginez du moins un menſonge, pour me tranquilliſer. Ils vous coûtent ſi peu... Qu'eſt-ce qui l'occupe? Qui peut être avec lui?... Dites-moi, dites la premiere choſe qui vous viendra dans l'idée... & je pars ſur le champ.

MARINELLI *à part.*

A cette condition, je pourrois bien lui dire une partie de la vérité.

ORSINA.

Eh, bien? allons vîte, Marinelli; & je pars... D'ailleurs le Prince ne m'a-t-il pas dit: « une autre fois, ma chere Comteſſe! » Ainſi, pour qu'il ſoit fidele à ſa parole, pour qu'il n'ait aucun prétexte d'y manquer: vite, Marinelli, un menſonge; & je m'en vais.

MARINELLI.

Le Prince, ma chere Comteſſe, n'eſt effectivement point ſeul. Il eſt avec des perſonnes qu'il ne peut quitter un inſtant; des perſonnes qui viennent d'échapper à un grand danger. Le Comte Appiani....

ORSINA.

Le Comte Appiani avec lui?... C'eſt dommage que dès le premier mot il faille que je vous ſurprenne à me dire un menſonge. Allons, inventez-en un autre.... Le Comte Appiani, ſi vous l'ignorez, vient d'être aſſaſſiné par des voleurs. J'ai rencontré la voiture qui ramenoit ſon corps à la ville..... Ou bien cela ne ſeroit-il pas? L'aurois-je rêvé.

MARINELLI.

Hélas! non, ce n'eſt point un rêve!... Mais les

perſonnes qui étoient avec le Comte, ſe ſont heureuſement réfugiées ici : ſa prétendue avec ſa mere, qu'il conduiſoit à Sabionetta.

ORSINA.

Voilà donc les perſonnes qui ſont avec le Prince ? la prétendue ? & ſa mere ?..... La jeune perſonne eſt-elle jolie ?

MARINELLI.

Le Prince eſt vivement touché de ſon malheur.

ORSINA.

Je penſe que quand elle ne ſeroit pas jolie, il la plaindroit ; ſon ſort eſt terrible... Pauvre enfant ! tu le perds à jamais, au moment où il devoit être à toi pour toujours !... Comment la nomme-t-on ? la connoîtrois-je par hazard ?.... Il y a ſi long-temps que je n'habite plus la ville, que j'ignore ce qui s'y paſſe.

MARINELLI.

C'eſt Emilie Galotti.

ORSINA.

Comment ?.. Emilie Galotti ? Emilie Galotti ?..... Marinelli ! prenez garde que je ne prenne ce menſonge pour une vérité !

MARINELLI.

Eh, pourquoi donc ?

ORSINA.

Emilie Galotti?

MARINELLI.

Je doute que vous puiſſiez la connoître...

ORSINA.

Je la connois pourtant! ne fut-ce que d'aujourd'hui..... Quoi, Marinelli? véritablement c'eſt Emilie Galotti?... elle ſeroit l'infortunée que le Prince ſe charge de conſoler?

MARINELLI *à part.*

Lui en aurois-je trop dit?

ORSINA.

Et le Comte Appiani devoit s'unir avec elle? cet Appiani qui vient d'être aſſaſſiné?

MARINELLI.

Oui, Madame.

ORSINA *en frappant dans ſes mains.*

A merveille!

MARINELLI.

Comment?

ORSINA.

J'embraſſerois volontiers le mauvais génie qui l'a entraîné à cette action!

MARINELLI.

Comment, entraîné? qui? à quoi?

ORSINA.

Oui, de bon cœur je l'embraſſerois.... Et vous-même, Marinelli, quand vous ſeriez ce mauvais génie.

MARINELLI.

Comteſſe!

ORSINA.

Approchez! Levez les yeux! Regardez-moi fixément.

MARINELLI.

Eh, bien?

ORSINA.

Ne devinez-vous pas ce que je penſe?

MARINELLI.

Comment pourrois-je le deviner?

ORSINA.

Ecoutez, n'avez-vous eu aucune part à cette affaire?

MARINELLI.

A quelle affaire?

ORSINA.

Jurez!... Mais non, ne jurez pas. Ce ſeroit un crime de plus... Cependant jurez ſi vous le voulez. Qu'eſt-ce qu'un crime de plus ou de moins pour

une ame damnée!... N'y avez-vous aucune part?

MARINELLI.

Comteſſe, vous m'effrayez.

ORSINA.

En vérité?.... Eh bien, Marinelli, votre bon cœur ne vous laiſſe rien ſoupçonner?

MARINELLI.

Quoi? quel ſoupçon?

ORSINA.

A merveille... Dans ce cas je veux vous faire une confidence,... une confidence qui vous fera dreſſer les cheveux... Mais ici, ſi près de la porte, on pourroit nous entendre. Eloignons-nous..... ce que je vais vous dire, (*elle met ſon doigt ſur ſa bouche*) c'eſt un ſecret! le plus grand ſecret! (*Elle s'approche de ſon oreille comme ſi elle vouloit lui dire bas, ce qu'elle crie de toutes ſes forces.*) Le Prince eſt un aſſaſſin!

MARINELLI.

Comteſſe,,. Comteſſe,... avez-vous donc perdu la tête?

ORSINA.

La tête? (*elle rit*) ha! ha! ha! jamais elle ne m'a ſi bien ſervi que dans ce moment... Rien n'eſt plus certain, Marinelli:... mais que cela reſte entre nous..(*Bas.*) Le Prince eſt un aſſaſſin! l'aſſaſſin du

du Comte Appiani!... Ce ne ſont point des voleurs, ce ſont les complices du Prince, c'eſt le Prince lui-même qui l'a aſſaſſiné !

MARINELLI.

Comment pouvez-vous débiter de pareilles horreurs? comment avez-vous pu les concevoir?

ORSINA.

Comment?... rien de plus naturel... Ecoutez : cette Emilie Galotti qui eſt ici,... & dont le prétendu a été forcé de quitter ce monde ſi précipitamment,... cette Emilie Galotti, eh bien! le Prince s'eſt entretenu avec elle ce matin fort long-temps. J'en ſuis ſûre; mes eſpions l'ont vu. Ils ont même entendu tout ce qu'il lui diſoit... Eh! bien, mon cher Marquis? Ai-je perdu la tête? Je crois cependant que je raſſemble aſſez bien tout ce qui doit être rapproché... Ou bien regarderez-vous encore cela comme l'effet du hazard? En ce cas, Marinelli, vous connoiſſez auſſi peu la méchanceté des hommes, que la providence divine.

MARINELLI.

Comteſſe, ces diſcours vous attireroient les plus grandes diſgraces...

ORSINA.

Si je les tenois à d'autres?... Il ſuffit!.. Demain je publierai tout ce que je ſais.... Et quiconque

oſera me contredire, je le regarderai comme complice de l'aſſaſſinat... Adieu.

(*En voulant ſortir, elle rencontre le vieil Odoard qui entre avec vivacité.*)

SCENE VI.

ODOARD, la Comteſſe ORSINA, MARINELLI.

ODOARD.

MADAME, pardonnez...

ORSINA.

Je n'ai point le droit de pardonner ici, je ne puis me formaliſer de rien. (*Montrant Marinelli.*) C'eſt à Monſieur qu'il faut vous adreſſer.

MARINELLI *l'appercevant.*

(*A part.*) Quoi! le bon homme auſſi!....

ODOARD.

Monſieur, excuſez un pere, dans le trouble & les alarmes,... s'il entre ſans être annoncé.

ORSINA *revenant ſur ſes pas.*

Le pere? le pere d'Emilie ſans doute?.... Ha, il arrive fort à propos!

ODOARD.

On eſt venu me dire que les miens ſe trouvoient en danger. J'accours, & je viens d'apprendre que le Comte Appiani eſt bleſſé, qu'on l'a ramené à la ville; que ma femme & ma fille ſe ſont réfugiées dans ce château... Où ſont-elles, Monſieur? de grace, où ſont-elles?

MARINELLI.

Monſieur, ſoyez ſans inquiétude. A la frayeur près, il n'eſt rien arrivé de fâcheux à votre femme ni à votre fille. Elles ſont toutes deux remiſes de leur trouble. Le Prince eſt avec elles. Je vais ſur le champ vous annoncer.

ODOARD.

M'annoncer? & pourquoi m'annoncer?

MARINELLI.

Pour raiſons... à cauſe du Prince... Vous ſavez, Monſieur, comment vous êtes avec lui. Il eſt vrai qu'il a eu pour votre épouſe & votre fille tous les ſoins & les égards poſſibles;... ils ſont dûs à leur ſexe... Mais votre apparition inattendue pourroit bien lui déplaire.

ODOARD.

Vous avez raiſon, Monſieur.

MARINELLI.

Madame,..... puis-je avoir l'honneur de vous donner la main juſqu'à votre voiture?

ORSINA.

Oh non, non.

MARINELLI *en lui prenant la main.*

Souffrez, Madame, que je m'acquitte de mon devoir...

ORSINA.

Doucement !... Je vous en diſpenſe, Monſieur... Voilà cependant la conduite de vos pareils ; ils ſe font un devoir de la politeſſe, pour avoir le prétexte de gliſſer ſur leurs devoirs les plus réels !.. Allez, Monſieur, annoncez au plutôt cet homme reſpectable, voilà votre devoir.

MARINELLI.

Oubliez-vous, Madame, ce que le Prince vous a lui-même ordonné ?

ORSINA.

Qu'il vienne, & qu'il me le répete. Je l'attends de pied ferme.

MARINELLI *à Odoard qu'il tire à l'écart.*

Je ſuis obligé de vous laiſſer avec une femme, dont l'eſprit... & la tête... Vous m'entendez. Je vous en préviens, afin que vous ſachiez à quoi vous en tenir ſur ſes diſcours,... qui ſouvent ſont fort étranges. Vous feriez bien de ne point entrer en converſation avec elle.

ODOARD.

Il ſuffit... mais hâtez-vous, Monſieur.

SCENE VII.

ORSINA, ODOARD.

ORSINA.

(Après un ſilence pendant lequel la Comteſſe regarde avec compaſſion le vieil Odoard, qui de ſon côté n'y fait pas beaucoup d'attention.)

QU'A-T-IL pu vous dire, homme infortuné !...

ODOARD (*à moitié à part.*)

Infortuné ?

ORSINA.

Ce n'étoit certainement pas des vérités ; .... moins encore de celles qui vous attendent.

ODOARD.

Qui m'attendent ?... N'en ſais-je pas aſſez ? ... Madame ! ..... mais parlez, parlez.

ORSINA.

Vous n'êtes au fait de rien.

ODOARD.

De rien ?

ORSINA.

Bon & tendre pere !... que ne donnerois-je pas pour que vous fuſſiez le mien !... Pardonnez, les

malheureux s'attachent avec tant de plaiſir à leurs ſemblables... Je partagerois fidélement avec vous votre douleur, votre rage.

ODOARD.

Ma douleur? ma rage? Madame!..... mais j'oublie;... parlez, parlez.

ORSINA.

Si c'étoit votre fille unique..... Votre unique enfant!.... Mais unique ou non. L'enfant malheureux devient toujours l'unique.

ODOARD.

L'enfant malheureux?.... Madame!... Mais que puis-je attendre d'elle?... Cependant, ce n'eſt pas ainſi que parle une folle!

ORSINA.

Une folle? Voilà donc ce qu'il vous diſoit de moi?... Eh! bien, ce n'eſt peut-être pas là un de ſes plus grands menſonges.... Je ſens qu'il peut avoir raiſon!... Mais croyez, croyez-moi : qui ne perd pas l'eſprit dans de certaines circonſtances, n'en a point à perdre...

ODOARD.

Que faut-il que je penſe?

ORSINA.

Gardez-vous bien de me mépriſer!.. Bon vieillard; vous êtes dans votre bon ſens... Oui, je le

vois à cet air réſolu & vénérable. Oui, vous êtes dans votre bon ſens; ſi je diſois un mot,... bientôt vous le perdriez.

ODOARD.

Madame!... Madame!... Je l'ai déja perdu, ſi vous tardez à dire ce mot... Dites-le donc, je vous prie!... Ou je ceſſe de vous mettre au nombre de ces inſenſées qui ſont ſi dignes de notre eſtime & de notre pitié... Vous ne ſeriez qu'une folle ordinaire...

ORSINA.

Ecoutez donc avec attention!.. Que ſavez-vous, vous qui prétendez en ſavoir aſſez? Qu'Appiani eſt bleſſé? Qu'il n'eſt que bleſſé?..... Appiani eſt tué!

ODOARD.

Appiani tué!... Ah! Madame, vous ne vouliez que me faire perdre l'eſprit: & vous me déchirez le cœur.

ORSINA.

Oh, ce n'eſt qu'un acceſſoire!... Ecoutez... Le prétendu eſt mort: & la prétendue,... votre fille,... eſt pis que morte.

ODOARD.

Pis que morte?... Mais morte auſſi?... Car je ne connois qu'une ſeule choſe pire que la mort...

ORSINA.

Non, elle n'eſt point morte. Non, bon pere, non!..... Elle vit. Ce n'eſt même qu'à préſent qu'elle va commencer véritablement à vivre.... Que les jours vont être beaux pour elle! Elle les coulera quelque temps dans l'ivreſſe des plaiſirs.

ODOARD.

Ah! par grace, Madame; dites-le ce mot, qui doit me faire perdre la raiſon!... Ne verſez point votre poiſon goute à goute dans le cœur d'un pere déſeſpéré.... Dites-le promptement ce mot cruel!

ORSINA.

Eh bien! combinez les circonſtances!..... Ce matin le Prince a entretenu votre fille dans l'égliſe; ce ſoir il la poſſede dans ſa maiſon de plaiſance.

ODOARD.

Il lui a parlé dans l'égliſe? Qui? le Prince? A ma fille?

ORSINA.

Avec une familiarité! avec un feu!..... Ils avoient bien des choſes à régler. Tant mieux, ſi tout a été convenu, tant mieux ſi votre fille s'eſt réfugiée ici de ſon gré! Ce n'eſt plus un rapt;.. il n'y a plus qu'un petit aſſaſſinat.

ODOARD.

Calomnie pure, Madame! calomnie la plus

noire ! Je connois ma fille ; s'il s'eſt commis un aſſaſſinat : il y a eu rapt. (*Il jette par-tout des regards farouches & frappe du pied.*) Eh ! bien, Claudie ? eh ! bien, mere ſi tendre ?... N'avons-nous pas beaucoup à nous louer des bontés de cet aimable Prince ! & de l'honneur qu'il nous fait aujourd'hui !

ORSINA.

Sens-tu maintenant, bon vieillard, combien le coup eſt affreux ?

ODOARD.

Me voilà donc à l'entrée de la caverne du brigand. (*Il déploie ſon habit des deux côtés, & ſe voyant ſans armes.*) Je ſuis ſurpris que ma précipitation ne m'ait fait pas oublier auſſi mes mains ! (*Il fouille dans ſes poches comme s'il y cherchoit quelque choſe.*) Rien ! abſolument rien !

ORSINA.

Ha, je vous entends !... Je puis vous tirer d'embarras !... (*Elle lui préſente un poignard.*) Tenez, prenez. Prenez vîte, avant qu'on ne nous voie... J'ai encore une autre reſſource,... du poiſon. Mais le poiſon n'eſt que pour les femmes.... (*Elle le force de prendre le poignard.*) Prenez ! prenez, vous dis-je !

ODOARD.

Je vous ſuis très-obligé, Madame... Que quel-

qu'un vienne encore me dire, qu'elle eſt en démence, il aura à faire à moi.

ORSINA.

Cachez-le promptement !... Le ſort m'a refuſé, à moi, l'occaſion d'en faire uſage. Mais elle ne vous manquera pas: vous ſaiſirez la premiere,... ſi vous êtes un homme de cœur... Pour moi, je ne ſuis qu'une femme ! mais je venois ici bien armée ! réſolue à tout oſer !.. Tenez, bon vieillard, la confiance peut s'établir entre nous. Nous ſommes outragés tous deux; & par le même ſéducteur... Ah ! ſi vous ſaviez, juſqu'à quel point l'inſolent a oſé me manquer;... ſi vous ſaviez les outrages ſanglans & inouis que j'en ai reçus, & que j'en reçois encore:... oui, ils vous feroient oublier vos propres outrages.... Me connoiſſez-vous ? Je ſuis Orſina ; cette Orſina trompée, abandonnée.... Peut-être uniquement pour votre fille... Mais, hélas ! quelle part y a votre fille ?... Elle-même aura bientôt ſon tour.... Et une autre lui ſuccédera pour éprouver le même ſort ! (*Comme en extaſe.*) Ah ! quel délicieux tableau ſe préſente à mon imagination. Ah ! ſi nous pouvions un jour... nous, toutes les triſtes victimes de la crédulité,... tout-à-coup transformées en Bachantes, en furies, tenir cet infâme ſéducteur entre nos mains, le déchirer, le mettre en pieces, chercher au fond de

ſes entrailles... ce cœur que le traître a promis à toutes, & qu'il n'a donné à aucune. Ha ! quel plaiſir d'aſſouvir une vengeance ſi long-temps méritée !

SCENE VIII.

CLAUDIE, LES PRÉCÉDENS.

CLAUDIE, *en entrant elle regarde de tout côté, & auſſi-tôt qu'elle apperçoit ſon mari, elle court à lui.*

JE ne me ſuis point trompée !.. Ah, notre protecteur ! notre ſauveur ! Eſt-ce bien toi, Odoard? eſt-ce bien toi ?... A leur air embarraſſé, à leurs ſignes je l'ai deviné.... Que te dirai-je, ſi tu ne ſais rien encore?... Que te dirai-je, ſi déja tu ſais tout ?... Mais nous ſommes innocens. Je le ſuis, ta fille l'eſt. Nous ſommes innocens.

ODOARD *qui à la vue de ſon épouſe cherche à ſe remettre.*

Il ſuffit ! calmes-toi ſeulement, ... & répond-moi. (*A Orſina.*) Ne croyez pas, Madame, que j'en doute encore. (*A Claudie.*) Le Comte eſt-il mort ?

CLAUDIE.

Mort.

CLAUDIE.

Elle ne peut le ſavoir. Mais je crains qu'elle ne le ſoupçonne; en ne le voyant pas paroître.

ODOARD.

Et elle gémit, elle ſe déſole...

CLAUDIE.

Non, elle a repris ſa tranquillité... Tu connois ta fille. A beaucoup de timidité, elle joint une fermeté au-deſſus de ſon ſexe. Jamais maîtreſſe des premieres impreſſions; après un moment de réflexion, elle ſe plie avec courage aux événemens, & brave le ſort. Elle ne ſouffre pas que le Prince l'approche; elle lui parle d'un ton.... Mais, mon ami, hâtons-nous de partir.

ODOARD.

Je ſuis venu à cheval... Comment faire? (*A Orſina.*) Madame, votre intention n'eſt-elle pas de retourner à la ville?

ORSINA.

Aſſurément.

ODOARD.

Auriez-vous la bonté, de vous charger de mon épouſe?

ORSINA.

Pourquoi pas? très-volontiers.

ODOARD.

Claudie, (*il lui préſente la Comteſſe*) voici la Comteſſe Orſina; une Dame de beaucoup d'eſprit; elle eſt mon amie, ma bienfaitrice... Tu partiras avec elle; & tu m'enverras ſur le champ ta voiture. Emilie ne peut pas retourner à Guaſtalla. Il faut qu'elle me ſuive.

CLAUDIE.

Mais... ſi ſeulement... Je voudrois bien ne pas me ſéparer de mon enfant.

ODOARD.

Ne lui reſte-t-il pas ſon pere? Il faudra bien enfin qu'on m'en laiſſe approcher. Point d'objections! (*A la Comteſſe.*) Venez, Madame, (*bas*) vous entendrez parler de moi... Viens, Claudie.

(*Il leur donne le bras.*)

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE PRINCE, MARINELLI.

MARINELLI.

DE ce côté-ci, mon Prince, par cette fenêtre vous pourrez le voir. Il va & vient ſous le portique..... Le voilà qui s'avance de ce côté, il vient.... Non, il retourne ſur ſes pas... Il ne ſait encore quel parti prendre. Mais il eſt beaucoup plus tranquille,..... ou il paroit l'être. Peu nous importe lequel des deux!... En effet, quelque choſe que ces femmes aient pu lui mettre dans la tête, oſera-t-il en rien faire paroître?... Selon le rapport de Batiſta, ſa femme doit lui envoyer ſa voiture, car il eſt venu à cheval.... Vous verrez, Monſeigneur, quand il ſe préſentera devant vous, qu'il fera à votre Alteſſe ſes très-humbles remercimens de la protection généreuſe qu'elle a bien voulu accorder à ſa famille dans ce preſſant danger. Il vous demandera pour ſa fille la continuation de vos bontés; la ramenera tranquillement à la ville, & attendra avec la ſoumiſ-

ſion la plus profonde, les marques de l'intérêt que votre Alteſſe voudra bien prendre encore au ſort de ſa chere & malheureuſe Emilie.

LE PRINCE.

Mais s'il étoit moins traitable? Je doute fort qu'il le ſoit, je le connois trop bien.... Et quand même il diſſimuleroit ſes ſoupçons, quand il dévoreroit ſa rage: ſi, au lieu de ramener Emilie à la ville, il la conduit à Sabionetta? ou l'enferme dans un Cloître hors de mes Etats? Où en ſerons-nous?

MARINELLI.

Les alarmes de l'amour vous rendent trop prévoyant!... Il n'en fera rien....

LE PRINCE.

Cependant ſi cela arrivoit! Quel parti prendre? A quoi nous auroit ſervi la mort du malheureux Appiani?

MARINELLI.

A quoi bon ce regard triſte jetté ſur un objet qui eſt hors de votre route! En avant! voilà le cri du vainqueur: amis, ou ennemis, que lui importe, ce qui tombe à ſes côtés!.. Et d'ailleurs, quand ce vieillard dur & envieux voudroit prendre le parti que vous craignez. (*Après un moment de réflexion.*) Oui, c'eſt cela! Ce moyen nous réuſſira!... Il en reſtera au projet. Je vous en ſuis garant....

garant !... Mais ne le perdons point de vue. (*Il retourne à la fenêtre.*) Il alloit nous ſurprendre ! Il vient..... Evitons le encore : & ſachez, mon Prince, ce qu'il faut faire pour parer le coup que vous redoutez.

LE PRINCE *d'un ton menaçant.*

Mais, Marinelli !...

MARINELLI.

C'eſt le moyen le plus innocent du monde !

(*Ils ſortent.*)

SCENE II.

ODOARD *ſeul.*

PERSONNE encore ?... Tant mieux, j'aurai le temps de me calmer... Rien de plus mépriſable que la tête bouillante d'un jeune homme ſous des cheveux gris ! Je me le ſuis répété ſi ſouvent. Et cependant j'ai cédé aveuglement aux mouvemens de rage que l'on m'inſpiroit. Et qui ? Une folle ; dont la jalouſie a troublé la raiſon..... Qu'a de commun la vertu outragée avec la vengeance du vice ? Il faut s'occuper de la ſauver..... Et ta cauſe,.. mon fils ! Mon cher Appiani !... Jamais je n'ai ſu pleurer ;... & ce n'eſt pas aujourd'hui que je veux l'apprendre... Ta cauſe ? Un autre en fera

la ſienne! Il me ſuffit que ton aſſaſſin ne jouiſſe pas des fruits de ſon forfait... Que cette privation ſoit pour lui un tourment plus cruel que les remords! Et quand la ſatiété & le dégoût le preſſeront de rechercher de nouveaux plaiſirs; qu'alors le reſſouvenir de cette jouiſſance manquée, empoiſonne toutes les autres! Que dans ſes ſonges l'époux enſanglanté amene l'épouſe devant ſon lit; & ſi malgré cela, dans ſon ivreſſe voluptueuſe, il étend ſes bras vers elle : qu'il entende tout-à-coup les rires moqueurs des Enfers, & qu'il ſe réveille!

SCENE III.

MARINELLI, ODOARD.

MARINELLI.

Ou étiez-vous donc, Monſieur?

ODOARD.

Ma fille eſt-elle venue ici?

MARINELLI.

Non pas votre fille : mais le Prince.

ODOARD.

Il voudra bien m'excuſer... J'ai donné la main à la Comteſſe.

MARINELLI.

Eh, bien ?

ODOARD.

La bonne Dame !

MARINELLI.

Et votre Epouſe, où eſt-elle ?

ODOARD.

Elle eſt partie avec la Comteſſe ;... pour m'envoyer au plutôt une voiture. Le Prince voudra bien permettre que je reſte avec ma fille, juſqu'à ce qu'elle arrive.

MARINELLI.

Pourquoi tant de façons ? Le Prince ſe ſeroit fait un vrai plaiſir de les ramener tous les deux à la ville, la mere & la fille.

ODOARD.

Ma fille n'auroit pu accepter cet honneur.

MARINELLI.

Comment cela ?

ODOARD.

Elle ne retournera point à Guaſtalla.

MARINELLI.

Peut-on vous en demander la raiſon ?

ODOARD.

Le Comte eſt mort.

MARINELLI.

Ce ſeroit un motif de plus...

ODOARD.

Elle viendra avec moi.

MARINELLI.

Avec vous?

ODOARD.

Oui, avec moi. Ne vous dis-je pas que le Comte eſt mort... Vous n'en ſaviez encore rien peut-être... Qu'a-t-elle à faire davantage à Guaſtalla?... Elle viendra avec moi.

MARINELLI.

Il eſt certain qu'il dépendra uniquement de la volonté du pere, de fixer le lieu que doit à l'avenir habiter ſa fille. Mais premiérement...

ODOARD.

Comment, premiérement?

MARINELLI.

Vous ſerez obligé, Monſieur, de permettre qu'elle ſoit ramenée à Guaſtalla.

ODOARD.

Ma fille? ramenée à Guaſtalla? & pourquoi?

MARINELLI.

Pourquoi? Conſiderez, je vous prie...

ODOARD *avec emportement.*

Que je conſidere ! que je conſidere ! Il n'y a pas à conſiderer ici... Elle viendra avec moi ; il le faut.

MARINELLI.

Mais, Monſieur,... pourquoi nous échauffer ? Il eſt poſſible que je me trompe ; il eſt poſſible que ce que je juge néceſſaire, ne le ſoit pas... Le Prince en décidera..... Je vais le chercher. (*Il ſort.*)

SCENE IV.

ODOARD *ſeul.*

COMMENT ?... Non, jamais !... Prétendre me faire la loi ?... Me fixer le lieu où doit reſter ma fille ?... Vouloir la retenir ?... Et qui eſt-ce qui le veut ? Qui eſt-ce qui l'oſe ?... Celui qui oſe ici tout ce qu'il veut ? Suffit ; il verra donc auſſi ce que j'oſe, moi ; quoique je ne duſſe rien oſer ! Tyran aveugle & inſenſé ! Un homme de ton eſpece ne m'impoſe point. Qui ne craint point de loi, eſt auſſi puiſſant que celui qui n'en reconnoît point. Eſt-ce une vérité que tu ignores ? Viens à préſent ! viens !.... Eh quoi ! encore des emportemens... Qu'eſt-ce donc que je prétends ? Pour que mes fureurs fuſſent légitimes, il faudroit au moins que

ce que je crains, fut arrivé. Doit-on faire fond ſur les diſcours des courtiſans, que ne ſe permettent-ils pas ! Mais pourquoi ne l'ai-je pas laiſſé continuer ? Si j'avois entendu la raiſon pourquoi ma fille doit retourner à Guaſtalla,... je pourrois me préparer à une réponſe !... Mais à quoi ſerois-je embarraſſé de répondre ?... On vient. Moderes-toi trop bouillant vieillard, moderes-toi !

SCENE V.

LE PRINCE, MARINELLI, ODOARD.

LE PRINCE.

Ah ! mon cher & brave Galotti,... il ne faut rien moins qu'un pareil événement pour que je vous voie. Mais point de reproches !

ODOARD.

Monſeigneur, je penſe que dans tous les cas, il eſt contre le reſpect, de tenter d'approcher de ſon Prince malgré lui. Il ſait mander ceux qu'il connoît, & dont il veut ſe ſervir. Pardonnez, ſi dans cette circonſtance moi-même, je...

LE PRINCE.

Combien il en eſt à qui je ſouhaiterois cette noble modeſtie !.... Mais venons à ce qui vous

regarde. Vous desirez sans doute de voir votre fille. L'éloignement subit d'une mere si tendre l'a jetté dans un nouveau trouble... Mais aussi pourquoi l'éloigner d'elle? J'attendois que l'aimable Emilie fut entiérement remise, pour les ramener toutes deux en triomphe à Guastalla. Vous avez diminué mon triomphe de moitié; mais vous ne m'en priverez pas entiérement.

ODOARD.

C'est trop de graces !... Mais permettez, mon Prince, que j'épargne à ma malheureuse fille toutes les peines que lui préparent à la ville ses amis & ses ennemis, leur joie & leur compassion.

LE PRINCE.

Il y auroit de la cruauté à la priver des consolations de l'amitié. Pour les traits de l'inimitié & de l'envie, elle sera hors d'atteinte; mon cher Galotti, reposez-vous-en sur moi.

ODOARD.

Mon Prince, la tendresse paternelle n'aime pas à voir partager ses soins... Je crois savoir ce qui peut convenir à ma fille dans sa situation présente... L'éloignement du monde;... un couvent,... le plutôt qu'il sera possible.

LE PRINCE.

Un couvent?

ODOARD.

En attendant, elle pleurera ſous les yeux de ſon pere.

LE PRINCE.

Quoi? vous voulez que tant de beauté ſe flétriſſe au fond d'un cloître?... Pour une premiere eſpérance évanouie doit-on être irréconciliable avec le monde?.. Cependant; perſonne ne peut s'oppoſer aux volontés d'un pere. Galotti, vous conduirez votre fille, où vous voudrez.

ODOARD *à Marinelli.*

Eh! bien, Monſieur?

MARINELLI.

Quoi, vous me provoquez!...

ODOARD.

Point du tout.

LE PRINCE.

Qu'y a-t-il entre vous?

ODOARD.

Rien, Monſeigneur, rien... Nous examinons ſeulement, lequel de nous deux a le plus approché de votre idée.

LE PRINCE.

Comment?... Parlez, Marinelli.

MARINELLI.

C'eſt avec peine que j'oſe mettre quelque obſtacle

aux bontés de mon Prince. Cependant, ſi l'amitié m'ordonne de le faire juger avant tout....

LE PRINCE.

Quelle amitié?...

MARINELLI.

Vous ſavez, Monſeigneur, combien j'aimois le Comte Appiani; & par quels étroits liens nos cœurs paroiſſoient unis...

ODOARD.

Vous ſavez cela, mon Prince? Vous êtes donc ſur ma parole, le ſeul qui le ſachiez.

MARINELLI.

Nommé ſon vengeur, par lui-même en mourant...

ODOARD.

Vous?

MARINELLI.

Interrogez votre épouſe. Marinelli, le nom de Marinelli étoit la derniere parole du Comte mourant : & prononcé avec un ton! avec un ton!... Que ce ton terrible jette à jamais la terreur dans mon ame, ſi je ne fais tous mes efforts, pour que les aſſaſſins ſoient découverts & punis!

LE PRINCE.

Comptez ſur les ſecours les plus efficaces de ma part....

ODOARD.

Et ſur les ſouhaits les plus ardens de la mienne!.. Mais où en voulez-vous venir?

LE PRINCE.

C'eſt moi qui vous le demande, Marinelli.

MARINELLI.

On ſoupçonne, que ce n'étoit point des voleurs qui ont attaqué le Comte.

ODOARD *avec ironie.*

Non? En vérité?

MARINELLI.

Que c'eſt un rival qui l'a fait aſſaſſiner.

ODOARD *amérement.*

Ah! un rival?

MARINELLI.

Préciſément.

ODOARD.

Eh bien,... que Dieu le juge ce vil aſſaſſin!

MARINELLI.

Oui, un rival, & un rival favoriſé...

ODOARD.

Quoi? un rival favoriſé?... Que dites-vous?

MARINELLI.

Ce que dit le bruit publique.

ODOARD.

Un rival favoriſé? favoriſé par ma fille?

MARINELLI.

Assurément cela n'est point, & ne peut être. Je le soutiendrois contre vous-même... Mais le préjugé le mieux fondé en sa faveur, n'est rien dans la balance de la justice,... on ne pourra pas se défendre d'interroger la belle infortunée.

LE PRINCE.

Cela est vrai, j'en conviens.

MARINELLI.

Et dans quel autre lieu cela pourroit-il se faire, si ce n'est à Guastalla?

LE PRINCE.

Vous avez raison, Marinelli... Mon cher Galotti, cela change les choses, vous le voyez vous-même...

ODOARD.

Oui, je vois.... Je vois ce que vois,... Ciel! ciel!

LE PRINCE.

Qu'y a-t-il? que dites-vous?

ODOARD.

Je me reprochois de n'avoir pas prévu ce que je vois. Et c'est ce qui me fâche: voilà tout... Eh! bien, oui; elle retournera à Guastalla. Je la ramenerai chez sa mere: & jusqu'à ce que les infor-

mations les plus rigoureuſes aient démontré ſon innocence ; je ne ſortirai pas moi-même de Guaſtalla. Car qui ſait, ... (*avec un rire amere*) qui ſait ſi l'on ne jugera pas néceſſaire, de m'interroger auſſi.

MARINELLI.

C'eſt très-poſſible! Dans de pareils cas la juſtice aime mieux faire trop, que trop peu... C'eſt ce qui me fait même craindre....

LE PRINCE.

Quoi? que craignez-vous?

MARINELLI.

Qu'on ne permettra pas que la mere & la fille ſe parlent.

ODOARD.

Qu'elles ſe parlent?

MARINELLI.

On ſera obligé de les ſéparer.

ODOARD.

De ſéparer la mere & la fille?

MARINELLI.

La mere, la fille & le pere. La forme d'un interrogatoire exige abſolument cette précaution. Et je ſuis fâché, Monſeigneur, d'être obligé d'inſiſter, pour qu'au moins Emilie ſoit gardée en lieu ſûr.

ODOARD.

En lieu sûr?... Prince! Prince!... Mais oui; je l'approuve! C'est très-bien : en lieu sûr! N'est-il pas vrai, mon Prince?... O que la justice est ingénieuse!... (*Il met promptement sa main dans la poche où est le poignard.*

LE PRINCE *s'approchant de lui avec douceur.*

Tranquillisez-vous, mon cher Galotti...

ODOARD *à part, & en retirant sa main de la poche.*

C'est son Ange tutélaire, qui dans ce moment a parlé par sa bouche!

LE PRINCE.

Vous êtes dans l'erreur; vous ne le comprenez pas. Vous vous figurez peut-être qu'il s'agit de prison.

ODOARD.

Eh, laissez-moi dans cette idée : & je serai tranquille!

LE PRINCE.

Marinelli, qu'il ne soit pas question de prison! On peut très-bien ici accorder la sévérité des loix avec la considération que mérite une vertu irréprochable. S'il est nécessaire qu'Emilie soit mise en lieu sûr : je sais... celui qui est le plus convenable. La maison de mon Chancelier..... Point d'objection, Marinelli!... C'est là où je la menerai moi-même, je la confierai à la garde d'une

des Dames les plus reſpectables qui me répondra d'elle... Vous pouſſez les choſes trop loin, Marinelli, aſſurément trop loin, ſi vous prétendez davantage... Galotti, vous connoiſſez mon Chancelier Grimaldi & ſon épouſe?

ODOARD.

Comment ne les connoîtrois-je pas? Je connois même auſſi les aimables filles de ces dignes époux. Eſt-il quelqu'un qui ne les connoiſſe? (*A Marinelli.*) Mais, non, Monſieur, ne conſentez point à cet arrangement. S'il faut qu'Emilie ſoit gardée : il faut la jetter au fond d'un cachot. Inſiſtez là-deſſus; je vous en prie.... Inſenſé que je ſuis avec ma priere!... Elle avoit aſſurément raiſon la bonne Sybille de Comteſſe : Qui dans de certains cas ne perd point l'eſprit, n'en a point à perdre!

LE PRINCE.

Je ne vous entends pas.... Mon cher Galotti, que puis-je faire de plus?... Soyez tranquille, je vous en prie... Oui, oui, dans la maiſon de Grimaldi! c'eſt là où je veux qu'elle ſoit; c'eſt là où je la conduirai moi-même; & ſi on n'a pas pour elle tous les égards & le reſpect qui lui ſont dus, c'eſt à moi-même que l'on manquera. Soyez ſans inquiétude... Tout cela n'aura point de ſuites!.. Vous-même, Galotti, vous pouvez diſpoſer de vous. Vous nous ſuivrez à Guaſtalla; ou vous

retournerez à Sabionetta : comme vous voudrez. Il ſeroit ridicule de vous rien preſcrire... Adieu, mon cher Galotti !... Venez, Marinelli : il eſt tard.

ODOARD *qui juſqu'alors avoit été plongé dans ſes réflexions.*

Comment? je ne parlerai point à ma fille? Pas même ici ? Je conſens à tout; tous ces arrangemens ſont ſi merveilleux. La maiſon d'un Chancelier eſt ſans contredit l'aſyle de la vertu. O mon Prince, conduiſez-y ma fille; mais ne la mettez pas ailleurs... Je voudrois cependant lui parler auparavant. Elle ignore encore la mort du Comte. Elle ne pourra pas comprendre pourquoi on la ſépare de ſa famille. Pour ménager ſa ſenſibilité & la préparer à des coups ſi cruels:..... il faut que je lui parle, Monſeigneur, il faut que je lui parle abſolument.

LE PRINCE.

Cela étant, mon cher Galotti, ſuivez-moi.

ODOARD.

Ma fille peut bien venir au devant de ſon pere... Je veux lui parler ici, ſans témoin, notre entretien ſera court. Envoyez-la moi, Monſeigneur.

LE PRINCE.

Volontiers!... O Galotti, que ne voulez-vous être mon ami, mon guide, mon pere !

(*Le Prince & Marinelli ſortent.*)

SCENE VI.

ODOARD *les ſuit des yeux ; après une pauſe.*

POURQUOI pas?.. Avec plaiſir... Ha! ha! ha!... (*Il jette autour de lui des regards farouches.*) Qui rit?... Comment, je crois que c'eſt moi-même... Fort bien! Allons, courage. Le dénouement approche. N'importe quel!... Mais... (*Pauſe*) ſi ma fille s'entendoit avec lui? Si c'étoit une de ces trames que le crime combine tous les jours? Si elle n'étoit pas digne de ce que je vais faire pour elle?.... (*Pauſe.*) Faire pour elle? Que veux-je donc faire?... Ai-je bien le courage de me l'avouer?... J'ai là une idée : une idée, c'eſt tout au plus, ſi on peut la concevoir!... O comble d'horreur! partons, éloignons-nous! je ne veux pas l'attendre. Non!... (*Il leve les mains au ciel.*) Que celui qui a permis que l'innocence tombât dans cet abyme, l'en retire. Qu'a-t-il beſoin de ma main? Eloignons-nous! (*Comme il veut ſortir, il apperçoit Emilie.*) Il eſt trop tard! Ah! le ciel veut ma main; il la veut!

SCENE VII.

SCENE VII.

ODOARD, EMILIE.

EMILIE.

COMMENT? vous, ici, mon pere?... ſeul?... Je ne vois point ma mere,... ni le Comte!... Et vous paroiſſez ſi inquiet, mon pere?

ODOARD.

Et toi ſi tranquille, ma fille?

EMILIE.

Pourquoi ne le ſerois-je pas, mon pere? Ou tout eſt perdu: ou rien ne l'eſt encore. Avoir des motifs pour être tranquille, ou ſe voir forcée de l'être, cela ne revient-il pas au même?

ODOARD.

Mais que crois-tu dans ce moment?

EMILIE.

Que tout eſt perdu, mon pere; & que nous ſerons forcés d'être tranquilles.

ODOARD.

Tu ſerois donc tranquille, parce que tu es forcée de l'être? Qui es-tu? une femme? Ma

fille? L'homme & le pere auront donc à rougir devant toi?.... Mais voyons : qu'entends-tu par tout eſt perdu?... que le Comte eſt mort?

EMILIE.

Oui! & pour quelle cauſe il eſt mort!... Ah! mon pere! elle eſt donc vraie cette hiſtoire terrible que j'ai lue dans les yeux égarés de ma mere en pleurs? Où eſt-elle ma mere? qu'eſt-elle devenue?

ODOARD.

Elle eſt partie, elle nous précede;... ſi nous pouvons la ſuivre.

EMILIE.

Le plutôt ſera le mieux. Car ſi le Comte eſt mort; ſi telle eſt la cauſe de ſa mort,... qu'attendons-nous ici? Fuyons, mon pere.

ODOARD.

Fuir?... ah! ſi nous le pouvions?... Mais tu es, tu reſtes dans les mains de ton raviſſeur.

EMILIE.

Je reſte dans ſes mains?

ODOARD.

Et ſeule; ſans ta mere; ſans moi.

EMILIE.

Moi, je reſterois ſeule dans ſes mains?... Non, jamais, mon pere, ou vous ne l'êtes... Moi, je

resterois seule dans ses mains?... Il suffit, laissez faire votre fille, mon pere.... Je verrai qui pourra me retenir,... qui pourra me faire violence,... quel est l'homme qui en seroit capable!

ODOARD.

Je te croyois tranquille.

EMILIE.

Je le suis, mon pere. Mais qu'appellez-vous être tranquille? Rester dans l'inaction? souffrir ce que l'on ne doit pas?

ODOARD.

Ah! puisque tu penses ainsi!... Viens, ma fille, que je t'embrasse!... Je l'ai toujours dit : la nature vouloit faire son chef-d'œuvre de la femme, mais elle s'est trompée dans le choix de la matiere; elle l'a prise trop délicate. Du reste vous êtes en tout supérieures à nous.... Ah, si c'est là ta tranquillité, elle me rend la mienne! Embrasse-moi, ma fille!... Ecoute : sous prétexte qu'il faut que tu sois interrogée sur ses faits.... O l'invention infernale!... il veut t'arracher de nos bras, & t'emmener chez Grimaldi.

EMILIE.

M'arracher de vos bras? m'emmener?... Il veut m'arracher de vos bras; il le veut!... Comme si vous & moi, mon pere, nous n'avions pas aussi notre volonté!

ODOARD.

Auſſi la fureur m'a-t-elle tranſporté au point que déja (*il tire le poignard*) je ſaiſiſſois ce poignard, pour percer le cœur à l'un des deux,... ou à tous deux!

EMILIE.

Que le ciel vous en préſerve, mon pere!... Cette vie eſt le ſeul bien des ſcélérats.... C'eſt à moi, mon pere, qu'il faut donner ce poignard, à moi...

ODOARD.

Ma fille, ce n'eſt point une épingle à cheveux.

EMILIE.

Eh! bien, une épingle à cheveux me ſervira de poignard!

ODOARD.

Quoi? tu en viendrois à cette extrêmité? Non; non! Réfléchis, ma fille... Tu n'as auſſi qu'une vie à perdre.

EMILIE.

Et qu'une innocence!

ODOARD.

Contre laquelle la violence ne peut rien...

EMILIE.

Mais peut-être la ſéduction!... La violence, qui n'eſt en état de la braver? Ce que l'on nomme violence, n'eſt rien: la ſéduction, voilà la véri-

table violence... Je ſuis jeune, mon pere; le ſang qui coule dans mes veines eſt auſſi bouillant que celui d'un autre. La ſenſibilité de mon cœur pourroit... Mon pere, je ne vous réponds de rien. Je connois la maiſon de Grimaldi. C'eſt le ſéjour des plaiſirs. Dans l'eſpace d'une heure que j'y ai reſté ſous les yeux de ma mere;... il s'eſt élevé dans mes ſens une agitation que n'ont pu calmer pendant pluſieurs ſemaines les exercices les plus ſéveres de la religion! De la religion! & de quelle religion?.. Pour éviter de moindres occaſions de ſuccomber, mille ſe ſont précipitées dans les flots, & ſont des ſaintes!.... Donnez, mon pere, donnez-moi ce poignard.

ODOARD.

Si tu ſavois ce que c'eſt que ce poignard!...

EMILIE.

Et quand je ne le ſaurois pas! Un ami inconnu, eſt toujours un ami... Mon pere; donnez-le moi.

ODOARD.

Si je te le donnois. (*Il lui donne.*) Prends!

EMILIE.

Tenez! (*Elle veut ſe percer, mais Odoard lui arrache le poignard des mains.*)

ODOARD.

Vois quelle fureur aveugle!... Non, il n'eſt point fait pour ta main.

EMILIE.

Il eſt vrai, c'eſt une épingle à cheveux qui doit me ſervir. (*En cherchant une épingle, elle met la main ſur la roſe.*) Quoi, tu es encore là?... Tu ne dois pas orner la tête d'une victime de la ſéduction,... comme mon pere veut que je la devienne!...

ODOARD.

O ma fille!...

EMILIE.

O, mon pere, ſi je liſois dans votre penſée! Mais, non, je me trompe. Pourquoi tarderiez-vous? (*Amérement, tandis qu'elle déchire la roſe.*) Autrefois il ſe trouva un pere qui, pour ſauver l'honneur de ſa fille, lui donna une ſeconde fois la vie. Mais toutes ces actions ſont anciennes! Il n'y a plus aujourd'hui de ces peres!

ODOARD *la poignardant.*

Oui, ma fille, il y en a!... Dieu, qu'ai-je fait! (*Il la ſoutient dans ſes bras.*)

EMILIE.

Vous avez cueilli une roſe avant qu'un ſouffle cruel en fit tomber les feuilles... Laiſſez-moi la baiſer, cette main paternelle.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE PRINCE, MARINELLI.

LE PRINCE *en entrant.*

QU'EST-CE?... Émilie ſe trouveroit-elle mal?

ODOARD.

Elle ſe trouve très-bien!

LE PRINCE *s'approchant.*

Ciel, que vois-je?... O comble d'horreur!

MARINELLI.

Je ſuis perdu!

LE PRINCE.

Qu'avez-vous fait? Pere cruel!

ODOARD.

J'ai cueilli une roſe avant qu'un ſouffle cruel en fit tomber les feuilles... N'eſt-ce pas ma fille?

EMILIE.

Ce n'eſt pas vous, mon pere... C'eſt moi,... c'eſt moi-même.

ODOARD.

Non, ma fille, ce n'eſt pas toi;... non!... Ne quitte point la vie avec un menſonge. C'eſt moi, c'eſt ton pere, ton malheureux pere.

EMILIE.

Ah!... mon pere...

(*Elle expire, & il la poſe doucement à terre.*)

ODOARD.

Te voilà délivrée à jamais!... Eh, bien, mon Prince! vous plaît-elle encore? Noyée dans ſon ſang qui crie vengeance contre vous, parle-t-elle encore à vos deſirs?... (*Pauſe.*) Mais vous attendez comment tout cela doit finir? Vous attendez peut-être que je tourne le poignard contre moi, pour terminer cette action comme une froide tragédie?... Vous vous trompez. Le voilà! (*Il jette le poignard aux pieds du Prince.*) Le voilà le témoin ſanglant de mon crime! Je cours moi-même au devant des fers. J'y cours, & je vous attends comme mon Juge... Et enſuite... je vous attends vous-même devant le Juge de l'univers!

(*Il ſort.*)

LE PRINCE *à Marinelli.*

(*Après un moment de ſilence, pendant lequel il contemple le corps avec horreur & déſeſpoir.*)

Va! releve ce poignard... Eh! bien, tu héſites?... Miſérable! (*Il lui arrache le poignard des mains.*) Mais, non, ton ſang ne ſe mêlera pas avec le ſien... Fuis loin de mes yeux! Va te cacher à jamais!... Fuis, te dis-je... Dieu! Dieu! Il ne ſuffit donc pas, pour le malheur des autres, que les Princes ne ſoient que des hommes : faut-il encore que de pareils monſtres les trompent ſous le maſque de l'amitié?

FIN.

CLAVIJO,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

DE M. GOETHE,

Composée en 1774.

NOTICE HISTORIQUE

Sur les Ouvrages de M. GOETHE.

JEAN WOLFGANG GOETHE, Docteur en Droit & Conſeiller privé du Duc de Saxe-Weymar, eſt né à Francfort ſur le Mein, le 28 Août 1749. Son premier Ouvrage, qui parut en 1767, eſt une *Parodie de Medon, Drame de M. Claudius.* En 1768, il donna un *Recueil de Chanſons; muſique de Breitkopf;* en 1772, une petite brochure qui traite *de l'Architecture Allemande;* & en 1773, *la Lettre du Curé de *** au nouveau Curé de **.* Dans la même année parut ſon *Drame hiſtorique*, intitulé *Goetz de Berlichingen*, ouvrage qui a mérité *à M. Goethe* la grande réputation dont il jouit à préſent. Il fut l'Editeur d'un Livre qui a pour titre, *De la Maniere d'écrire & de l'Architecture des Allemands*, & il donna les *deux Queſtions évangéliques d'un Curé de campagne.* En 1774, une Introduction *aux nouvelles Révélations de Dieu;* une piece ſatyrique, intitulée : *Dieux, Héros & Wieland; la Tragédie de Clavijo, les Paſſions (Souffrances) du jeune Werther;* & une Piece bouffonne & ſatyrique, intitulée : *Les Marionettes morales & politiques.* Il fut un des Coopérateurs des *Comédies à l'imitation de Plaute*, publiées dans la même année. En 1775, il parut une *ſeconde Edition des Paſſions du jeune Werther;* il donna *Erwin & Elmire, Comédie mêlée d'Ariettes*, & une Collection de *ſes œuvres en deux volumes.* En 1776, *Stella, Drame en cinq Actes; Claudine de Villa Bella, Drame mêlé d'Ariettes*, & un *Supplément à la Traduction Allemande de l'Ouvrage de M. Mercier ſur le Théatre. La ſeconde Edition de ſes Œuvres en trois volumes* fut imprimée à Berlin en 1777; & en 1779, il en parut une *troiſieme Edition en quatre volumes.* Pluſieurs de ces Drames, repréſentés à Weimar ſur le Théatre de Société, tels que *le Docteur Fauſt; Jules-Céſar; la Prairie; Lilla; les Complices; Jerley & Bterley; Iphigénie en Tauride, Tragédie en cinq Actes*, & quelqu'autres, ne ſont point encore imprimés.

PRÉFACE.

Le ſujet de cette Tragédie eſt tiré des Mémoires de M. Caron de Beaumarchais. A quelques changemens près, & ſi l'on en excepte le caractere de Carlos, le Lovelace des Eſpagnols, qui eſt entiérement de ſon invention, l'Auteur Allemand a fidélement ſuivi les Mémoires. Le lieu de la ſçene, l'action qui s'y paſſe, les perſonnages & leurs caracteres ſont abſolument les mêmes; mais le dénouement de l'intrigue eſt bien différent.

Clavijo, dans les Mémoires de M. de Beaumarchais, après avoir obtenu de Dona Maria, le pardon de tous ſes crimes, ſigne & lui apporte à ſigner *un genou en terre* (en préſence des perſonnes les plus reſpectables) une promeſſe mutuelle de s'aimer toujours, & de s'unir par un heureux mariage. Cependant il les conduit tous de promeſſes en promeſſes, & il intrigue ſourdement à la Cour. M. de Beauchais apprend tout-à-coup de M. l'Ambaſſadeur de France que Clavijo vient d'obtenir un ordre pour le faire tranſporter ſur les côtes d'Afrique, dans une priſon perpétuelle. Il vole chez ſon Excellence. Il ſe préſente chez M. Whall; le traître eſt démaſqué, & le reſpectable Miniſtre vient demander pardon à ſon Roi de lui avoir donné ce Clavijo. M. de Beaumarchais eſt admis aux pieds du trône, & le Roi, après avoir écouté ſes plaintes, ordonne à ſon Miniſtre d'ôter à Clavijo la garde de ſes Archives, & de le chaſſer de ſes Bureaux.

Au ſecond Acte, dans lequel ſe trouve l'entrevue de M. de Beaumarchais & de Clavijo, M. Goethe n'ayant fait que traduire le Fragment que le premier nous a donné de ſon voyage d'Eſpagne, nous avons rétabli les paroles françoiſes. Nous les avons marquées toutes en marge par des guillemets.

PERSONNAGES.

CLAVIJO, Garde des Archives du Roi.

CARLOS, ami de Clavijo.

DE RONAC.

MARIE DE RONAC.

SOPHIE ILBERTO, ſa ſœur.

ILBERTO, Epoux de Sophie.

BUENKO.

SAINT-GEORGE.

L'Action ſe paſſe à Madrid.

CLAVIJO,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théatre représente le Cabinet de Clavijo.

CLAVIJO, CARLOS.

CLAVIJO *ſe levant de ſon ſecrétaire.*

CETTE feuille fera un bon effet ; elle doit tourner la tête à toutes les femmes. Dis-moi, Carlos, ne crois-tu pas que mon Journal eſt un des premiers de l'Europe ?

CARLOS.

Les Eſpagnols au moins n'ont pas un Auteur moderne, qui réuniſſe à un ſtyle élégant & facile,

des idées auſſi fortes & une imagination auſſi brillante.

CLAVIJO.

Ne crains rien! Je parviendrai à changer ce peuple; & je ſerai chez lui le créateur & l'arbitre du bon goût. On peut tout obtenir des hommes; ma réputation eſt bien établie ; avec beaucoup de gloire j'ai acquis la confiance du public; & ſoit dit entre nous, j'étends de jour en jour le cercle de mes connoiſſances, je ſens plus fortement, mon ſtyle ſe forme, & j'écris avec plus d'énergie.

CARLOS.

Cela eſt vrai ! Mais franchement, je t'avoue que je préfere les ouvrages que tu as écrits aux genoux de Marie, dans le temps où cette fille aimable & enjouée pouvoit encore t'inſpirer. Je ne ſais,... mais on y trouvoit quelque choſe de plus doux, de plus piquant, de plus frais....

CLAVIJO.

Ah, Carlos! c'étoit-là le temps heureux. Je conviens avec toi que j'écrivois alors avec un cœur plus gai; & même il eſt vrai que Marie eut beaucoup de part à cet accueil flatteur que le public fit à mon début. Mais à force de les voir tous les jours, à la fin on s'ennuie de la ſociété des femmes... Lorſque je me propoſois de ne plus retourner chez elle, toi-même Carlos, n'étois-tu pas le premier à approuver mon deſſein?

CARLOS.

Tu aurois fini par perdre toute ta gaieté. Elles ſont trop uniformes, ces femmes ! Mais à préſent, ce me ſemble, il ſeroit aſſez à propos de nouer quelque nouvelle intrigue; car de n'en avoir aucune...

CLAVIJO.

Je ne veux point d'autres intrigues que celles de la Cour. Elles m'occupent tout entier ! & pour un étranger qui arrive à Madrid ſans état, ſans nom, ſans fortune, ne me ſuis-je pas aſſez avancé? Se faire remarquer ici au milieu d'une Cour auſſi nombreuſe, où il en coûte pour faire parler de ſoi ! Avec quelle douce ſatisfaction je jette quelquefois un regard ſur tout le chemin que j'ai fait. Aimé des Grands, des premiers du Royaume; mes connoiſſances me font eſtimer, ma place me fait reſpecter ! le Roi me confie la garde d'une de ſes Archives ! Carlos ! tout cela m'encourage; je ne ſuis rien ſi j'en reſte là ! Toujours monter plus haut ! plus haut ! & cela ne ſe fait pas ſans peine ni ſans intrigue ! on a beſoin de toute ſa tête & les femmes, les femmes ! on perd trop de temps avec elles.

CARLOS.

C'eſt bien ta faute, ſi elles t'en font perdre. Moi, je ne ſaurois vivre ſans la ſociété des fem-

mes, & jamais elles ne m'empêchent de travailler. Mais auſſi je ne vais pas leur conter tant de fadeurs; je ne m'amuſe pas des ſemaines entieres à leur rendre des adorations. D'ailleurs je n'aime pas beaucoup toutes ces femmes à grands ſentimens. On leur a bientôt dit ce qu'on veut leur dire, on joue pendant quelque temps le Sigisbée : à peine vous connoiſſent-elles que les idées d'épouſer leur viennent; elles vous font des propoſitions... que je crains comme la peſte !... Mais te voilà rêveur, Clavijo !

CLAVIJO.

Non, je ne puis oublier combien je ſuis parjure. Marie ! Quoi j'ai trahi des ſermens ſi ſolemnels! ſi ſacrés !

CARLOS.

Tu es admirable en vérité ! mais il me ſemble qu'on ne vit qu'une fois dans ce monde, qu'il n'y a qu'un temps où l'on ſoit dans toute ſa vigueur ; & celui qui ne ſait point en uſer, & qui ne profite pas des circonſtances heureuſes, qui ne ſe préſentent qu'une fois, eſt un inſenſé. Se marier ! ſe marier dans un âge où l'on commence à peine à vivre ; ſe réſigner ſans retour à l'ennui d'une vie domeſtique, lorſqu'on n'eſt encore qu'à la moitié de ſa courſe ; que l'on n'a fait encore que la moitié de ſes conquêtes!.... Tu l'aimois, ſoit, c'étoit très-naturel ; mais d'aller lui promettre de...

de... l'épouſer; c'étoit la plus haute folie; ſais-tu qu'il auroit fallu t'envoyer aux petites maiſons, ſi tu lui avois tenu parole!...

CLAVIJO.

Que l'homme eſt un être biſarre! encore ſi j'avois obtenu quelques faveurs! Non, Marie eſt ſage & vertueuſe: ſon cœur aimant & ſenſible eſt pur comme un rayon du ſoleil, je l'aimois de l'amour le plus honnête, le plus tendre; quand j'étois à ſes genoux, je lui jurois, oui, Carlos, je me jurois à moi-même de ne changer jamais, & d'être ſon époux auſſi-tôt que je pourrois obtenir une charge, un emploi, un état, & à préſent....

CARLOS.

Bon! Lorſque tu ſeras un homme, que tu auras atteint le but que tu te propoſes, c'eſt alors qu'il ſera temps de chercher à t'allier par un heureux mariage à une famille riche & conſidérée, pour couronner ta fortune & pour l'affermir.

CLAVIJO.

Elle eſt effacée! entiérement effacée de mon cœur! Ce n'eſt que ſon infortune qui quelquefois la rappelle à ma mémoire. Que l'homme eſt inconſtant! Changer ainſi! eſt-il poſſible!

CARLOS.

Et tout ne change-t-il pas dans le monde? Pourquoi le cœur de l'homme ne changeroit-il pas? Sois tranquille, elle n'eſt pas la premiere fille abandonnée, ni la premiere qui s'en ſoit conſolée. Ecoute, j'aurois un aſſez bon conſeil à te donner; là vis-à-vis... Cette jeune veuve....

CLAVIJO.

Tu ſais le cas que je fais de propoſitions de cette eſpece; un roman qui n'eſt pas intrigué par le hazard, n'eſt point du tout capable de m'intéreſſer.

CARLOS.

O la grande délicateſſe!

CLAVIJO.

Ne t'inquietes pas? Songe plutôt que nous devons tout employer pour nous rendre néceſſaires auprès du nouveau Miniſtre. Il eſt fâcheux que ce Whall, le Gouverneur des Indes, ait demandé ſa démiſſion. Au reſte cela ne m'effraie pas, il aura toujours du crédit. Il eſt l'intime ami de Grimaldi, & nous autres, nous ſavons parler & faire notre cour.

CARLOS.

Et de plus penſer & agir à notre volonté.

CLAVIJO.

C'eſt bien là ce qu'il faut dans le monde. (*Il ſonne ; un domeſtique entre*). Portez cette feuille chez l'Imprimeur.

CARLOS.

Te verra-t-on ce ſoir ?

CLAVIJO.

Je n'en crois rien. Cependant ſi tu veux paſſer chez moi.....

CARLOS.

Je deſirerois me trouver ce ſoir dans quelque partie de plaiſir pour m'égayer un peu. Toute cette après-dînée je ſerai encore occupé à écrire. Cela ne finit point.

CLAVIJO.

Que veux-tu ? Si nous ne travaillions pas pour tant de monde, nous ne laiſſerions pas tant de monde derriere nous. (*Ils ſortent*).

Appartement dans la Maiſon de Guilbert.

SOPHIE ILBERTO, MARIÉ DE RONAC, Don BUENKO.

BUENKO.

Vous avez mal paſſé la nuit ?

SOPHIE.

Je le lui avois bien prédit hier au ſoir. Elle étoit d'une gaieté ſi folle ; elle a tant parlé juſqu'à onze heures qu'elle s'eſt échauffée ; elle n'a pu dormir, & aujourd'hui ſa reſpiration eſt gênée, elle ſouffre, & pendant toute la matinée elle n'a fait que pleurer.

MARIE.

Mon frere ne vient point ; il y a deux jours qu'il devroit être arrivé.

SOPHIE.

Un peu de patience, ma chere amie, il viendra, il viendra très-certainement.

MARIE *ſe levant.*

Que je deſire de le voir ce frere, mon juge, mon ſauveur ! Je me ſouviens à peine de l'avoir connu.

SOPHIE.

Je me le rappelle très-bien. Lorſque mon pere nous fit partir pour l'Eſpagne, il avoit alors treize ans ; c'étoit un brave jeune homme, plein de feu, ouvert & franc.

MARIE *avec attendriſſement.*

Et qui a une belle ame ! Vous avez lu ce qu'il m'écrivit, lorſqu'il apprit mon infortune.

Chaque mot de ſa lettre eſt gravé dans mon cœur : Si tu es coupable, me dit-il, n'eſpere point de pardon ; pour combler ton malheur, n'attends que le mépris d'un frere & la malédiction paternelle. Si tu es innocente ! La vengeance, la vengeance la plus terrible tombera ſur le traître ! Je frémis. Dieux ! . . . il va venir... Je tremble... & ce n'eſt pas pour moi que je tremble : Dieu connoît mon innocence ! . . . Mes amis, il faut que vous... Non, je ne vous demande plus rien, je ne ſais pas moi-même ce que je veux ! O Clavijo !

SOPHIE.

Ma chere amie ! Ma ſœur, tu ne m'aimes donc plus ? tu veux donc me faire mourir de chagrin ?

MARIE *avec un calme affecté.*

Non, ma ſœur, je ſerai plus tranquille... Je ne veux plus verſer de larmes ! auſſi me ſemble-t-il que je n'ai plus de larmes à répandre... Eh pourquoi donc pleurer ? Que je ſuis fâchée de vous rendre la vie ſi triſte & ſi ennuyeuſe ; car enfin voyons, qu'ai-je à me plaindre ? Où ſont les maux que j'ai ſoufferts ? J'ai toujours été très-heureuſe tant que notre ancien ami a vécu ; & Clavijo, combien j'avois de plaiſir à l'entendre ?... Que j'aimois à le croire, lorſqu'il juroit de m'aimer toujours ! Et maintenant... Eh bien, il m'abandonne. Je ne lui ſuis plus rien. Qu'importe que je ſois délaiſſée ?

Qu'importe que le cœur d'une jeune fille ſoit déchiré ; qu'elle finiſſe ſa malheureuſe jeuneſſe par une mort lente & cruelle....

BUENKO.

Mademoiſelle ! je vous conjure....

MARIE.

Que je voudrois bien ſavoir ſi quelquefois il s'occupe encore de Marie ! Je lui pardonne de ne plus m'aimer, hélas ! pourquoi ne ſuis-je plus aimable ? Mais au moins il pourroit me plaindre ! il pourroit plaindre une fille infortunée à laquelle il s'eſt rendu ſi néceſſaire ; que ſans lui, déſormais, elle ne peut plus traîner qu'une vie triſte & languiſſante.... Me plaindre ! lui ! je ne veux pas de la pitié de cet homme-là.

SOPHIE.

Si je pouvois venir à bout de te le faire mépriſer, l'infâme ! l'indigne objet de ta haine.

MARIE.

Non, ma ſœur, il ne mérite pas le nom d'infâme ; & faut-il donc que je mépriſe celui que je hais ! que je hais ! oui, quelquefois je ſens que je le puis haïr, quand l'eſprit eſpagnol s'empare de moi. Derniérement encore, quand nous le rencontrâmes, ſa vue m'inſpira le plus ardent amour : mais de retour enſuite à la maiſon, quand je me rappellai toute ſa conduite ; quand je me rappellai comme en ſe promenant avec une femme pompeu-

ſement parée, il ne jettoit ſur moi qu'un regard froid & tranquille; c'eſt alors que je devins Eſpagnole, que je me traveſtis, que je me ſaiſis d'un poignard, que je préparai le poiſon. Cela vous étonne, Buenko; tout cela ne s'eſt fait que dans mon imagination.

SOPHIE.

Jeune inſenſée!

MARIE.

L'amour outragé, la vengeance égarent mes eſprits indignés. Déſeſpérée, je le vois ſoupirer aux pieds de ſa nouvelle amante; je le vois s'empreſſer à la ſéduire par cet air ſi aimable, ſi gracieux, par cette douceur perſuaſive qui m'a perdue..... Dans ma fureur jalouſe je leve la main pour percer le cœur du traître! Je balance.... Ah, Buenko!... & déja je ne ſuis plus qu'une Françoiſe douce & généreuſe qui ne connoît ni poiſons ni poignards pour ſe venger! Que nous ſommes à plaindre! En France, nous n'avons que des chanſons pour entretenir nos amans, & que des coups d'éventail pour les punir, & quand ils ſont infideles... Dis-moi, ma ſœur, que fait on en France, quand ſes amans ſont infideles?

SOPHIE.

On les maudit.

MARIE.

Et?...

SOPHIE.

On les laiſſe.

MARIE.

On les laiſſe? Hé bien! & pourquoi ne laiſſerois-je pas auſſi Clavijo? Puiſque cette mode regne en France, pourquoi ne regneroit-elle pas auſſi en Eſpagne? Parce qu'elle habite l'Eſpagne, eſt-ce qu'une Françoiſe en ſeroit moins Françoiſe? L'infidele! laiſſons-le, oublions-le pour jamais; voilà, ce me ſemble, comme l'on fait chez nous.

BUENKO.

Ce n'eſt pas à un attachement d'un jour, ni à des amours romaneſques qu'il a manqué; il a violé la promeſſe la plus ſacrée, le traître! Mademoiſelle, vous êtes offenſée, cruellement offenſée; malheureuſement ici je ne ſuis rien: ſans fortune, ſans protection... Ah! ſi je pouvois!.... Que peut eſpérer un ſimple Bourgeois de Madrid pour vous faire obtenir juſtice; & vous venger de ce vil courtiſan!

MARIE.

Quand il n'étoit que Clavijo; qu'il n'étoit point encore nommé Garde des Archives de ſon Roi; lorſqu'il n'étoit que cet étranger nouvellement arrivé & reçu chez nous, qu'il étoit aima-

ble ! qu'il étoit bon ! Toute ſon ambition, tous ſes deſirs ne paroiſſoient naître que de ſon amour ! C'étoit pour me l'offrir qu'il prétendoit à la gloire, qu'il deſiroit un nom, un état, de la fortune.... Il a tout obtenu,... & moi !...

ILBERTO *entre.*

ILBERTO, *bas à ſa femme.*

Voilà notre frere !

MARIE.

Mon frere !..... (*Elle tombe ſur un fauteuil, prête à s'évanouir.*) Où eſt-il ? où eſt mon frere ! amenez-le moi ! Conduiſez-moi au devant de lui !

DE RONAC *entre.*

DE RONAC.

Ma ſœur. (*Il s'adreſſe d'abord à Sophie, mais il ſe retourne auſſi-tôt & ſe jette dans les bras de Marie.*) Cheres ſœurs ! mes amies !... O ma ſœur !

MARIE.

C'eſt donc toi ? Mon Dieu, que j'ai de graces à vous rendre ! Te voilà donc enfin arrivé !

DE. RONAC.

Laiſſe-moi reprendre un peu mes ſens !

cauſe. Monſieur, vous avez entrepris ce long voyage pour ſauver, pour venger votre ſœur. En ce moment, où nous devrions tous rougir devant vous, nous vous recevons, nous vous regardons comme un Ange que le ciel nous envoie.

DE RONAC.

J'eſpérois, Monſieur, trouver en Eſpagne des cœurs tels que le vôtre; & c'eſt ce qui m'a engagé à voler au ſecours de ma ſœur. On rencontre par-tout dans le monde des ames compatiſſantes qui s'intéreſſent aux malheureux; mais ſouvent, hélas! ceux qui ont la volonté de bien faire, n'en ont pas le pouvoir; il faut trouver une ame dans des circonſtances aſſez heureuſes, pour qu'elle puiſſe agir librement & exécuter avec fermeté. O mes amis, je ſuis pénétré de l'idée que par-tout, parmi les Princes & les Grands, il y a des ames ſenſibles & généreuſes. L'oreille des Rois n'eſt pas ſourde aux plaintes des malheureux, c'eſt la voix des malheureux qui n'eſt pas aſſez forte pour arriver à l'oreille des Rois.

SOPHIE.

Suis-moi, ma ſœur: viens un moment te repoſer. Elle eſt prête à s'évanouir. (*On l'emmene.*)

MARIE.

Mon frere!

DE RONAC.

Dieu veuille que tu ſois innocente, & le traître ſera frappé de la vengeance la plus cruelle.

(*Marie & Sophie ſortent.*)

Mon frere ! mes amis, que vos regards me raſſurent. Je lis ſon innocence dans ſa contenance abbattue, & dans ſes yeux humides de pleurs. Laiſſez-moi me remettre un peu; enſuite je vous demande le récit le plus fidele, le plus ſincere de ce qui s'eſt paſſé. Il déterminera ma conduite. La conviction d'une bonne cauſe affermira mon courage; & croyez-moi, ſi le bon droit eſt pour nous, nous trouverons juſtice.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théatre repréſente l'Appartement de Clavijo

CLAVIJO.

QUELS peuvent être ces François qui ſe ſont fait hier annoncer chez moi? Des François! Que j'aimois autrefois à recevoir des hommes de cette nation? Et pourquoi n'y trouvai-je donc plus aujourd'hui le même plaiſir? Il eſt bien ſingulier qu'un homme comme moi, qui ſe met au-deſſus de tout, puiſſe être interdit!... Se troubler pour une miſere? Eh, quoi! je devrois plus à Marie que je ne me devrois à moi-même! Et ſuis-je donc obligé de me rendre malheureux, parce qu'une jeune fille eſt amoureuſe de moi!

UN DOMESTIQUE *entre.*

LE DOMESTIQUE.

Les étrangers, Monſieur?

CLAVIJO.

Faites entrer.... As-tu dit à leur Domeſtique que je les attendois ce matin à déjeûner?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monſieur.

CLAVIJO.

Je reviens dans un moment. (*Il ſort.*)

DE RONAC, SAINT-GEORGE.

(*Le Domeſtique préſente des ſieges, & il ſort.*)

DE RONAC.

Ah,... que je me ſens à mon aiſe !.... Que je ſuis ſoulagé !..... Que je ſuis content d'être ici... Je le tiens le traître ! il ne m'échappera pas. Et vous, mon ami, ſoyez calme, tâchez au moins de le paroître en ſa préſence. Ma ſœur ! Elle eſt donc auſſi innocente que malheureuſe ! Jeune infortunée ! ſéche tes pleurs ! On la reconnoîtra ton innocence, & tu ſeras vengée. O toi, l'appui du foible qu'on opprime, Dieu du ciel, conſerve-moi toujours cette même force & cette tranquillité d'ame dont tu me fais jouir en ce moment ! Que malgré les cruels chagrins qui me dévorent, je puiſſe me conduire avec toute la modération, avec toute la ſageſſe que les circonſtances demandent.

SAINT-GEORGE.

Oui, Ronac, je l'exige de vous ; agiſſez avec toute la prudence & la réflexion dont vous êtes capable. Promettez encore une fois à votre ami que vous n'oublierez pas où vous êtes, &

ce que vous êtes ici; ici dans une Cour étrangere, où toute l'étendue de vos protections & les ſommes immenſes que vous apportez avec vous ne pourroient vous ſauver des intrigues & des complots de vos lâches ennemis.

DE RONAC.

Soyez tranquille; ayez ſoin ſeulement de bien jouer votre perſonnage, & il ne ſaura point auquel de nous deux il aura à faire. Je mettrai ma joie à déchirer ſon cœur.

CLAVIJO *entre.*

CLAVIJO.

Meſſieurs, je ſuis ravi de voir chez moi des hommes d'une nation que j'ai toujours eſtimée.

DE RONAC.

Nous ſouhaitons, Monſieur, de pouvoir mériter l'honneur que vous daignez faire à nos compatriotes.

SAINT-GEORGE.

Le deſir de vous connoître nous a fait oublier que nous pourrions vous déranger peut-être.

CLAVIJO.

Tant de modeſtie ne ſied point à des perſonnes qui ont une phyſionomie auſſi prévenante.

DE RONAC.

Il doit ſouvent arriver, Monſieur, que

des inconnus viennent vous importuner. Vos ouvrages vous ont acquis une auſſi grande réputation chez l'étranger, que les emplois honorables que votre ſouverain vous a confiés, vous diſtinguent à la Cour d'Eſpagne.

CLAVIJO.

Les faveurs du Roi ont récompenſé bien généreuſement de très-légers ſervices; & le Public a marqué la plus grande indulgence pour les foibles eſſais de ma plume. Je deſirerois ſeulement de pouvoir contribuer en quelque choſe à répandre dans ma patrie le bon goût & l'amour des lettres. Ce ſont elles qui nous lient avec les autres nations, qui réuniſſent les Savans les plus éloignés pour en former un peuple d'amis; & qui ſeules entretiennent la ſociété la plus douce & la plus agréable, même entre des perſonnes que les intérêts politiques ſéparent.

DE RONAC.

C'eſt un raviſſement pour moi d'entendre parler ainſi un homme qui jouit d'un auſſi grand crédit dans l'Etat & dans la République des Lettres; & je ne doute plus en ce moment, que vous n'appreniez avec le plus grand plaiſir ce que je vais vous communiquer. « Je ſuis chargé, Mon» ſieur, par une ſociété de Gens de Lettres, d'éta» blir dans toutes les villes où je paſſerai, une

» correſpondance

» correſpondance littéraire avec les hommes les » plus ſavans du pays. Comme aucun Eſpagnol » n'écrit mieux que l'Auteur des feuilles appel- » lées le *Penſador*, à qui j'ai l'honneur de parler, » & que ſon mérite littéraire a fait aſſez diſtin- » guer du Roi, pour qu'il lui confiât la garde » d'une de ſes Archives ; j'ai cru ne pouvoir » mieux ſervir mes amis qu'en les liant avec un » homme de votre mérite. »

CLAVIJO.

Vous ne pouviez, Meſſieurs, me faire une propoſition plus agréable, elle répond aux plus douces eſpérances dont mon cœur ſe nourriſſoit depuis long-temps, ſans oſer jamais ſe flatter de les voir réuſſir. Ce n'eſt pas que je prétende remplir les vues de vos amis ; je n'aurai jamais cette vanité. Comme j'ai le bonheur d'être en correſpondance avec tous les Gens de lettres & les plus fameux Artiſtes de l'Eſpagne, & que dans ce vaſte empire je ſuis inſtruit de tout ce que des hommes, ſouvent ignorés, y font pour les ſciences & les beaux-arts, je me regarde comme un folliculaire qui a le très-petit mérite d'annoncer les inventions d'autrui, & de les rendre utiles en les faiſant connoître ; mais aujourd'hui vous allez faire de moi un ſujet, aſſez heureux pour étendre la gloire de ſa patrie, en faiſant paſſer ſes productions chez l'Etranger ; & pour

l'enrichir par ſon commerce des tréſors de toutes les autres nations. Permettez-moi donc, Monſieur, de ne pas traiter comme étranger un homme qui avec autant de franchiſe, m'annonce une nouvelle auſſi flatteuſe. Permettez-moi de vous demander, quelles ſont les affaires qui vous ont fait entreprendre ce grand voyage. Ce n'eſt point une queſtion indiſcrete pour ſatisfaire ma curioſité. Non, Monſieur, ſoyez ſincérement perſuadé que je n'ai pas d'autre deſir que celui de vous être utile autant qu'il dépendra de moi ; enfin de vous ſervir ici de tout mon pouvoir. Je ne vous le cache pas ; vous êtes dans un pays où des étrangers rencontrent mille & mille obſtacles pour terminer leurs affaires, ſur-tout lorſqu'ils en ont à la Cour.

DE RONAC.

» J'accepte avec reconnoiſſance des offres auſſi » flatteuſes; & n'aurai point, Monſieur, de ſecrets » pour vous. Cet ami (en lui préſentant Saint- » George) n'eſt pas tout-à-fait étranger à ce que » je vais vous dire, & ne ſera pas de trop à notre » converſation.

(*Clavijo regarde Saint-George avec beaucoup de curioſité.*)

« Un Négociant François, chargé de famille & » d'une fortune aſſez bornée, avoit beaucoup de » correſpondans en Eſpagne. Un des plus riches,

» paſſant à Paris il y a neuf ou dix ans, lui fit » cette propoſition : Donnez-moi deux de vos » filles, que je les emmene à Madrid, elles » s'établiront chez moi; garçon âgé, ſans famille, » elles feront le bonheur de mes vieux jours, » & ſuccéderont au plus riche établiſſement de » l'Eſpagne.

» L'aînée déja mariée, & une de ſes ſœurs » lui furent confiées. En faveur de cet établiſſe- » ment, leur pere ſe chargea d'entretenir cette » nouvelle maiſon de Madrid de toutes les mar- » chandiſes de France qu'on lui demanderoit.

» Deux ans après le Correſpondant mourut, » & laiſſa les Françoiſes ſans aucun bienfait, dans » l'embarras de ſoutenir toutes ſeules une maiſon » de commerce. Malgré ce peu d'aiſance, une » bonne conduite & les graces de leur eſprit, » leur conſerverent une foule d'amis qui s'em- » preſſerent à augmenter leur crédit & leurs » affaires.

(*Clavijo redouble d'attention.*)

» A-peu-près dans ce même-temps, un jeune » homme, natif des Iſles Canaries, s'étoit fait » préſenter dans la maiſon.

(*La gaîté de Clavijo s'évanouit à ces mots qui le déſignent, il devient ſérieux, & finit par ne pouvoir plus cacher ſon embarras.*)

» Malgré ſon peu de fortune, les Dames lui

» voyant une grande ardeur pour l'étude de la » langue françoiſe & des ſciences, lui avoient » facilité les moyens d'y faire des progrès rapides.

» Plein du deſir de s'y faire connoître, il forme » enfin le projet de donner à la ville de Madrid » le plaiſir tout nouveau pour la Nation, de lire » une feuille périodique dans le genre du Spec- » tateur Anglois; il reçoit de ſes amies des en- » couragemens & des ſecours de toute nature. » On ne doute point qu'une pareille entrepriſe » n'ait le plus grand ſuccès : alors animé par » l'eſpérance de réuſſir à ſe faire un nom, il oſe » ſe propoſer ouvertement pour épouſer la plus » jeune des Françoiſes.

» Commencez, lui dit l'aînée, par réuſſir; & » lorſque quelque emploi, faveur de la Cour, » ou tel autre moyen de ſubſiſter honorablement, » vous aura donné le droit de ſonger à ma ſœur, » ſi elle vous préfere à d'autres prétendans, je » ne vous refuſerai pas mon conſentement.

(*Clavijo embarraſſé s'agite ſur ſon ſiege. De Ronac ſans faire ſemblant de s'en apper- cevoir, continue ainſi.*)

» La plus jeune, touchée du mérite de l'homme » qui la recherchoit, refuſe divers partis avanta- » geux qui s'offroient pour elle; & préférant d'at- » tendre que celui qui l'aimoit depuis quatre ans, » eut rempli les vues de fortune que tous ſes

» amis oſoient eſpérer pour lui, l'encourage à » donner ſa premiere feuille périodique ſous le » titre impoſant du *Penſador*.

(*Clavijo eſt prêt à ſe trouver mal. De Ronac continue avec un froid glacé.*)

» L'ouvrage eut un ſuccès prodigieux; le Roi » même, amuſé de cette charmante production, » donna des marques publiques de bienveillance à » l'Auteur. On lui promit le premier emploi ho- » norable qui vaqueroit. Alors il écarta tous les » prétendans à ſa Maîtreſſe par une recherche » abſolument publique. Le mariage ne ſe retar- » doit que par l'attente de l'emploi qu'on avoit » promis à l'Auteur des feuilles. Enfin au bout » de ſix ans d'attente & d'amour d'une part, de » ſoins & d'aſſiduités de l'autre, l'emploi parut, » & l'homme s'enfuit.

(*Clavijo laiſſe échapper un ſoupir involontaire; & s'en appercevant lui-même, il en rougit de confuſion.*)

« L'affaire avoit trop éclaté pour qu'on pût en » voir le dénouement avec indifférence. Les Dames » avoient pris une maiſon capable de contenir deux » ménages, les bans étoient publiés. L'outrage indi- » gnoit tous les amis communs, qui s'employerent » efficacement à venger cette inſulte. Mais lorſque » ce miſérable, déja initié dans les cabales de la » Cour, apprit que les Françoiſes employoient

» des protections majeures contre lui, il parvint » bientôt à rendre leurs démarches inutiles, & » pouſſa ſon inſolence, au point de les défier » tous de lui nuire, en ajoutant, que ſi les Fran- » çoiſes cherchoient à le tourmenter, elles priſſent » garde à leur tour qu'il ne les perdit pour tou- » jours dans un pays, où elles étoient ſans appui.

» A cette nouvelle, la jeune Françoiſe tomba » dans un état de convulſions qui fit craindre » pour ſa vie. Au fort de leur déſolation, l'ainée » écrivit en France l'outrage public qui leur avoit » été fait; ce récit émut le cœur de leur frere, au » point que, demandant auſſi-tôt un congé pour » venir éclaircir une affaire auſſi embrouillée, il » n'a fait qu'un ſaut de Paris à Madrid; & ce frere, » *c'eſt-moi* ! qui ai tout quitté, patrie, devoirs, » famille, état, plaiſirs, pour venir venger en » Eſpagne une ſœur innocente & malheureuſe. Je » viens, armé du bon droit & de la fermeté, dé- » maſquer un traître, écrire en traits de ſang ſon « ame ſur ſon viſage; & ce traître, *c'eſt vous.* »

(*La phyſionomie radieuſe de Clavijo, épanouie ſous les éloges de Ronac ſe rembrunit par degrés, ſes yeux s'éteignent, ſes traits s'allongent, & il balbutie quelques juſtifications.*)

CLAVIJO.

Ecoutez-moi, Monſieur, — je ſuis, — j'ai, — je ne doute pas.

DE RONAC.

» Ne m'interrompez pas, Monſieur ; vous n'a-
» vez rien à me dire, & beaucoup à entendre de
» moi. Pour commencer, ayez la bonté de dé-
» clarer devant Monſieur, qui eſt exprès venu de
» France avec moi, ſi par quelque manque de
» foi, légéreté, foibleſſe, aigreur ou quelque
» autre vice que ce ſoit, ma ſœur a mérité le
» double outrage que vous avez eu la cruauté de
» lui faire publiquement.

CLAVIJO.

« Non, Monſieur, je reconnois Dona Maria
» votre ſœur pour une Demoiſelle pleine d'eſprit,
» de graces & de vertus.

DE RONAC.

» Vous a-t-elle donné quelque ſujet de vous
» plaindre d'elle depuis que vous la connoiſſez ?

CLAVIJO.

» Jamais ! jamais !

DE RONAC *en ſe levant.*

» Eh pourquoi donc, monſtre que vous êtes,
» avez-vous eu la barbarie de la traîner à ſa mort,
» uniquement parce que ſon cœur vous préféroit
» à dix autres, plus honnêtes & plus riches que
» vous ?

CLAVIJO.

» Ah ! Monſieur, ce ſont des inſtigations, des » conſeils ; ſi vous ſaviez.....

DE RONAC.

» Cela ſuffit. (*A Saint-George.*) Vous avez en» tendu la juſtification de ma ſœur, allez la pu» blier. Ce qui me reſte à dire à Monſieur, n'exige » plus de témoins. »

(*Clavijo ſe leve. Saint-George ſort.*)

DE RONAC *à Clavijo.*

» Reſtez ! reſtez ! *Tous les deux ſe raſſeyent.*) » A préſent Monſieur, que nous ſommes ſeuls, » voici quel eſt mon projet ; & j'eſpere que vous » l'approuverez.

» Il convient également à vos arrangemens & » aux miens que vous n'épouſiez pas ma ſœur ; » & vous ſentez bien que je ne viens pas ici faire » le perſonnage d'un frere de comédie qui veut » que ſa ſœur ſe marie. Vous avez outragé à plaiſir » une femme d'honneur, parce que vous l'avez » crue ſans ſoutien en pays étranger ; ce procédé » eſt celui d'un malhonnête homme & d'un lâche. » Vous allez donc commencer par reconnoître » de votre main, en pleine liberté, toutes vos » portes ouvertes, & vos gens dans cette ſalle : » que vous êtes un homme abôminable qui avez » trompé, trahi, outragé ma ſœur, ſans aucun ſu-

» jet; & votre déclaration dans mes mains, je pars » pour Aranjuez où eſt mon Ambaſſadeur, je lui » montre l'écrit, je le fais enſuite imprimer; après » demain la Cour & la ville en ſeront inondés; » j'ai des appuis conſidérables ici, du temps & de » l'argent; tout ſera employé à vous pourſuivre » de toute maniere & ſans relâche, juſqu'à ce » que le reſſentiment de ma ſœur appaiſé, m'arrête » & qu'elle me diſe : Hola.

CLAVIJO *d'une voix altérée.*

» Je ne ferai point une telle déclaration.

DE RONAC.

» Je le crois, car peut-être à votre place ne la » ferois-je pas non plus. Mais voici le revers de la » médaille. Ecrivez ou n'écrivez pas; de ce mo- » ment je reſte avec vous; je ne vous quitte plus; » je vais par-tout ou vous irez, juſqu'à ce qu'im- » patienté d'un pareil voiſinage, vous ſoyez venu » vous délivrer de moi derriere *Buenretiro* (1). Si » je ſuis plus heureux que vous, Monſieur, ſans » voir mon Ambaſſadeur, ſans parler à perſonne » ici, je prends ma ſœur mourante entre mes bras, » je la mets dans ma voiture, & je m'en retourne en » France avec elle. Si au contraire le ſort vous » favoriſe, tout eſt dit pour moi; permis à vous

(1) L'ancien palais des Rois d'Eſpagne à Madrid.

» alors de rire à nos dépens. Faites monter le » déjeûner. »

(*Ronac ſonne librement. Un laquais entre, apporte le chocolat. Ronac prend ſa taſſe & ſe promene dans la galerie en examinant les tableaux*).

CLAVIJO *ſeul.*

Je demeure écraſé!... (*Il rêve profondement; ſes yeux ſont attachés à la terre.*) Où donc es-tu Clavijo? Clavijo! Comment te retirer de ce précipice affreux! Quelle horrible ſituation!.. & c'eſt ma lâche ambition qui l'a creuſé ſous mes pas; c'eſt ma perfidie!.... Je me bats!.... (*Il s'avance pour prendre ſon épée qui eſt ſur la table*). Et qu'elle eſt ta penſée? O Dieux! Ne te reſte-t-il donc plus d'autre remede, d'autre moyen que la mort, qu'un meurtre,.... un meurtre abominable! Moi! ravir à cette fille infortunée ſa derniere conſolation, ſon appui, ſon défenſeur, ſon frere... Moi! répandre le ſang d'un homme brave & généreux; & me charger de toute la malédiction d'une famille déſeſpérée. Marie! elle en mourra, & j'en ſerai la cauſe! O ce n'étoient pas là les eſpérances que j'avois conçues, lorſque, pour la premiere fois, je vis cette aimable créature; lorſque mon cœur, ivre d'amour, prenoit tant de plaiſir à contempler ſes charmes; lorſque tu as violé de ſermens ſi ſaintement jurés, ô Clavijo!

tu ne prévoyois pas les ſuites terribles de ton ignominie ! De quelle douce félicité j'aurois joui dans ſes bras ; dans l'amitié d'un tel frere ; Marie ! Marie ! Ah, ſi tu pouvois encore me pardonner ! Si verſant à tes pieds des torrens de larmes, je pouvois effacer mon crime par mes pleurs ! Hé pourquoi ne me pardonneroit-elle pas ? Mon ſang coule par bonds dans mes veines embrâſées ! Comme je ſens palpiter mon cœur ! & déja l'eſpérance... Monſieur ?

DE RONAC.

» Qu'avez-vous décidé ?

CLAVIJO.

» Monſieur de Ronac, écoutez-moi. Rien » au monde ne peut excuſer ma conduite envers » Mademoiſelle votre ſœur. L'ambition m'a per- » du ; mais ſi j'euſſe prévu que Dona Maria eût » un frere comme vous ; loin de la regarder » comme une étrangere iſolée, j'aurois conclu que » les plus grands avantages devoient ſuivre notre » union. Vous venez de me pénétrer de la plus » haute eſtime ; & je me mets à vos pieds pour » vous ſupplier de travailler à réparer s'il eſt poſſi- » ble, tous les maux que j'ai faits à votre ſœur. » Rendez-la moi, Monſieur, & je me croirai trop » heureux de tenir de vous ma femme & le pardon » de tous mes crimes.

DE RONAC.

» Il n'eſt plus temps ! Ma ſœur ne vous aime » plus, & je vous déteſte ; faites ſeulement la dé- » claration. C'eſt tout ce que j'exige de vous ; & » trouvez bon après, qu'en ennemi déclaré, je » venge ma ſœur au gré de ſon reſſentiment. »

CLAVIJO.

Votre opiniâtreté, Monſieur, n'eſt ni juſte ni ſage. Je conviendrai avec vous que tout mon repentir & ma bonne volonté ne ſuffiſent pas pour réparer d'auſſi grands torts... Les réparer !.. Oui le cœur de votre eſtimable ſœur peut me laiſſer encore les moyens de le faire : qu'elle reçoive à ſes pieds un miſérable indigne de voir le jour. Voilà, Monſieur, ce que je vous laiſſe à examiner ; & ſur quoi, ce me ſemble, vous devez régler votre conduite, ſi vous ne voulez pas que la démarche que vous allez faire reſſemble ici à l'emportement d'un jeune homme. Si Dona Maria eſt inflexible. Oh je connois ſon cœur ! ſa bonté ! ſon ame divine ! Oui, ſi elle inflexible.... Ce n'eſt qu'alors, Monſieur, que vous devez agir.

DE RONAC.

Je ne veux rien entendre, il me faut votre déclaration...

CLAVIJO.

Hé bien, il faut vous la donner. Sortons.

(*Il fait un mouvement pour prendre ſon épée.*)

DE RONAC *en s'en allant.*

Sortons, Monſieur, je ne demande pas mieux.

CLAVIJO *l'arrêtant.*

Encore un mot, Monſieur de Ronac. Vous avez la bonne cauſe ! Laiſſez-moi pour vous-même avoir de la prudence. Songez bien à ce que vous faites. Quelque ſoit le ſuccès du combat, nous ſommes perdus ſans reſſource. Hélas ! ne mourrois-je pas de douleur & de déſeſpoir ſi mon épée étoit teinte de votre ſang ; ſi après tous les malheurs que j'ai cauſés à Marie, j'étois aſſez féroce pour lui ravir encore un frere..... L'aſſaſſin de Clavijo ne repaſſeroit jamais les Pyrénées.

DE RONAC.

La déclaration, Monſieur, la déclaration.

CLAVIJO.

Soit : je conſens à tout pour vous convaincre de la noble confiance que votre préſence m'inſpire. Je vais l'écrire cette déclaration. Je vous la donnerai même comme vous la demanderez. Mais promettez-moi de n'en faire aucun uſage avant qu'il m'ait été poſſible de voir & de convaincre Dona Maria de mon retour ſincere & du repentir qui déchire mon cœur, avant que j'aie parlé à ſa ſœur, & que la généreuſe Sophie ſe

ſoit intéreſſée pour moi auprès de mon Amante. Me le promettez-vous?

DE RONAC.

Je pars pour Aranjuez.

CLAVIJO.

Volontiers! Partez: mais la déclaration reſtera dans votre porte-feuille, je l'exige. Et ſi, lorſque vous ſerez de retour, je n'ai point obtenu mon pardon, vous donnerez alors un libre cours à votre vengeance. Ma propoſition eſt juſte & ſage; & ſi vous refuſez de l'accepter, puiſque vous m'y forcez, il faudra bien alors que je me coupe la gorge avec vous. Et quelles ſeront les victimes de votre imprudente vivacité, ce ſera vous, & votre pauvre ſœur.

DE RONAC.

Il vous ſied bien encore de plaindre celle que vous avez rendue malheureuſe.

CLAVIJO *s'aſſeyant.*

Enfin ma propoſition, Monſieur, vous convient-elle?

DE RONAC.

Eh bien, ſoit, je l'accepte. Mais je vous préviens que je n'attends pas un moment de plus. Je reviens d'Aranjuez; je demande; j'écoute; & ſi comme je l'eſpere & le deſire, on ne vous a

point encore pardonné, j'envois tout de ſuite votre déclaration chez l'Imprimeur.

CLAVIJO *prend du papier.*

Comment la voulez-vous?

DE RONAC.

En préſence, Monſieur, de vos domeſtiques.

CLAVIJO.

Mais à quoi bon!

DE RONAC.

Ils ſe tiendront là dans cette galerie. Je ne veux pas que l'on puiſſe croire que je vous ai forcé.

CLAVIJO.

Et quelles raiſons!

DE RONAC.

Je ſuis en Eſpagne, & j'ai à faire à Clavijo.

CLAVIJO.

Soit (*Il ſonne, un Domeſtique entre.*) Faites monter tous mes gens, tenez vous ici avec eux dans la galerie. (*Le Domeſtique ſort, & tous les autres viennent & reſtent dans la galerie*).

Vous permettez que je faſſe moi-même la déclaration.

DE RONAC.

Non, Monſieur. Vous voudrez bien écrire ce que je vous dicterai. (*Clavijo écrit.*)

« *Je ſouſſigné Joſeph Clavijo, garde d'une des* » *Archives de la Couronne...* »

CLAVIJO.

De la Couronne,...

DE RONAC.

« *Reconnois, qu'après avoir été reçu avec bonté...*

CLAVIJO.

Avec bonté...

DE RONAC.

» *Dans la maiſon de Madame Ilberto. J'ai* » *trompé....*

CLAVIJO.

Monſieur !

DE RONAC.

Avez-vous quelqu'autre terme ?

CLAVIJO.

Je crois.....

DE RONAC.

J'ai trompé... Et puiſque vous l'avez fait, pourquoi ne voudriez-vous pas l'écrire! « *J'ai trompé* » *Mademoiſelle Caron ſa ſœur, par la promeſſe* » *d'honneur mille fois réitérée de l'épouſer, à la-* » *quelle j'ai manqué, ſans qu'aucune faute ou foi-* » *bleſſe de ſa part ait pu ſervir de prétexte ou* » *d'excuſe à mon manque de foi; qu'au contraire*

» *la*

» *la ſageſſe de cette Demoiſelle, pour qui j'ai*
» *le plus profond reſpect, a toujours été pure &*
» *ſans tache. Je reconnois que par ma conduite,*
» *la légéreté de mes diſcours, & par l'interpréta-*
» *tion qu'on a pu y donner, j'ai ouvertement ou-*
» *tragé cette vertueuſe Demoiſelle, à laquelle je*
» *demande pardon par cet écrit, fait librement &*
» *de ma pleine volonté, quoique je me reconnoiſſe*
» *tout-à-fait indigne de l'obtenir.....*

(*Clavijo s'arrête*).

Ecrivez! écrivez!... » *Lui promettant toute*
» *autre eſpece de réparation qu'elle pourra deſirer,*
» *ſi celle-ci ne lui convient pas. Fait à Madrid,*
» *ce*, &c. »

CLAVIJO *ſe leve.*

(*Il fait ſigne à ſes domeſtiques de ſe retirer, & il donne ſa déclaration à Ronac.*)

» Monſieur, je crois parler au plus offenſé,
» mais au plus généreux des hommes : avant de
» me diffamer, accordez-moi le moment de tenter
» un effort pour ramener encore une fois Dona
» Maria : c'eſt dans cet unique eſpoir que j'ai écrit
» la réparation que vous emportez : mais avant
» de me préſenter, j'ai réſolu de charger quel-
» qu'un de plaider ma cauſe auprès d'elle : & ce
» quelqu'un, c'eſt vous. »

DE RONAC.

» Je n'en ferai rien.

CLAVIJO.

» Au moins vous lui direz le repentir amer » que vous avez apperçu en moi. Je borne à » cela toutes mes ſollicitations. A votre refus je » chargerai quelqu'autre de me mettre à ſes pieds.» D'ailleurs vous lui devez un récit fidele. Dites-lui dans quelles diſpoſitions vous m'avez trouvé.

DE RONAC.

Je vous le promets. Adieu.

CLAVIJO.

Adieu. Portez-vous bien. (*Il lui offre ſa main. De Ronac la refuſe, & ſort bruſquement.*)

CLAVIJO *ſeul.*

Quel coup de foudre ! Comme mon ſort a changé tout-à-coup ! Je me repens ! J'ai mal fait de lui donner cette déclaration ; mais tout cela s'eſt paſſé ſi bruſquement ! ſi bruſquement ! Il ne m'a pas laiſſé le temps de me reconnoître.

CARLOS *entre.*

CARLOS.

Quelle viſite as-tu donc reçue ce matin ! toute la maiſon eſt en l'air. Qu'y a-t-il donc de nouveau ?

CLAVIJO.

C'étoit le frere de Marie.

CARLOS.

Je m'en ſuis douté. Ce coquin de vieux do-

meſtique qui étoit jadis au ſervice d'Ilberto, & qui m'inſtruit aujourd'hui de tout ce qui ſe paſſe dans cette maiſon, vient de m'apprendre tout-à-l'heure, que depuis hier il ſait qu'ils attendoient ce frere avec impatience; mais il n'a pu me rencontrer pour me le dire plutôt. Eh bien, il eſt venu!

CLAVIJO.

Le digne jeune homme!

CARLOS.

Nous en ſerons bientôt délivrés. J'y ai déja ſongé en venant ici! Et que demande-t-il? à ſe battre? Veut-il une réparation d'honneur? Etoit-il emporté ce petit Monſieur?

CLAVIJO.

Il a demandé que je lui ſignaſſe une déclaration, comme ſa ſœur n'avoit jamais donné lieu à mon manque de foi.

CARLOS.

Et tu l'as donnée?

CLAVIJO.

C'étoit, je crois, ce que j'avois de mieux à faire.

CARLOS.

Certainement. Eſt-ce là tout?

CLAVIJO.

Il falloit me battre ou lui donner cette déclaration.

CARLOS.

La lui donner; c'étoit le parti le plus ſage. Et qui voudroit riſquer ſa vie contre un pareil héros de roman ? Cette déclaration, te l'a-t-il demandée d'un ton....

CLAVIJO.

Il me l'a dictée lui-même; & j'ai été obligé de faire monter tous mes domeſtiques dans cette galerie.

CARLOS.

J'entends ! Ah, je vous tiens, mon petit ami; ceci vous perd. Dis que je ne ſuis qu'un ſot, ſi ſous deux jours, notre homme n'eſt pas enfermé, & ſi dans le premier tranſport on ne l'enleve aux Indes.

CLAVIJO.

Non, Carlos. Les affaires ont pris une tournure bien différente de celle que tu penſes.

CARLOS.

Comment ?

CLAVIJO.

J'eſpere qu'il s'intéreſſera pour moi auprès de ſa ſœur, & que ſes ſoins, mon zele & mon repentir obtiendront enfin mon pardon de Marie.

CARLOS.

Clavijo !

CLAVIJO.

J'eſpere anéantir tout ce qui s'eſt paſſé, & réparer tous mes crimes. A mes yeux comme à ceux de tout le monde, je veux être un honnête homme.

CARLOS.

Et de par tous les diables, je crois.... Mais es-tu retombé dans l'enfance? On s'apperçoit toujours que Clavijo eſt un ſavant! Se laiſſer abuſer de la ſorte! Tu ne vois donc pas que tout ceci n'eſt qu'une ruſe aſſez mal adroitement imaginée pour te faire donner dans le panneau?

CLAVIJO.

Non, Carlos, ce n'eſt pas au mariage qu'ils tendent. Ils en ſont même bien éloignés. Elle ne veut plus entendre parler de moi.

CARLOS.

Et tu le crois ſincérement? Mon bon ami, je te demande pardon; mais, ma foi, voilà préciſément comme dans nos comédies on trompe un Gentilhomme de campagne.

CLAVIJO.

Tu me fâches, te dis-je. Oblige-moi de réſerver ta belle humeur pour le jour de mes noces. J'ai réſolu d'épouſer Marie. Mon cœur m'y porte, & c'eſt mon ſeul deſir. Oui, j'ai fondé toutes

mes projets, tous mes plaiſirs, toute ma félicité ſur l'eſpérance de mon pardon. Cruelle ambition! Ah, périſſe la vanité des grandeurs! Dans les bras de cette adorable amie, je goûterai le bonheur céleſte. Je m'abreuverai d'une éternité de délices? O Marie! que m'importe la gloire, ſi je n'ai pas à qui l'offrir? La gloire que j'obtiendrai, la grandeur à laquelle je vais m'élever, me feront ſentir une double jouiſſance, puiſque je les partagerai avec celle dont l'amour double mon être. Il faut que je la voie, que je lui parle! que je parle au moins à ſa ſœur. Je te laiſſe.

CARLOS.

Mais tu n'as pas dîné... Tu iras...

CLAVIJO.

J'y vais ſur le champ. (*Il part.*)

CARLOS *le ſuit des yeux, & dit après un moment de ſilence.*

En voilà encore un qui fera une ſottiſe.

(*Il ſort.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théatre repréſente un Appartement dans la maiſon d'Ilberto.

SOPHIE ILBERTO, MARIE DE RONAC.

MARIE.

Tu l'as vu? Comme je tremble de tout mon corps! Tu l'as vu? Lorſqu'on m'a annoncé ſon arrivée, j'ai failli de me trouver mal; & tu l'as vu? Non, je ne puis, je ne... Non je ne pourrai jamais le revoir.

SOPHIE.

Que j'étois émue lorſqu'il eſt entré! Sophie, ainſi que toi, ne le chériſſoit-elle pas comme un véritable ami, comme un frere? Combien ſon éloignement ne m'a-t-il pas auſſi cauſé de peines & de douleur? Et tout-à-coup je le vois tomber à mes pieds, les arroſer de ſes larmes; je ne ſais; mais ſon repentir eſt ſi ſincere, ſes regards ſont ſi tendres; le ſon de ſa voix eſt ſi touchant, ah, ma ſœur!

MARIE.

Jamais, non jamais !

SOPHIE.

Oui, c'eſt encore Clavijo ; c'eſt toujours ſon ame douce, aimante & ſenſible. Toujours violent dans ſes paſſions, il brûle encore du deſir de ſe voir aimer. Son cœur n'a point changé. Et quand il parle de Marie, que de feu! que d'amour! quel enthouſiaſme! C'eſt comme aux jours heureux de ſa plus vive tendreſſe. Il ſemble que ton bonheur même ait demandé ces triſtes jours d'abſence & d'infidélité, pour ôter la monotonie & la langueur qui ſuivent toujours une longue habitude de ſe voir : & comme pour donner un nouveau reſſort à vos ames.

MARIE.

Tu t'es chargée de prendre ſes intérêts.

SOPHIE.

Non, ma ſœur. Je n'ai rien voulu lui promettre ; mais, ma bonne amie, moi, je vois les choſes comme elles ſont. Et ton frere & toi, vous avez tous deux trop de romaneſque dans la tête. Quoi! ton amant eſt devenu parjure, il t'a quittée ; eh bien, tu as cela de commun avec bien des femmes qui ne l'ont pas mérité ; mais le retour de l'infidele, ſes regrets, le deſir ſincere

qu'il a de réparer ſa faute, de faire revivre toutes tes anciennes eſpérances; c'eſt un bonheur que toute autre que toi ne refuſeroit point.

MARIE.

Mon cœur ſe déchireroit! j'en mourrois!

SOPHIE.

Je l'avoue, la premiere entrevue te ſera bien ſenſible; mais crois-moi, ma chere amie, je t'en conjure, ne prends point pour un effet de la haine ou de la vengeance cette angoiſſe de l'ame, ce trouble qui s'empare de tous tes ſens : ton cœur parle pour Clavijo bien plus que tu ne penſes; & ſi tu ne te ſens pas aſſez de courage pour le revoir, c'eſt parce que tu deſires ardemment ſon retour.

MARIE.

Ma ſœur! ayez pitié de moi, ma ſœur!

SOPHIE.

Je veux te rendre heureuſe. Si je ne te voyois pour lui que du mépris ou de l'indifférence, je ne dirois pas un mot en ſa faveur; jamais il ne reverroit Sophie; mais un jour viendra; & tu la remercieras, ta ſœur, de t'avoir aidée à te délivrer de ce trouble cruel qui te tourmente, & qui eſt une preuve du plus grand amour.

ILBERTO, BUENKO.

SOPHIE.

Buenko! Ilberto, venez, aidez-moi; venez encourager ma ſœur, & qu'elle ſe décide, hélas! tandis qu'il en eſt temps encore!

BUENKO.

Je voudrois pouvoir oſer dire, ne le revoyez jamais.

SOPHIE.

Buenko!

BUENKO.

Lui! poſſéder encore cet ange du ciel. Après l'avoir ſi cruellement outragée & traînée juſques ſur le bord du tombeau. A cette idée ſeule, mon cœur indigné ſe révolte. La poſſéder! le barbare! lui! & pourquoi? & comment donc répare-t-il ſon crime? il revient. Parce qu'il lui plait de revenir & de nous dire : c'eſt mon goût, c'eſt aujourd'hui ma fantaiſie, je veux bien l'épouſer aujourd'hui. Oui, comme ſi elle devoit ſe trouver encore très-heureuſe de ce qu'il veut bien avoir pour elle cette foibleſſe. Non, jamais il n'aura mon conſentement; quand bien même le cœur de Marie parleroit pour lui. Il revient; & pourquoi donc revient-il aujourd'hui; préciſément aujourd'hui? Devoit-il attendre qu'un frere généreux

vint ici le ménacer de la plus terrible vengeance, pour revenir comme un enfant de college demander humblement pardon. Ah ſon cœur eſt auſſi lâche qu'il eſt abominable!

ILBERTO.

Vous parlez en Eſpagnol, & comme ſi vous ne les connoiſſiez pas, les Eſpagnols. Tous tant que vous êtes, vous ne voyez pas le danger dans lequel nous ſommes.

MARIE.

Mon cher Ilberto!

ILBERTO.

J'eſtime Ronac, j'honore ſon ame grande & courageuſe. J'ai obſervé en ſilence ſes actions héroïques, & je ſouhaite qu'elles ſe terminent heureuſement: je deſire que Marie puiſſe ſe réſoudre à donner ſa main à Clavijo; car (*en ſouriant*) il poſſede encore tout ſon cœur.

MARIE.

Que vous êtes cruel!

SOPHIE.

Ecoute mon époux, ma ſœur, ſuis ſes conſeils, je t'en conjure.

ILBERTO.

Ton frere lui a fait donner une déclaration

qui doit te juſtifier aux yeux de tout le monde, & qui nous perdra ; oui, elle nous perdra !

BUENKO.

Comment !

MARIE.

O Dieux !

ILBERTO.

Il ne l'a faite que dans l'eſpérance de regagner ton cœur ; s'il n'y réuſſit pas ; tu le forces à tout tenter pour anéantir ce fatal écrit ; il le peut, & il le fera. Ton frere a réſolu de le faire imprimer & de le répandre auſſi-tôt après ſon retour d'Aranjuez ; & toi, ſi tu perſiſtes dans ta réſolution, je crains bien que ton frere ne revienne jamais.

SOPHIE.

Mon cher Ilberto !

MARIE.

Je ſuccombe !

ILBERTO.

Il eſt impoſſible que Clavijo laiſſe publier une déclaration auſſi ignominieuſe. Si tu rejettes ſes propoſitions ; en homme d'honneur il court au devant de Ronac ; il faut que l'un des deux périſſe ; & quelques heureuſes que ſoient les armes de ton frere, il eſt perdu. Etranger ! & dans l'Eſpagne encore ! Le meurtrier d'uu courtiſan ! d'un courtiſan en faveur ! Il eſt beau, ma chere amie,

de penſer & de ſentir noblement; mais vouloir ſe perdre ſoi & ſa famille entiere.

MARIE.

Sophie ! Ma ſœur ! Que faut-il donc que je faſſe ?

ILBERTO.

Que Buenko le diſe ſi j'ai tort !

BUENKO.

Ne craignez rien, il n'oſera : il aime trop la vie; & s'il n'avoit pas craint pour ſes jours, il n'auroit pas donné cet écrit; il n'offriroit pas ſa main à Marie.

ILBERTO.

Tant pis! car il en trouvera cent qui lui prêteront leurs bras; cent miſérables qui iront aſſaſſiner Ronac ſur ſa route. Ah, Buenko, as-tu donc ſi peu d'expérience ? Un courtiſan n'auroit pas d'aſſaſſins à ſes gages !

BUENKO.

Le Roi eſt bon & généreux.

ILBERTO.

Eh bien! percez-les donc tous ces murs dont il eſt environné, ces gardes qui l'entourent, ce cortege pompeux, cette magnificence, enfin tout ce que les courtiſans ont inventé pour le ſéparer de ſon peuple. Percez-les donc, & ſauvez nous. Qui eſt-ce ?

CLAVIJO *entre tout en déſordre.*

CLAVIJO.

Que je la voie! Il le faut! il le faut!

(*Marie jette un cri & tombe dans les bras de Sophie.*)

SOPHIE.

Cruel, que faites-vous!

(*Ilberto & Buenko s'approchent de Marie.*)

CLAVIJO.

Oui, c'eſt elle! c'eſt elle! & je ſuis Clavijo! (*Il ſe jette à ſes genoux.*) Daignez m'entendre au moins, ma douce amie, ſi vous ne voulez plus me revoir. Marie, écoutez-moi. Hélas! dans ces temps où Ilberto me reçut avec amitié dans ſa maiſon, lorſque je n'étois encore qu'un jeune homme ſans fortune, auquel on ne faiſoit aucune attention, lorſque mon cœur brûloit d'amour pour vous; méritois-je?... Ou plutôt n'étoit-ce pas une convenance de caracteres, une inclination ſecrete, une harmonie de nos ames qui faiſoit que vous ne reſtiez point indifférente, & qui m'aſſura bientôt que je poſſédois entiérement votre cœur? Et maintenant ne ſuis pas le même? N'êtes-vous pas la même? Pourquoi donc n'oſerois-je plus eſpérer? pourquoi n'oſerois-je plus vous conjurer encore? Marie! Ne voudriez-vous plus revoir un ami, un amant infortuné, que vous auriez cru perdu pour toujours, &

qui, après une navigation auſſi longue que malheureuſe, reviendroit dépoſer à vos pieds une vie qu'il auroit conſervée pour vous ſeule? Et n'étois-je donc pas à la merci de la mer orageuſe de ce monde? ces paſſions violentes contre leſquelles il nous faut lutter ſans ceſſe, ne ſont-elles pas mille fois plus terribles & plus à craindre que ces flots irrités qui jettent le malheureux loin de ſa patrie? Marie! Marie! Comment pouvez-vous me haïr, moi qui jamais n'ai ceſſé de vous aimer? Au milieu de cette ivreſſe, de ces enchantemens de l'orgueil & de la vanité, je me ſuis toujours rappellé ces heures délicieuſes que j'ai paſſées à vos genoux dans une obſcurité ſi heureuſe, en nous flattant des perſpectives agréables que nous offroit l'avenir. Et pourquoi donc aujourd'hui ne rempliriez-vous pas avec moi nos plus douces eſpérances? Eſt-ce parce qu'un deſtin cruel a paru les anéantir que vous refuſeriez de jouir du bonheur de la vie? Non, ma chere amie, croyez-moi, les plus grandes joies de ce monde ne ſont jamais pures; ſouvent elles ſont empoiſonnées ou par nos paſſions ou par le deſtin. Pourquoi nous plaindre d'avoir éprouvé le ſort de tous les hommes? Pourquoi nous rendre coupables en repouſſant cette occaſion heureuſe de faire oublier le paſſé; de réparer nos maux; de conſoler une famille en

pleurs ; de récompenſer l'action héroïque d'un frere généreux ; & d'aſſurer à jamais notre propre bonheur ? O vous, dont je n'ai pas mérité l'amitié ; mais que j'oſe appeller mes amis, & qui devez l'être, mes amis, puiſque vous êtes ceux de la vertu à laquelle je retourne, Ilberto ! Buenko ! réuniſſez vos inſtances aux miennes ; Marie ! tu ne connois donc plus ma voix ? tu n'entends donc plus le langage de mon cœur ? Marie, Marie. (*Il ſe ſaiſit de ſa main avec tranſport.*) Sens-tu couler mes larmes ?

MARIE.

O Clavijo !

CLAVIJO. (*Il ſe leve en baiſant avec ardeur la main de Marie.*)

Elle me pardonne ; elle m'aime (*Il embraſſe Ilberto & Buenko.*) Elle m'aime encore ! ô Marie ! mon cœur me l'avoit bien dit ; il m'auroit ſuffi de me jetter à tes pieds, d'y verſer des larmes de repentir ; & dans ma douleur muette tu m'aurois entendu ſans que je te parlaſſe, comme j'ai obtenu ton pardon ſans que ta bouche l'ait prononcé. Cette union intime, cette ſympathie de nos ames n'a point encore ceſſé : elles s'entendent comme autrefois, où ſans le ſecours de la froide entremiſe de la parole, ni de geſtes expreſſifs, nous ſavions nous communiquer l'un à l'autre nos mouvemens

mouvemens les plus ſecrets. Marie ! Marie !

DE RONAC *entre.*

DE RONAC.

Ah !

CLAVIJO *volant au devant de lui.*

Mon frere !

DE RONAC *à ſa ſœur.*

Tu lui pardonnes ?

MARIE *pâle & tremblante.*

Laiſſez moi ! je me meurs ! (*On l'emmene.*)

DE RONAC.

Elle lui a pardonné ?

BUENKO *d'un ton fâché.*

On le croiroit.

DE RONAC.

Non, tu ne mérites pas ton bonheur !

CLAVIJO.

Crois que mon cœur en eſt trop perſuadé !

SOPHIE *revient.*

Elle lui pardonne. Un torrent de larmes couloit de ſes yeux. Qu'il s'éloigne un moment, dit-elle ; que mon cœur eſt agité ! Les ſanglots étouffoient ſa voix. Je lui pardonne, s'eſt-elle écriée en ſe jettant dans mes bras. Ah ! comment ſait-il donc combien je l'aime encore ?

CLAVIJO *baiſe avec tranſport la main de Sophie.*

Je ſuis donc le plus heureux des hommes. Mon frere!

DE RONAC *l'embraſſe.*

De tout mon cœur! Je vous avoue cependant que je ne puis être encore votre ami; que je ne ſaurois encore vous aimer. Soyez de la famille, & que tout ſoit oublié. Cet écrit que vous m'avez donné, le voici. (*Il tire un papier de ſon porte-feuille, le déchire & le donne à Clavijo.*)

CLAVIJO.

Je ſuis à vous pour toujours! oui pour toujours!

SOPHIE *avec douceur.*

Clavijo, je vous prie, éloignez-vous, pour qu'elle n'entende plus le ſon de votre voix, & qu'elle puiſſe calmer le trouble de ſes ſens.

CLAVIJO *les embraſſant tour-à-tour.*

Adieu! Adieu! Embraſſez mille fois cet ange! Adieu! (*Il ſort.*)

DE RONAC.

Elle lui pardonne, eh bien, tant mieux! quoique j'euſſe deſiré que cela finît autrement. (*En ſouriant.*) Ce ſont de bonnes petites perſonnes au moins que ces jeunes filles! Tenez, mes amis, je vous l'avouerai franchement, notre reſpectable Ambaſſa-

deur étoit d'avis, & deſiroit même que Marie lui pardonnât, & qu'une heureuſe réconciliation pût terminer cette fâcheuſe affaire.

ILBERTO.

Et moi auſſi. Me voilà donc raſſuré.

BUENKO *avec humeur.*

Il eſt votre frere, n'eſt-ce pas? Adieu, vous ne me reverrez plus chez vous.

DE RONAC.

Monſieur!

ILBERTO.

Buenko!

BUENKO.

Je lui ai juré une haine éternelle, & faites attention ſur-tout, à quel homme vous avez à faire. (*Il ſort.*)

ILBERTO.

C'eſt un oiſeau de mauvais augure, ce Buenko! Mais avec le temps, lorſqu'il verra que tout va bien, il reviendra.

DE RONAC.

Je me ſuis un peu trop preſſé de lui rendre....

ILBERTO.

Allons donc, encore de ces idées noires!

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

Le Théatre repréſente l'Appartement de Clavijo.

CARLOS.

CARLOS.

C'EST fort bien fait à la juſtice de nommer des curateurs à un homme qui, par ſes diſſipations ou d'autres extravagances, prouve que ſa tête eſt dérangée; mais ſi le Magiſtrat prend ce ſoin là pour nous autres, dont il s'embârraſſe fort peu, pourquoi ne rendrions-nous pas le même ſervice à notre ami? Clavijo! je te vois dans une ſituation bien fâcheuſe; allons, j'ai encore de l'eſpérance; & pourvu que tu ſois auſſi docile que tu l'étois jadis, il eſt encore temps de te guérir d'une folie, qui, avec ton caractere violent & ſenſible, feroit le malheur de tes jours, & te conduiroit au tombeau. Le voici!

CLAVIJO, *tout penſif.*

CLAVIJO.

Bon jour, Carlos.

CARLOS.

Tu me donnes-là un bon jour bien triſte:

part d'un cœur ſerré ! Viens-tu de prendre cette belle humeur chez notre aimable Françoiſe ?

CLAVIJO.

C'eſt un ange ! Quelle digne famille ! Les belles ames !

CARLOS.

Ce mariage ne ſe conclura pas tout de ſuite. On aura au moins le temps de ſe faire broder un habit ?

CLAVIJO.

Tu plaiſantes peut-être. Mais je te l'aſſure ; on ne verra point d'habits brodés à nos noces.

CARLOS, *d'un ton railleur.*

Je le crois bien.

CLAVIJO.

Notre amour mutuel, la douce harmonie de nos ames, la joie de l'amitié feront ſeuls tout l'éclat, toute la pompe de ce jour ſolemnel.

CARLOS.

Vous ferez, à petit bruit, un petit mariage ?

CLAVIJO.

Oui, comme deux tendres époux qui ſentent que tout leur bonheur eſt tout entier en eux-mêmes.

CARLOS.

Dans les circonſtances préſentes, c'eſt aſſez bien vu.

CLAVIJO.

Les circonſtances! Que veux-tu dire par ces circonſtances?

CARLOS.

J'entends les choſes telles qu'elles ſont, la tournure qu'elles prennent, & la maniere dont tout cela s'arrange.

CLAVIJO.

Ecoute Carlos : Je déteſte le ton de la réſerve dans un ami; je ne puis ſupporter qu'il me parle à double entente. Je ſais bien que tu n'es pas porté pour ce mariage; cependant ſi tu avois quelques objections, tu peux les faire : je t'écoute, parle. Eh bien, franchement! Que dis-tu de cette affaire? Que penſes-tu de la maniere dont je la termine?

CARLOS.

Il arrive dans la vie des choſes extraordinaires auxquelles on ne s'attendoit pas; & il ſeroit fâcheux que cela fût autrement. Si tout alloit toujours bien, auroit-on de quoi s'étonner, s'occuper, ſe chuchoter à l'oreille? on n'auroit rien à ſe dire & l'on bâilleroit dans les aſſemblées.

CLAVIJO.

Oui, l'on ſera ſurpris; on ſe regardera.

CARLOS.

Le mariage de Clavijo! Cela va ſans dire.

Combien de jeunes cœurs à Madrid ont fondé ſur toi leurs eſpérances ? & quand tu leur joueras un pareil tour ?...

CLAVIJO.

Il n'en ſera cependant pas autrement !

CARLOS.

C'eſt bien ſingulier ! Sais-tu que je connois fort peu d'hommes comme toi pour faire ſur les femmes une impreſſion auſſi forte & auſſi générale. Preſque par-tout ; à la ville, à la cour, il y a de charmantes petites perſonnes qui ont dreſſé leur plan pour t'attirer vers elles. L'une compte ſur ſa beauté ; l'autre ſur ſa naiſſance, ſon eſprit, ſes graces. Combien ne m'a-t-on pas adreſſé de complimens ? & tout cela par rapport à toi ; car ce n'eſt pas à mon teint de mûre, à mon large nez retrouſſé, à mes cheveux crêpus que je les dois ; & d'ailleurs mon mépris pour les femmes eſt aſſez connu.

CLAVIJO.

Ici la plaiſanterie eſt de mauvaiſe grace !

CARLOS.

Comme ſi je n'avois pas reçu pour toi de ces charmantes propoſitions griffonnées par de petits doigts mignons & délicats, & dans leſquels on trouvoit autant d'ortographe qu'il doit y en avoir dans le premier billet doux, original, d'une jeune

fille de quinze à ſeize ans; & combien de jolies petites Duegnes ces heureux meſſages ne m'ont-ils pas amené dans mes filets !

CLAVIJO.

Et tu ne me diſois rien de tout cela ?

CARLOS.

C'eſt que je ne voulois pas t'occuper de ces riens; & que je n'étois pas d'avis de te voir penſer ſérieuſement au mariage. O Clavijo ! ton bonheur m'étoit auſſi cher que le mien. Je n'ai pas voulu d'autre ami que toi; tous les hommes me ſont à charge; & toi-même auſſi tu commences à me le devenir.

CLAVIJO.

Mon ami, je te conjure; ceſſe de m'affliger.

CARLOS.

Brûlez la maiſon d'un homme qui a paſſé dix ans de ſa vie à la conſtruire, & faites-lui venir enſuite un philoſophe pour l'exhorter à la patience. On eſt bien bon de s'intéreſſer à d'autres qu'à ſoi; les hommes ne méritent pas...

CLAVIJO.

Et ne voilà-t-il pas encore de ta miſanthropie ?

CARLOS.

Et c'eſt toi ſeul qui me la donne ! Je me diſois à moi-même; pourquoi Clavijo ſe ma-

rieroit-il à préſent, fut-ce même très-avantageuſement? A la vérité, pour un homme ordinaire, il eſt actuellement tout ce qu'il pourroit être : mais avec ſon eſprit, ſes talens & une figure auſſi agréable, il ſeroit inexcuſable ; il eſt impoſſible de s'en tenir là. Je formois alors mes projets. Il y a peu d'hommes auſſi entreprenans, qui aient autant d'intelligence, & qui ſoient en même-têmps ſi ſouples & ſi actifs ; il eſt capable de réuſſir en tout ; en ſa qualité de Garde d'une des Archives de la Couronne, il eſt à portée d'acquérir promptement les plus grandes connoiſſances ; il ſe rendra néceſſaire ; & qu'il arrive quelque changement, le voilà Miniſtre.

CLAVIJO.

Je te l'avoue, voilà de mes ſonges dorés.

CARLOS.

De tes ſonges dorés ! Il eſt auſſi sûr que j'arriverois au ſommet d'une tour, ſi je commençois d'y monter avec la ferme réſolution de ne pas me décourager avant d'y être parvenu, comme il eſt vrai que tu aurois triomphé de toutes les difficultés & ſurmonté tous les obſtacles ; & du reſte je n'étois plus en peine pour toi. Tu n'as pas de fortune, tant mieux ! tu n'auras que plus d'ardeur pour en acquérir & plus de prudence pour la conſerver. Et celui qui reçoit les

deniers du Roi ſans s'enrichir eſt un mal adroit; & puis je ne vois pas pourquoi les ſujets ne devroient pas auſſi bien des impôts au Miniſtre qu'au Roi. Celui-ci donne ſon nom, & l'autre ſes talens. Lorſque j'avois arrangé tout cela dans ma tête, alors je cherchois à te marier. Je voyois bien des familles, fieres de leur haute naiſſance, qui auroient fermé les yeux ſur la tienne; j'en voyois d'immenſement riches qui n'auroient pas demandé mieux que de fournir à tes dépenſes, pour oſer prendre quelque part à la gloire du ſecond Roi; & à préſent...

CLAVIJO.

Que tu es injuſte! tu mets aujourd'hui mon état bien au deſſous de ce qu'il eſt en effet; & crois-tu ſérieuſement que j'en reſterai-là; que je ne ſaurai plus m'avancer, & à grands pas?

CARLOS.

Mon cher ami, ſi tu emportes la tête d'une plante, elle n'en produira pas moins une foule de rejettons; elle pourra même un jour former un vaſte buiſſon; mais elle ne ſera jamais ce chêne impérieux qui domine ſur tous les arbres de la forêt. Et il ne faut pas t'imaginer qu'à la Cour on verra ce mariage avec indifférence. As-tu donc oublié quels ſont les hommes qui ont déſapprouvé ta paſſion pour Marie? As-tu donc

oublié quel eſt celui qui t'a donné le ſage conſeil de l'abandonner ? faut-il que je te les nomme ! que je te les compte tous par mes doigts !

CLAVIJO.

Oui, je ſais bien que tout le monde n'approuvera pas ce mariage, & cette idée eſt déja venue me tourmenter.

CARLOS.

L'approuver? perſonne! Et tous tes protecteurs ne doivent-ils pas être irrités, de ce que, ſans les prévenir, ſans leur demander conſeil, tu t'es allé ſacrifier ?...

CLAVIJO.

C'eſt fort déplacé, Carlos ; c'eſt très-mal, c'eſt exagéré.

CARLOS.

Il s'en faut de beaucoup. Je pardonnerois à un homme de faire une extravagance par amour; d'épouſer une petite bourgeoiſe, par exemple, parce qu'elle eſt belle comme un ange; à la bonne heure. On blâme celui qui l'épouſe; fort bien : mais tout le monde n'en eſt pas moins jaloux de ſon ſort.

CLAVIJO.

Tout le monde ! Le monde, toujours le monde !

CARLOS.

Tu me connois : je m'embarraſſe fort peu des diſcours d'autrui : mais encore eſt-il vrai que lorſqu'on ne fait rien pour les autres, on ne fait rien pour ſoi; & ſi les hommes ne vous admirent ou ne vous jalouſent, vous n'êtes point heureux.

CLAVIJO.

Le monde ne vous juge que ſur les apparences. Oh ! qu'on doit envier celui qui poſſede le cœur de Marie !

CARLOS.

Les choſes ne ſont gueres que ce qu'elles paroiſſent. Mais ſérieuſement je me ſuis toujours douté qu'il devoit y avoir quelque charme ſecret qui rendoit ton bonheur digne d'envie. Car ce qu'on en voit de ſes yeux, ce que l'eſprit peut en imaginer....

CLAVIJO.

Tu voudrois me déſeſpérer ?

CLAVIJO.

Et comment donc cela s'eſt-il fait, ſe demandera-t-on dans la ville ? Et comment donc cela s'eſt-il fait, ſe demande-t-on à la Cour : Dites-moi de grace comment cela s'eſt fait ? Elle eſt ſans fortune, ſans naiſſance; & ſi Clavijo n'avoit daigné penſer à elle, on ne ſauroit pas même qu'elle fût au monde : on la trouve gentille,

aimable, ſpirituelle. Eſt-ce qu'on prend une femme pour cela? toutes ces miſeres ſe paſſent bien vîte dans les premieres années du mariage! Ah! mais, ajoute quelqu'un, on la dit belle, charmante, d'une beauté raviſſante; à la bonne heure répond un autre.

CLAVIJO *ſe trouble, & tout interdit il laiſſe échapper un profond ſoupir.*

Ah!

CARLOS.

Belle! oh, dit une petite femme; pas trop belle! Il y a près de ſix ans que je ne l'ai vue; & quelquefois on change en ſix ans, répond une autre. Mais nous la verrons, ajoute une troiſieme; il nous la préſentera bientôt ſans doute. On ſe fait des queſtions, on regarde, on s'informe, on attend, on eſt impatient; on ſe repréſente ce fier Clavijo, qui ne ſe montroit jamais en public ſans y mener, comme en triomphe, une belle, magnifique & ſuperbe Eſpagnole, dont le front rayonnant, les joues de roſes, les yeux étincelans, & la tête élevée, couverte de perles & de diamans, ſembloit dire à tout le monde: Regardez-moi! Ne ſuis-je pas digne de mon conducteur? & qui, dans l'ivreſſe de ſon orgueil, par le frémiſſement de ſa robe qu'elle faiſoit flotter au gré des vents, cherchoit à ſe faire remarquer davantage, & à ſe donner en-

core plus de majeſté. Et le voilà qui paroît ce Monſieur Clavijo! & tous reſtent muets d'étonnement. Il s'en vient là avec ſon petit trottemenu, ſa petite Françoiſe maigre & ſeche, qui, toute peinte de blanc & de rouge, n'en eſt pas moins un ſquelette dont la langueur eſt l'image de la mort. Oui, mon ami; je ſuis furieux; je ne ſais où fuir, où me cacher! lorſqu'on m'arrête, qu'on m'interroge, qu'on me queſtionne, & que perſonne ne ſauroit concevoir...

CLAVIJO *lui ſerrant la main.*

Carlos, mon cher ami! Que je me trouve dans une ſituation cruelle! Je t'avoue que j'ai été effrayé moi-même quand je ſuis retourné chez Marie. Comme elle étoit changée! Comme elle eſt pâle & défigurée! Oh, c'eſt moi ſeul qui en ſuis la cauſe; mes lâches trahiſons!

CARLOS.

Fantomes! chimeres que tout cela : elle étoit languiſſante avant que ton roman ne finît avec elle. Je te l'ai dit mille fois : mais vous autres amans, vous ne voyez rien, vous ne ſentez rien. Clavijo, c'eſt une action indigne! Quoi, t'oublier à ce point-là : tu veux prendre une femme cacochyme qui communiquera à ta poſtérité une infirmité perpétuelle; tu veux que tes enfans & tes petits-enfans, à peine entrés dans la vie,

s'éteignent comme une lampe qui n'a plus d'aliment. Un homme comme toi, fait pour devenir la ſouche d'une famille, qui peut-être dans la ſuite... Je ne me connois plus; l'indignation m'égare.

CLAVIJO.

Carlos, & que te dirois-je? quand je l'ai revue; dans la premiere ivreſſe, mon cœur voloit au devant d'elle : hélas! bientôt la compaſſion, la pitié furent les ſeuls ſentimens qu'elle m'inſpira. Mais de l'amour! Vois; dans le moment même où le plaiſir de me voir à ſes genoux faiſoit bouillonner mon ſang, je ſaiſis ſa main, & je me ſentis glacé; comme ſi la froide mort avoit porté tout-à-coup la ſienne ſur mon cœur. Je m'efforçois de paroître gai devant tous ceux qui m'environnoient, j'affectois d'être au comble du bonheur; mais tout étoit éteint, j'étois gêné, mal à mon aiſe; & s'ils n'avoient pas été ſi hors d'eux mêmes, ils s'en ſeroient aiſément apperçus.

CARLOS *avec feu.*

Mort de ma vie! & tu veux l'épouſer?

(*Clavijo penſif, reſte ſans lui répondre.*)

Ç'en eſt fait, tu es perdu; perdu à jamais. Adieu donc, mon cher ami! Fais-moi renoncer à tout; fais-moi paſſer le reſte de ma vie à mau-

dire ton aveuglement. Funeſte illuſion ! Eſt-il poſſible, grand Dieu ! Se rendre mépriſable aux yeux de tout un peuple ; ſans que ce ſoit au moins pour ſatisfaire une paſſion, un deſir ſeulement ! Aller gagner de gaieté de cœur une maladie qui, en minant peu-à peu tes forces, te défigurera ; & dans la fleur de ta jeuneſſe, te rendra affreux aux yeux de tout le monde !

CLAVIJO.

Carlos ! Carlos !

CARLOS.

Et falloit-il monter ſi haut pour faire une ſi grande chûte ! Sais-tu bien de quel œil on verra tout cela ? C'eſt le frere', diront-ils, qui eſt arrivé : ce doit être un brave jeune homme, il a fait trembler Clavijo ; & celui-ci n'a pas oſé lui tenir tête. Ha, ha, diront nos courtiſans railleurs, on voit bien que cet homme orgueilleux n'a pas un ſang fort noble dans les veines. Bâh ! s'écrie un autre en enfonçant ſon chapeau, j'aurois bien voulu que ce François ſe fût adreſſé à moi ; & il fait ſonner ſa main ſur ſon ventre. Et l'inſolent, qui tient ces propos, n'eſt pas ſeulement digne d'être ton valet.

CLAVIJO, *dans un moment de la plus vive douleur, ſe jette dans les bras de Carlos en répandant un torrent de larmes.*

Sauve-moi, mon ami ! Mon cher Carlos, ſauve-moi ;

ſauve-moi; ſauve-moi de l'horreur d'un double parjure? Sauve-moi de l'opprobre, de l'ignominie; ſauve-moi de moi-même. Je ſuccombe; je me ſens mourir!

CARLOS.

Pauvre inſenſé! j'eſpérois de ne plus te voir ces folies de jeuneſſe, ces larmes, ces foibleſſes honteuſes! J'eſpérois que l'âge mûr te rendroit plus raiſonnable, plus ferme, & que tu ne t'abandonnerois plus à ces douleurs efféminées qui t'ont fait verſer tant de pleurs. Allons, Clavijo, ſois homme: eſſuye tes larmes.

CLAVIJO *avec attendriſſement.*

Laiſſe-moi pleurer! (*Il ſe jette dans un fauteuil.*)

CARLOS.

Falloit-il entrer dans une ſi belle carriere pour s'arrêter ainſi au milieu de ſa courſe? Avec un cœur comme le tien, avec des ſentimens qui auroient fait le bonheur d'un citoyen paiſible, falloit-il réunir encore ces malheureux deſirs de grandeur? Et qu'eſt-ce que la grandeur, Clavijo? S'élever au deſſus des autres par ſon rang & ſes dignités? N'en crois rien, mon ami! Si ton cœur n'eſt pas plus grand que celui des autres hommes; ſi tu ne te ſens pas aſſez de force pour te mettre tranquillement au deſſus de ces petits malheurs qui tourmenteroient une ame foible; toi-même,

avec tous tes honneurs, & décoré de tes cordons, de tes croix, avec la couronne même ; tu ne ſeras jamais qu'un homme ordinaire. Dans quel état es-tu mon ami? Ranime-toi, ſois encore Clavijo!

(*Clavijo ſe leve, regarde Carlos, & lui tend une main que ſon ami prend avec vivacité.*)

CARLOS.

Allons, mon ami! arme-toi de courage; décide-toi! Regarde, je ne te dis plus rien. Voici deux propoſitions que je mets dans la balance; tu peux choiſir! Ou tu épouſes Marie, & tu trouves ton bonheur dans la vie ignorée d'un citoyen, dans les plaiſirs paiſibles d'un pere de famille; ou tu continues ta courſe dans la carriere de l'honneur & de la gloire. Je ne te dis plus rien: je ſuppoſe la balance égale, & qu'il ne dépende que de toi ſeul de la faire pencher de tel ou de tel côté. Mais décide-toi! Rien de plus malheureux dans le monde qu'un homme qui ne ſait pas prendre une réſolution, qui flotte entre deux ſentimens, qui voudroit les réunir tous deux, & qui ne peut concevoir que cette réunion eſt impoſſible, à cauſe de ces doutes & de ces inquiétudes qui le tourmentent. Courage! Donne ta main à Marie, agis comme un honnête homme qui ſacrifie à ſa parole le bonheur de ſa vie entiere, qui croit de ſon devoir de réparer le mal qu'il a

fait, & qui n'a jamais étendu le cercle de ſes volontés, de ſes goûts, de ſes actions, pour être toujours en état de pouvoir tout réparer, & jouis ainſi du bonheur d'une douce obſcurité, du bon témoignage d'une conſcience ſcrupuleuſe & de toutes ces félicités qui ſont accordées aux hommes capables de faire leur propre bonheur & les plaiſirs de leur petite famille. Décide-toi, & je dirai alors : Tu es un homme.

CLAVIJO.

O Carlos ! pourquoi n'ai-je pas une étincelle de ton génie, de ta force, de ton courage ?

CARLOS.

Ce feu eſt dans ton cœur, mais il y eſt aſſoupi, & je le ranimerai, & je ſouffllerai ſur ſes étincelles juſqu'à ce que tu ſois tout embrâſé. Vois d'un autre côté la fortune & la grandeur qui t'attendent. Je ne te les peindrai point ces eſpérances avec les couleurs éblouiſſantes d'un Poëte ! Tu n'as qu'à te les repréſenter ſeulement à toi-même avec cette clarté ſous laquelle elles s'offroient ſans ceſſe à ton cœur ; avant que ce petit François, cette tête exaltée n'eût troublé tous tes ſens. Mais c'eſt ici, Clavijo, qu'il faut être homme. Voilà ton chemin ; franchis-le hardiment ſans regarder ni à droite ni à gauche. Puiſſe ton ame s'aggrandir ! Sache, (& qu'au fond

t'ait reçu chez elle avec amitié? Oh! pour avoir le plaiſir de ta ſociété, une autre en auroit fait autant & même davantage, ſans avoir d'auſſi grandes prétentions. Et te ſeroit-il jamais venu dans l'idée d'aller donner à ton maître d'école la moitié de ton bien, parce qu'il t'auroit enſeigné à lire il y a trente ans?

CLAVIJO.

Tout cela eſt très-bien, tu peux avoir raiſon. Soit; mais comment nous tirer de l'embarras où nous ſommes? Donne-moi des avis, des ſecours; & alors parle.

CARLOS.

Bon! Tu le veux?

CLAVIJO.

Fais-moi pouvoir, & je voudrai, je ne ſuis pas capable de réflexion; fais-en pour moi.

CARLOS.

Eh bien! il faut d'abord donner un rendez-vous à ce Monſieur; enſuite à la pointe de l'épée tu lui redemandes cette déclaration qu'il a exigée la force en main, & que tu as ſignée par inconſéquence.

CLAVIJO.

Et je l'ai cette déclaration; il l'a déchirée & me l'a rendue.

CARLOS.

A merveille! à merveille! Comment! ce pas eſt déja fait, & tu me laiſſes parler depuis ſi long-temps? Oh, cela va donc être bientôt terminé! Tu lui écriras très-tranquillement: *Que tu ne juges point à propos d'épouſer ſa ſœur, qu'il pourroit en apprendre les raiſons, s'il vouloit avoir la bonté de ſe trouver aujourd'hui ſur le ſoir, accompagné d'un ami & pourvu d'armes néceſſaires, à tel ou tel endroit*, &c.

Allons tout de ſuite, Clavijo, écris-moi cette lettre. Il faut que le diable s'en mêle, ſi.....

(*Clavijo s'approche de ſon ſecrétaire.*)

CARLOS.

Ecoute! un mot : en y faiſant bien attention, nous ſerions bien fous de ſuivre ce projet. Eſt-ce que des gens comme nous ſont faits pour aller riſquer leur vie contre un aventurier qui veut ſe battre? & ſa maniere de ſe conduire, & ſon état, tout cela ne mérite pas que nous le regardions comme notre égal. Ecoute-moi donc! Qu'en penſes-tu? Si j'intentois ſecrétement une plainte au criminel contre lui; ſi je l'accuſois d'être arrivé *incognito* à Madrid, de s'être fait annoncer chez toi ſous un nom emprunté, & d'y être venu eſcorté d'un homme à lui: Si je diſois que d'abord il a ſu gagner ta confiance par des paroles emmiellées, & que tout-à-coup il t'a attaqué, qu'il

t'a forcé de lui ſigner une déclaration, & qu'il eſt parti pour aller la rendre publique. Voilà ſes projets déconcertés; & il apprendra ce qu'il en coûte de venir troubler le repos d'un Eſpagnol.

CLAVIJO.

Tu as raiſon.

CARLOS.

Mais en attendant que cette affaire ſoit entamée, il pourroit fort bien nous jouer quelque tour de ſa façon, ce petit Monſieur; il ne ſeroit pas mal de le prévenir, & ſans autre forme de procès, de le faire enlever.

CLAVIJO.

Je te connois, & je ſais que tu ſerois homme à exécuter ce projet.

CARLOS.

Cela t'étonne! & qui ſerois-je donc ſi je n'étois pas capable de conduire une pareille miſere, moi qui depuis vingt ans ſais ce que c'eſt que le monde, & qui étois là pour ranimer le premier des hommes, un Clavijo qui ſuccomboit à ſa douleur? Permets-moi donc d'en agir à ma tête; tu n'as rien à faire, rien à écrire. Celui qui fait enfermer le frere, donne aſſez à entendre par-là, ſans le dire hautement, qu'il ne ſe ſoucie point du tout de la ſœur.

CLAVIJO.

Non, Carlos: quoiqu'il en puiſſe arriver, jamais, non, jamais je n'y conſentirai. De Ronac eſt un brave jeune homme, & je ne veux pas qu'il périſſe dans l'horreur des cachots, parce qu'il défend une cauſe juſte. Une autre propoſition, Carlos, une autre propoſition!

CARLOS.

Quelle foibleſſe! Nous ne le dévorerons pas; on en prendra ſoin; & d'ailleurs cela n'eſt pas pour toujours durer; ſois ſûr que lorſqu'il verra que c'eſt tout de bon, il aura bientôt pris ſon parti. Tout ſon feu s'appaiſe; il s'en retourne en France, & il te remercie encore, ſi tu veux bien avoir la généroſité de payer une penſion à ſa ſœur: c'étoit peut être même là le ſeul but de ſon voyage.

CLAVIJO.

Tu le veux? Hé bien, j'y conſens! mais j'exige pour lui tous les ménagemens poſſibles.

CARLOS.

Je te le promets. Mais voici une autre précaution qu'il ne faut pas oublier de prendre! Il eſt poſſible que nos projets s'éventent; qu'il en ſoit inſtruit & qu'il vienne encore te trouver & tout détruire. Il ſeroit donc très-néceſſaire de quitter ta maiſon, & d'aller te loger dans quelque endroit

écarté, ſans qu'aucun de tes gens le ſache. Empaquete ſeulement ce qui t'eſt le plus néceſſaire, je t'enverrai mon domeſtique, & je te ferai conduire où la ſainte Hermandad elle-même ne te déterreroit pas. J'ai toujours au beſoin de ces petites retraites. Adieu!

CLAVIJO.

Au revoir.

CARLOS, *en lui ſerrant la main.*

Courage! un peu de courage, mon ami: quand tout cela ſera fini, nous jouirons. (*Ils ſortent.*)

Le Théatre repréſente un Appartement dans la maiſon d'Ilberto.

SOPHIE ILBERTO, MARIE DE RONAC.

MARIE.

Et Buenko eſt parti ſi bruſquement?

SOPHIE.

Cela ne me ſurprend pas. Il t'aime; comment auroit-il pu ſupporter la préſence d'un rival qu'il doit doublement haïr?

MARIE.

C'eſt le meilleur & le plus vertueux des hommes. (*En lui montrant ſon ouvrage.*) Il me ſemble qu'il faut s'y prendre comme cela.

je la garnirai par ici, & je ferai repaſſer ma dentelle par-deſſus : ce ſera bien ?

SOPHIE.

Très-bien. Et moi, je vais mettre ſur ma coëffure un ruban paille ; c'eſt la couleur qui me ſied le mieux. Hé bien ! Tu ris ?

MARIE.

Je ris de moi-même. Voilà bien les femmes ! A peine nous trouvons-nous un peu plus tranquilles, que nous nous occupons tout de ſuite de chiffons & de rubans.

SOPHIE.

Tu n'as point ce reproche à te faire. Dès le moment même de l'abſence de Clavijo, toujours triſte & languiſſante, ton cœur s'étoit fermé à tous les plaiſirs.

(*Marie effrayée tout-à-coup regarde la porte.*)

Qu'as-tu donc ?

MARIE.

J'ai cru entendre arriver quelqu'un, & j'en ai été ſi ſaiſie, ſi ſaiſie ! Ah ! j'en mourrai ſans doute ! Mon pauvre cœur ! Sophie, mets-là ta main ; ſens-tu comme il palpite ; pour une vaine frayeur !

SOPHIE.

Calme-toi, ma ſœur ! ma tendre amie. Dieux ! comme tu es pâle !

MARIE.

J'ai là (*elle porte la main ſur ſon cœur*) une oppreſſion, un ſpaſme! Que j'ai de peine à reſpirer; je ſouffre!

SOPHIE.

Ne te tourmente pas ſi cruellement, ma ſœur, montre donc un peu de courage.

MARIE.

Je ſuis trop ſenſible & trop malheureuſe. Les chagrins & la joie ont épuiſé ma vie infortunée. Clavijo! je le retrouve à mes pieds; mais que ma joie eſt encore imparfaite! Je jouirai peu de mon bonheur; & qui ſait, hélas! s'il en doit être jamais pour moi?

SOPHIE.

Ecarte ces idées triſtes. Tu prends donc plaiſir à te chagriner?

MARIE.

Pourquoi veux-tu que je me faſſe illuſion?

SOPHIE.

Tu es jeune. Tu peux tout eſpérer.

MARIE.

Eſpérer, moi! L'eſpérance, ce doux baume de la vie, ranime ſouvent mes forces languiſſantes. Dans l'erreur d'un ſonge délicieux, je le vois

tomber à mes pieds; il arroſe ma main de ſes larmes; il me parle; il me jure un éternel amour. O Sophie! qu'il eſt aimable depuis que je l'ai retrouvé! Il a.... Je ne ſais comment exprimer ma penſée..... Il a développé toutes ces graces, tous ces grands talens qui étoient autrefois cachés ſous le voile de ſa modeſtie. Aujourd'hui ſa phyſionomie marque un caractere; ſes traits ſont plus mâles; c'eſt un homme, un bel homme; & ſans doute il doit ſentir au fond de ſon ame, quoiqu'il ſoit ſans orgueil & ſans vanité, qu'il eſt fait pour regner ſur tous les cœurs. Et cet homme ſeroit à moi! Non, ma ſœur, je ne fus jamais digne de ſon amour; & aujourd'hui je le ſuis bien moins encore.

SOPHIE.

Donne-lui ta main, & ſois heureuſe. J'entends venir ton frere.

DE RONAC.

DE RONAC *bruſquement.*

Où eſt Ilberto?

SOPHIE.

Il y a déja près d'une heure qu'il eſt ſorti, il ne tardera pas à rentrer.

MARIE.

Qui te fait peine, mon frere? (*Elle ſe leve*

avec précipation, & ſe jette dans ſes bras.) Qu'as tu mon bon ami?

DE RONAC.

Rien! Laiſſe-moi, ma chere Marie!

MARIE.

Si je ſuis ta chere Marie, dis-moi donc ce qui te fait peine en ce moment?

SOPHIE.

Laiſſe-le. Tu ne connois pas encore les hommes. Ils ont ſouvent l'air triſte, ſans avoir aucun ſujet de l'être.

MARIE.

Non, non. Ah, mon frere, je te vois depuis peu de jours, mais je lis déja ſur ton viſage tous les ſecrets de ton cœur; je lis ſur ton front tous les ſentimens de ton ame pure qui ne ſait pas diſſimuler. Tu es triſte, inquiet : dis-moi donc ce qui t'afflige?

DE RONAC.

Ce n'eſt rien, ma chere amie; j'eſpere qu'au fond cela ne ſera rien. Clavijo....

MARIE.

Comment?

DE RONAC.

Je viens de chez Clavijo. Je ne l'ai pas trouvé.

SOPHIE.

Et cela t'inquiete ?

DE RONAC.

Son portier dit qu'il eſt à la campagne ; on ignore où il eſt allé, & pour combien de temps il ſera abſent. Me feroit-il refuſer ſa porte ? Si cependant il étoit parti.... Qu'eſt-ce que tout cela veut dire ? Pourquoi tout cela ?

MARIE.

Eh bien, il faut voir s'il reviendra ! il faut attendre !

DE RONAC.

S'il reviendra ! Il faut attendre ! La paleur de ton viſage, ton corps tremblant, tout nous dit que ta bouche parle autrement que ton cœur. Ma chere ſœur. (*Il la ſerre contre ſon ſein.*) J'en jure par ce cœur ſenſible que je ſens palpiter contre le mien, par ce cœur déchiré. Puiſſances du ciel ! Et toi, qui proteges l'innocence opprimée, Grand Dieu, écoute-moi ! Tu ſeras vengée, ſi... La ſeule idée m'en fait frémir ! ſi Clavijo n'étoit qu'un traître ; s'il ſe rendoit coupable d'un double parjure ; s'il ſe faiſoit un jeu cruel de nos malheurs ! Non, cela ne ſe peut ; c'eſt impoſſible. Qu'il tremble ! tu ſeras vengée !

SOPHIE.

Tu le condamnes trop précipitamment. Crains

d'affliger un ame trop ſenſible. Ta pauvre ſœur! Je t'en conjure.

(*Marie pâle & tremblante, tombe de foibleſſe ſur un fauteuil.*)

Qu'as-tu? ma ſœur, tu parois oppreſſée?

MARIE.

Non, non; un rien te met tout de ſuite en alarmes!

SOPHIE. (*Elle lui préſente un flacon.*)

Reſpire un peu de cette eau-là.

MARIE.

Laiſſe-moi donc. Je n'en ai pas beſoin, te dis-je. Allons, donne-la moi.

DE RONAC.

Où donc eſt Ilberto? Et Buenko où demeure-t-il? Envoi-les chercher, je t'en prie.

(*Sophie ſort.*)

Comment te trouves-tu, ma ſœur?

MARIE.

Bien, très-bien! Tu penſes donc, mon frere?...

DE RONAC.

Quoi? ma bonne amie!

MARIE.

Ah!

DE RONAC.

Tu as de la peine à reſpirer?

MARIE.

Mon cœur eſt ſi agité ; je me ſens ſuffoquer ; je ne puis reprendre mon haleine.

DE RONAC.

Ne prends-tu rien pour calmer ces palpitations? Il te faudroit quelque baume pour adoucir tes ſouffrances.

MARIE.

Ah ! je ne ſais qu'un remede pour me guérir. Je le demande à Dieu depuis long-temps.

DE RONAC.

Tu l'obtiendras, & de ma main je l'eſpere !

MARIE, *avec une voix éteinte.*

Oui? c'eſt bon !

SOPHIE *entre.*

SOPHIE.

Un Courier arrive d'Aranjuez ; il m'a remis cette lettre.

DE RONAC.

C'eſt le cachet & la main de notre Ambaſſadeur.

SOPHIE.

Je l'ai prié d'entrer & de ſe rafraîchir ; il n'a voulu rien accepter, parce qu'il avoit encore pluſieurs autres dépêches.

MARIE.

MARIE.

Oblige-moi, ma bonne amie, de faire appeller le Médecin.

SOPHIE.

Tu te ſens donc bien malade? Grand Dieu! qu'as-tu donc?

MARIE.

Tu me tourmenteras au point que je n'aurai pas la force de te demander un verre d'eau. Sophie! Mon frere! Que contient donc cette lettre? Vois comme il tremble! comme tout ſon courage l'abandonne!

SOPHIE.

Mon frere, mon frere!

(*De Ronac ſans proférer une ſeule parole, ſe jette dans un fauteuil, & laiſſe tomber la lettre à ſes pieds.*)

SOPHIE.

Mon frere! (*Elle ramaſſe la lettre & lit.*)

MARIE.

Laiſſe-moi la voir. Il faut que je... (*Elle veut ſe lever, mais elle n'en a pas la force.*) Ah! je le ſens. Il a frappé le coup mortel. Ma ſœur, ah, par pitié, parle, enfonce-moi le poignard dans le cœur. Il nous trahit?

DE RONAC *ſe levant hors de lui-même.*

Il nous trahit! (*Furieux, il ſe frappe la tête*

& la poitrine de ſes mains.) Tout eſt mort, tout eſt anéanti pour mon ame, comme ſi un coup de foudre m'avoit privé de tous mes ſens. Ma ſœur, ma ſœur! Il t'a trahie, & je ſuis encore ici! Où aller? Où le trouver? Que faire? Je ne vois rien, rien! Qui m'enſeignera?... Où ſe cache-t-il? O rage! (*Il ſe rejette dans ſon fauteuil.*)

ILBERTO *entre.*

SOPHIE.

Ah! mon cher Ilberto, aidez-nous, conſeillez-nous! nous ſommes perdus!

ILBERTO.

Sophie!

SOPHIE.

Prends! Lis cette lettre! L'Ambaſſadeur écrit d'Aranjuez que Clavijo a porté contre mon frere une plainte criminelle; qu'il l'accuſe de s'être introduit dans ſa maiſon ſous un nom emprunté; que Ronac l'a ſurpris encore au lit; qu'en lui mettant le piſtolet ſur la gorge, il l'a forcé de ſigner une déclaration ignominieuſe; & que ſi mon frere ne s'éloigne ſur le champ du Royaume, on va le renfermer dans une priſon perpétuelle; dont lui même il ne pourra peut-être jamais le faire ſortir.

DE RONAC *ſe releve tout bouillant de colere.*

Oui, je le veux! je le veux! qu'ils me traînent

dans les horreurs d'un cachot ; mais ils viendront m'arracher de deſſus ſon corps tout déchiré, de la place où je nagerai dans ſon ſang, & je le ferai jaillir ſur eux. Dieu du ciel, je te remercie de ce que tu envois aux hommes quelques ſoulagemens au milieu de leurs douleurs affreuſes. Mes entrailles deſſéchées ſont altérées de la ſoif de me venger. Ce ſentiment délicieux me ranime, & je ſors de mon irréſolution ſtupide & muette. Je m'éleve au-deſſus de moi-méme ! Vengeance ! Que je me ſens ſoulagé ! comme tous mes nerfs ſe tendent, ſe roidiſſent pour le ſaiſir, le déchirer...

SOPHIE.

Mon frere ! tu me fais frémir ! Comme tu es terrible !

DE RONAC.

Tant mieux ! ah ! traître ! je ne veux pas d'armes : pour aſſouvir toute ma vengeance, c'eſt de ces mains que je le déchirerai. Que je diſe au fond de mon cœur : Je l'ai anéanti.

MARIE *très-oppreſſée.*

Ah ! mon cœur !

DE RONAC.

Je n'ai pu te ſauver, mais tu ſeras vengée : je veux reſpirer ſon ſang comme un parfum délicieux ! Mes dents ſont avides de ſa chair. Suis-je

donc devenu une bête féroce? Je haïrois d'une haine éternelle celui qui, pour fruſtrer mon attente, voudroit l'empoiſonner; ou l'aſſaſſiner. Ilberto, aide-moi donc à le trouver! Où eſt Buenko? Vous tous, aidez-moi donc à le trouver!

ILBERTO.

Sauvez-vous, ſauvez-vous! vous dis-je. Mon frere, tu ne te connois plus!

MARIE.

Fuis promptement, mon frere, mon frere!

DE RONAC.

Non, que je le trouve! Il faut que je le trouve. Ah, ſi je le tenois au-delà des mers! Je le ſaiſirois; je l'attacherois tout vivant à un poteau; je dépecerois tous ſes membres; je les ferois rôtir à ſes yeux; & vous, femmes, je vous en ſervirois.

SOPHIE.

Emmene-le, mon bon ami. Il va faire mourir ſa pauvre ſœur!

BUENKO *entre.*

BUENKO.

Je l'avois bien prévu, Monſieur; partez, ſur le champ, partez: j'ai obſervé toutes leurs démarches, on vous cherche; & vous êtes perdu, ſi vous ne ſortez à l'inſtant de la ville.

DE RONAC.

Non, jamais! Où eſt Clavijo?

BUENKO.

Je l'ignore.

DE RONAC.

Tu le ſais! dis-le moi. O Buenko, faut-il que je t'en conjure à genoux!

SOPHIE.

De grace, Buenko!

MARIE.

Ah! je me meurs! (*Elle gliſſe de deſſus ſon ſiege.*) Clavijo!

SOPHIE.

Au ſecours! elle ſe meurt!

ILBERTO.

Ne nous abandonne pas, grand Dieu! Sauvez-vous, mon frere, ſauvez-vous.

DE RONAC.

(*Il ſe précipite aux genoux de Marie; & malgré tous les ſecours, elle ne peut revenir à elle.*) Moi, t'abandonner?

SOPHIE.

Eh bien, reſte, & fais-nous mourir tous comme ma malheureuſe ſœur. Marie, tu n'es plus, & ton frere a cauſé ta mort.

DE RONAC.

Arrête. Que dis-tu?

SOPHIE *avec un ſourire amer.*

Notre libérateur! notre vengeur! Qu'il s'aide donc lui-même.

DE RONAC.

Dieux, ai-je mérité?...

SOPHIE.

Reſte, & va te plonger dans un cachot; monte ſur l'échafaud; vas-y répandre ton ſang, & rends-moi ma ſœur!

DE RONAC.

Sophie!

SOPHIE.

Hélas! Puiſqu'elle n'eſt plus, au moins conſerve-toi pour nous, mon frere! (*elle ſe jette dans ſes bras*) conſerve-toi pour nous! pour notre malheureux pere. Hâte-toi, hâte-toi de partir. C'étoit-là ſa deſtinée, elle l'a remplie. Et puiſqu'il eſt un Dieu dans le ciel, remets-lui le ſoin de nous venger.

BUENKO.

Nous n'avons pas un moment à perdre. Partons; ſuivez-moi, & je vous déroberai à leurs pourſuites, juſqu'à ce que nous trouvions un moyen de vous faire ſortir du Royaume.

DE RONAC *ſe jette ſur le corps de Marie, il le couvre de baiſers.*

Ma ſœur ! (*On l'arrache des bras de ſa ſœur. Il prend la main de Sophie ; celle-ci ſe retire & ſort avec le corps de Marie qu'on enleve.*)

ILBERTO, UN MÉDECIN.

(*Sophie, qu'on apperçoit encore au fond de l'appartement, fait ſigne au Médecin de ſe retirer : Qu'il eſt trop tard, que ſa ſœur eſt morte.*)

ILBERTO.

Venez, Monſieur. Secourez-la, elle n'eſt peut-être pas morte. Seroit-il poſſible ?

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

Le Théatre repréſente une rue devant la maiſon d'Ilberto, il fait nuit.

(*La porte de la maiſon eſt ouverte, & devant cette porte on voit trois hommes en manteaux noirs, avec des flambeaux.*)

(*Clavijo arrive, enveloppé dans ſon manteau, il porte une épée ſous ſon bras. Un Domeſtique marche devant lui, tenant un flambeau à la main.*)

CLAVIJO.

JE t'avois dit d'éviter cette rue.

LE DOMESTIQUE.

Il nous auroit fallu prendre un grand détour, & vous êtes preſſé. Don Carlos ne demeure pas loin d'ici.

CLAVIJO.

Que vois-je ? Des flambeaux !

LE DOMESTIQUE.

C'eſt un enterrement. (*En lui montrant le chemin.*) Par ici, Monſieur.

CLAVIJO.

Dans la maiſon de Marie ! Un cadavre ! Un friſſon mortel a glacé tous mes ſens ! Va leur demander qui l'on enterre ?

LE DOMESTIQUE *s'approche des hommes en manteaux noirs.*

Qui enterrez-vous là ?

LES HOMMES *froidement.*

Marie de Ronac.

(*Clavijo s'aſſied ſur une groſſe pierre qui ſert de borne, & s'enveloppe la tête de ſon manteau.*)

LE DOMESTIQUE *revient.*

Ils enterrent Marie de Ronac.

CLAVIJO *tout en déſordre.*

Devois-tu le répéter, dis traître, ce mot terrible qui me fait treſſaillir ?

LE DOMESTIQUE.

On vous reconnoîtra. Retirez-vous promptement & en ſilence ; ſongez à quel danger vous vous expoſez.

CLAVIJO.

Que l'enfer !... Sors donc de devant moi ; je reſte ici ; je reſte, te dis-je.

(*Le Domeſtique ſort.*)

Marie ! Elle eſt morte ! elle eſt morte ! Ces

flambeaux la conduiſent dans la tombe ! C'eſt un ſonge ſans doute qui vient m'effrayer, & me montrer la fin de mes trahiſons pour que je puiſſe encore me repentir. Il en eſt temps encore ! Encore ? Je frémis, & mon cœur a treſſailli. Non, non ! tu ne mourras point ; je viens à toi ; je viens à toi. Diſparoiſſez ſpectres de la nuit ; ceſſez de m'effrayer par des images terribles. Je vole vers elle ; fantômes, diſparoiſſez... (*Il marche vers les hommes en noir.*) Et ils reſtent ! ils me regardent ! (*Clavijo effrayé fait un pas en arriere & pouſſe un cri terrible.*) Ah ! malheureux ! ce ſont des hommes ! Il eſt donc vrai ?..... il eſt vrai !..... Peux-tu le penſer ? Elle eſt morte. Cette idée affreuſe ſe préſente à mon ame égarée avec toutes les horreurs de la nuit. Cette fleur, autrefois ſi belle, languit deſſéchée, la voilà ! Tu la foules ſous tes pieds. Et toi, Dieu du ciel, prends pitié de mon ſort ! Ce n'eſt pas moi qui l'ai fait mourir ! Pâle flambeau, ceſſe de verſer les flots de ta lumiere ; & vous, aſtres de la nuit, couvrez-vous d'épaiſſes ténebres ; ne jettez pas vos regards ſur moi, ſur un parjure ! Vous qui m'avez vu tant de fois ſortir de cette maiſon ivre de mon bonheur !... du bonheur d'être aimé ! lorſque dans l'enthouſiaſme du plus ardent amour, je venois chanter ſous ces fenêtres, & remplir des plus douces eſpérances le cœur de mon amante

qui ſe cachoit derriere ſa jalouſie pour m'entendre! Et c'eſt moi! c'eſt moi qui remplis cette maiſon de deuil & de gémiſſemens funebres ; qui fais retentir les chants lugubres de la mort dans ces lieux mêmes où tout s'empreſſoit à prévenir mes deſirs & à me rendre heureux. (*On entend au loin dans la maiſon d'Ilberto quelques ſons d'une muſique lugubre.*) Ils vont la porter en terre. Arrêtez, arrêtez, ne fermez pas ſon cercueil ; laiſſez moi la revoir encore une fois. (*Il s'approche de la maiſon.*) Aux yeux de qui vais-je me préſenter? je les trouverai noyés de pleurs. Je verrai ſes amis déſeſpérés ! ſon frere dont le cœur ſera rempli de triſteſſe & de fureur ! (*La muſique recommence.*) Elle m'appelle ! elle m'appelle ! Je l'entends ! Je viens à toi ! Quel ſaiſiſſement ! quelle angoiſſe mortelle ! Je ſens fuir mes genoux ſous mon corps tremblant ! M'avancer? ..... efforts inutiles ! je ne puis.

(*La muſique lugubre ſe fait entendre pour la troiſieme fois. Les hommes vêtus de noir commencent à ſe mettre en rang devant la porte ; trois autres hommes viennent ſe joindre à eux pour entourer le cortege qui ſort de la maiſon. Six autres portent les bâtons ſur leſquels on voit le cercueil.*)

ILBERTO & BUENKO *en grand deuil.*

CLAVIJO *s'avançant.*

Arrêtez !

ILBERTO.

Quel ſon de voix !

CLAVIJO.

Arrêtez ! (*Le cortege s'arrête*).

BUENKO.

Qui oſe arrêter ce cortege reſpectable ?

CLAVIJO.

Arrêtez ! Laiſſez-là ce cercueil.

BUENKO.

Miſérable ! tu veux donc mettre le comble à tes forfaits ! Tu pourſuis ta victime juſques dans le tombeau !

CLAVIJO *l'épée à la main.*

Laiſſe-moi, n'excite pas ma fureur ! Les malheureux ſont à craindre ! Il faut que je la voie ! (*Il ôte le drap mortuaire & découvre le cercueil. On y voit Marie couchée, les mains jointes ; elle eſt enſevelie dans un linceul blanc. Clavijo effrayé ſe recule, & détourne les yeux en ſe cachant la tête dans les plis de ſon manteau.*)

BUENKO.

Veux-tu la ranimer encore pour la tuer une ſeconde fois ?

CLAVIJO.

Lâche, tu inſultes aux malheureux ! Marie. (*Il ſe jette à genoux devant le cercueil.*)

DE RONAC *arrive.*

(*Dans le fond du Théatre.*)

Buenko m'a quitté tout-à-coup. Elle n'eſt pas morte, diſent-ils, & il faut que je la voie. Quand tout l'univers s'y oppoſeroit, il faut que je la voie. Que vois-je ? Des flambeaux ! un cercueil ! un convoi ! (*Il accourt & ſe jette ſur le cercueil ; on le releve, il eſt prêt à s'évanouir. Ilberto le ſoutient dans ſes bras.*)

CLAVIJO *qui eſt de l'autre côté du cercueil.*

Marie ! Marie !

DE RONAC *ſe ranime.*

C'eſt ſa voix. Qui eſt-ce qui appelle Marie ? Au ſeul ſon de cette voix la fureur a fait bouillonner mon ſang dans mes veines.

CLAVIJO.

C'eſt Clavijo !

(*De Ronac lui jette un regard terrible & met la main ſur ſon épée. Ilberto le retient.*)

CLAVIJO.

Je ne crains point tes regards furieux, & la pointe de ton épée ne me fait point trembler.

Regarde, vois ces yeux éteints & fermés pour jamais; regarde, vois, ces mains jointes!

DE RONAC.

Et c'eſt toi qui oſes encore!... Défends-toi, traître. (*Il s'arrache des bras d'Ilberto, & s'élance l'épée à la main ſur Clavijo; ils ſe battent, & Ronac plonge ſon épée dans le cœur de Clavijo.*

CLAVIJO *en tombant.*

Je te remercie, mon frere, tu nous unis. (*Il tombe ſur le cercueil, mais Ronac furieux le repouſſe; les foſſoyeurs le relevent & le ſoutiennent dans leurs bras.*)

CLAVIJO.

Ah!

DE RONAC.

Du ſang! Ouvre les yeux à la lumiere, Marie; ouvre-les encore pour voir la pompe de tes noces, & ferme-les enſuite pour jamais. Vois comme je l'ai rendu ſacré le lieu de ton repos, en répandant ſur ta tombe le ſang de ton aſſaſſin. Quelle douce ſatisfaction!

SOPHIE *arrive.*

SOPHIE.

Mon frere! Dieux! qu'as-tu fait?

DE RONAC.

Viens, ma ſœur, viens raſſaſier tes regards. J'eſpérois ſemer des roſes ſur ſon lit nuptial, vois

les roſes dont je la pare pour aller habiter dans les cieux.

SOPHIE.

Nous ſommes perdus !

CLAVIJO *d'une voix languiſſante.*

Sauve-toi donc, inſenſé, ſauve-toi avant que le jour ne commence à paroître. Que le Dieu qui t'a envoyé pour punir le crime t'accompagne ! Sophie, pardonne-moi. Mon frere, mes amis, pardonnez-moi.

DE RONAC.

Comme ſon ſang qui coule appaiſe toute ma rage ! comme il éteint toute la vengeance qui brûle dans mon cœur ! (*Il s'approche de lui.*) Meurs, je te pardonne.

CLAVIJO.

Donne-moi donc ta main. Sophie, donne-moi la tienne ; & vous les vôtres, mes amis. (*Buenko héſite à lui donner ſa main.*)

SOPHIE *avec douceur.*

Donnez-lui votre main, Büenko.

CLAVIJO.

(*A Buenko.*) Je te remercie. (*A Sophie.*) Ton cœur eſt toujours le même ! Ame de mon amante, ſi tu plânes encore ſur l'univers, jette du haut des cieux un regard ſur nous, vois cette bonté

divine. (*Il montre Sophie.*) Que ton cœur, touché de mon repentir me pardonne & me béniſſe encore. Je te rejoins, je vole vers toi. Ronac, mon frere, ſauve-toi, je t'en conjure! Dites-moi, mes amis, Marie m'a-t-elle pardonné? Comment eſt-elle morte?

SOPHIE.

Dans ſes derniers adieux elle a oublié ſon frere, ſa pauvre ſœur; & ſa derniere parole, étoit encore ton malheureux nom.

CLAVIJO.

Je la ſuis, je lui porterai vos adieux & vos regrets.

CARLOS, LE DOMESTIQUE,

CARLOS.

Clavijo, Au meurtre! au meurtre! des aſſaſſins.

CLAVIJO.

Ecoute-moi, Carlos : tu vois ici les victimes de tes conſeils. Je t'en conjure par ce ſang qui s'enfuit avec ma vie, ſauve mon frere.

CARLOS.

Clavijo! Clavijo! (*Au Domeſtique.*) Et tu me regardes, & tu reſtes là tranquille? Faites donc appeller du ſecours!

(*Le Domeſtique ſort.*)

CLAVIJO.

CLAVIJO.

C'eſt en vain. Sauve les jours de ce frere infortuné. Donne-moi ta main, mon ami, comme un gage de ta promeſſe. Ils m'ont pardonné, & je te pardonne. Tu l'accompagneras ſur la frontiere. Je l'exige. Ah!

CARLOS *frappant du pied la terre.*

Clavijo! Clavijo!

CLAVIJO *s'approche un peu plus près du cercueil & s'y appuie.*

Marie! Que je ſerre encore ta main!

(*Il décroiſe ſes mains, & il prend la droite.*)

SOPHIE *à Ronac.*

Sauve-toi donc malheureux, ſauve tes jours, ſauve tes jours!

CLAVIJO.

Je la tiens ſa main, ſa main glacée. Tu es à moi, que je la baiſe une fois encore. Ah!

SOPHIE.

Il n'eſt plus. Sauve tes jours, mon frere!

(*Ronac ſe jette dans les bras de ſa ſœur.*)

Mon frere, mon frere!

FIN.

650377

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit ayant pour titre : *Nouveau Théatre Allemand, ou Recueil des Pieces qui ont paru avec ſuccès ſur les Théatres des Capitales de l'Allemagne;* & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion A Paris, le 3 Septembre 1781.

BLIN DE SAINMORE.

ERRATA.

PAGE 7, ligne 1, *étoit*, lisez *étoient.*
Page 12, l. 22, *production*, lisez *productions.*
Page 23, l. 23, *1756*, lisez *1766.*
Page 27, l. 12, *Pantomine*, lisez *Pantomime.*
Page 29, l. 23, *limisation*, lisez *l'imitation.*
Page 36, l. 21, *de mains de maitre*, lisez *de main de maitre.*
Page 40, l. 2, 2040, lisez 2440.
Page 64, l. 2, *retrourrai-je*, lisez *retrouverai-je.*
Page 70, l. 19, *la*, lisez *là.*
Page 71, l. 14, *disposée*, lisez *disposé.*
Page 76, l. 15, *jetté*, lisez *jettée.*
Page 82, l. 8, *ne'n*, lisez *n'en.*
Page 88, l. 11, *oublié*, lisez *oubliée.*
Page 93, l. 15, *méchant*, lisez *méchans.*
Page 93, *gardes*, lisez *garde.*
Page 93, *donnes*, lisez *donne.*
Page 96, *retournes*, lisez *retourne.*
Page 96, *non jamais je me prêterai*, lisez *Non, jamais je ne me prêterai.*
Page 98, l. 18, *que les choses ont tournées*, lisez *ont tourné.*
Page 98, l. 11, *vous rend*, lisez *vous rendent.*
Page 102, l. 5, *grace*, lisez *graces.*
Page 103, l. 6, *parles*, lisez *parle.*
——— *dissipes*, lisez *dissipe.*
Page 104, l. 8, *recuellles*, lisez *recueille.*
Page 106, l. 12, *continues*, lisez *continue.*
Page 107, l. avant derniere, *rassures*, lisez *rassure.*
Page 108, l. 7, *gardes*, lisez *garde.*
Page 108, l. 23, *respecte*, lisez *respecte.*

ERRATA.

Page 113, l. derniere, *gela*, liſez *cela.*
Page 127, l. 9, *reſtons la*, liſez *là.*
Page 141, l. 4, *Amenes-les*, liſez *Amene-les.*
Page 141, l. 9, *m'arrêté-je*, liſez *m'arrêtai-je.*
Page 146, l. 15, *fuſſe*, liſez *fuſſent.*
Page 147, l. avant derniere, *conduira à elle*, liſez *qui va vous conduire à elle.*
Page 187 l. 19, *Calmes-toi & répond-moi*, liſez *Calme-toi & réponds-moi.*
Page 126, *eh! bien*, liſez, *Eh bien!*
Page 195, l. 15, *tous les deux*, liſez, *toutes les deux.*
Page 197, l. 18, *ne m'impoſe*, liſez, *ne m'en impoſe.*
Page 198, *moderes-toi*, liſez *modere-toi.*
Page 202, *bruit publique*, liſez *public.*
Page 204, l. 3, *amere*, liſez *amer.*
Page 204, l. 7, *c'eſt*, liſez *cela eſt.*
Page 207, l. 21, *ſans témoin*, liſez *ſans témoins.*
Page 208, l. 8, *n'importe quel*, liſez *n'importe lequel.*
Préface, l. 15, *Beauchais*, liſez *Beaumarchais.*
Page 250, l. derniere, *de ſermens*, liſez, *des ſermens.*